Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Baronne Emmuska Orczy

LE TRIOMPHE DU MOURON ROUGE

The Triumph of the Scarlet Pimpernel

1922

Table des matières

1

L'idole aux pieds d'argile

I

Le 26 avril 1794 ou, si l'on préfère, le 7 Floréal de l'an II du nouveau calendrier, trois femmes et un homme étaient réunis dans une petite chambre aux rideaux jalousement fermés, au premier étage d'une maison de la rue de la Planchette qui appartient à un quartier de Paris triste et retiré. L'homme était assis sur un siège que surélevait une estrade. Il était vêtu avec une propreté méticuleuse. Son habit de drap sombre laissait passer du linge blanc au col et aux poignets, il portait des culottes tannées, des bas blancs et des souliers à boucles. Sa chevelure disparaissait sous une perruque gris souris. Il était immobile, une jambe repliée sur l'autre, et ses mains fines, sèches, étaient croisées devant lui.

Derrière l'estrade, un épais rideau traversait toute la pièce et, en face, chacune en un coin opposé, deux jeunes filles vêtues de vêtements gris, très lâches, étaient assises sur leurs talons ; les paumes de leurs mains reposant à plat sur leurs cuisses, les cheveux dénoués, le menton levé, les yeux fixes, elles étaient figées dans une attitude contemplative. Au centre de la pièce, une femme était debout ; les bras croisés sur la poitrine, elle tenait les yeux levés vers le plafond. Ses cheveux gris, raides et rebelles, étaient en partie dissimulés par un ample voile flottant d'un gris indécis. De ses épaules et de ses bras maigres, son vêtement, qui était à peine une robe, tombait en plis lourds, sans dessiner ses formes. En face d'elle, sur une petite table, un

grand globe de cristal au socle de bois noir finement sculpté et incrusté de nacre reposait près d'une petite boîte de métal.

Juste au-dessus de la tête de la vieille femme, une lampe à huile protégée par un morceau de soie rouge jetait une faible lueur sur la scène. Une demi-douzaine de chaises, un tapis élimé et un chiffonnier effondré dans un coin formaient tout l'ameublement ; les rideaux devant la fenêtre et les portières qui dissimulaient les portes étaient très épais et interdisaient à l'air et à la lumière d'entrer.

La vieille femme, les yeux toujours fixés sur le plafond, parla d'une voix morne, monotone.

– Citoyen Robespierre, toi, l'Élu du Très-Haut, qui as daigné pénétrer dans l'humble demeure de ta servante, quel est ton bon plaisir aujourd'hui ?

– L'ombre de Danton me poursuit, répondit Robespierre, et sa voix semblait monocorde, étouffée par la lourde atmosphère. Peux-tu la contraindre au repos ?

La femme étendit les bras. Les plis de ses vêtements tombèrent droit de ses épaules et de ses poignets jusqu'au sol ; ainsi elle semblait sans corps, un fantôme gris dans la lumière fuligineuse.

– Du sang ! cria-t-elle dans une plainte bizarre. Du sang autour de toi ! Du sang à tes pieds ! Mais il n'y en a pas sur ta tête, Élu du Tout-Puissant ! Tes secrets sont ceux de l'Être Suprême ! Ta main tient son épée vengeresse ! Je te vois marcher sur une mer de sang, mais tes pieds sont aussi blancs que les lis et tes vêtements sans tache, comme la neige. Arrière ! vous, esprits du mal ! Arrière, vampires et goules ! Ne venez pas troubler de votre souffle empesté la sérénité de notre Étoile du Matin !

Les jeunes filles élevèrent les bras au-dessus de leurs têtes et répétèrent les gémissements de la vieille sorcière.

– Arrière ! crièrent-elles solennellement. Arrière !

Alors d'un coin éloigné de la pièce, une petite silhouette se détacha de l'ombre. C'était un jeune Noir, vêtu de blanc de la tête aux pieds. Dans la demi-obscurité, ses vêtements et le blanc de ses yeux étaient seuls visibles. Il semblait marcher sans pieds, avoir des yeux sans avoir de visage, et porter un lourd récipient sans avoir de mains. Son apparence était si surprenante et si surnaturelle que l'homme sur l'estrade ne put réprimer un cri de terreur. Sur quoi, une large rangée de dents brillantes se montra quelque part entre les plis des vêtements fantomatiques et compléta les traits fantastiques du négrillon. Celui-ci portait une jatte de cuivre profonde qu'il plaça sur la table immédiatement derrière la boule de cristal et la boîte métallique. La voyante ouvrit la boîte, y puisa une pincée de poudre brune, et la tenant entre le pouce et l'index dit gravement :

– Du cœur de la France s'élève l'encens de la foi, de l'espoir, de l'amour ! (Et elle jeta la poudre dans la jatte.) Puisse-t-il être accepté par celui qu'elle a choisi pour maître !

Une flamme bleuâtre jaillit du fond du récipient, illumina une seconde ou deux le visage décharné de la vieille sorcière, la figure grimaçante du Noir, et joua capricieusement avec les ténèbres environnantes. Une fumée à l'odeur douce monta vers le plafond. Puis la flamme mourut, laissant plus sombre et plus mystérieuse la lueur rouge qui baignait la pièce.

Robespierre n'avait pas bougé. Sa vanité sans bornes, son ambition, lui cachaient ce que ces rites mystiques avaient de ridicule et d'effronté. Il accepta l'encens, respira profondément comme s'il voulait s'emplir entièrement de ces fumées capiteuses, car il était toujours prêt à faire accueil à l'adulation éhontée de ses partisans.

La vieille répéta ses incantations. Elle reprit encore de la poudre dans la boîte, la jeta dans le récipient et parla d'une voix sépulcrale :

– Du cœur de ceux qui t'adorent monte l'encens de leurs louanges !

Une flamme rose tendre s'éleva immédiatement. Elle répandit un instant un éclat surnaturel et s'évanouit rapidement. Pour la troisième fois, la sorcière reprit sa litanie :

– Du cœur de la nation tout entière s'élève l'encens d'une joie sans mélange devant ton triomphe sur tes ennemis !

Cette fois, la poudre magique ne s'enflamma pas aussi vite qu'auparavant. Pendant quelques secondes, le récipient resta sombre et insensible, rien ne vint dissiper les ténèbres alentour. Même la lumière de la lampe à huile parut soudain s'obscurcir. En tout cas, l'autocrate crut le voir et, les nerfs à fleur de peau, crispa sur les bras de son fauteuil ses mains maigres comme les serres d'un oiseau de proie, fixant ses petits yeux sur la sibylle qui contemplait son récipient de métal comme si elle avait voulu arracher à ses profondeurs quelque secret cabalistique.

Tout à coup, une flamme rouge brillante s'élança de la jatte. Tout dans la chambre fut inondé d'une lumière cramoisie. La vieille sorcière, courbée sur son chaudron, semblait barbouillée de sang, ses yeux paraissaient injectés de sang et son long nez courbe jetait une grande ombre noire sur la bouche, déformant le visage en une affreuse grimace de cadavre. De sa gorge sortaient des sons étranges, des plaintes d'animal.

– Rouge ! Rouge ! gémit-elle.

Et à mesure que la flamme diminuait et s'éteignait en vacillant, ses mots devenaient plus distincts. Elle éleva la boule de cristal et la regarda fixement.

– Toujours du rouge ! reprit-elle lentement. Hier, j'ai fait trois fois l'invocation au nom de notre Élu… Trois fois les esprits se sont montrés enveloppés dans une flamme rouge sang… rouge… toujours rouge… Ce n'est pas seulement du sang… c'est le danger… un danger de mort qui vient d'une chose rouge…

Robespierre s'était levé et ses lèvres minces murmuraient des imprécations. Les figurantes agenouillées semblaient épouvantées et des plaintes s'échappaient de leurs lèvres. Seul, le négrillon semblait maître de lui. Il restait là, s'amusant de la scène, ses dents blanches brillant dans une large grimace.

– Assez de devinettes, mère ! cria Robespierre, impatienté, en descendant vivement de l'estrade.

Il s'approcha de la vieille nécromancienne, la saisit par le bras, mit sa tête en face de la sienne dans un effort pour voir ce que la boule de cristal semblait lui montrer.

– Que voyez-vous ? dit-il rudement.

Elle le repoussa et regarda avec une attention frénétique dans la boule.

– Rouge ! Écarlate… oui, écarlate. Cela prend forme maintenant… et recouvre l'Élu. La forme est plus nette… et l'Élu est plus effacé…

Alors elle poussa un cri perçant.

– Prends garde ! prends garde ! cette chose écarlate a la forme d'une fleur… cinq pétales, je les vois distinctement… et je ne vois plus l'Élu !

– Malédiction ! Quelle est cette imbécillité ?

– Ce n'est pas une imbécillité, répondit la vieille ; tu as consulté l'oracle, toi, l'Élu du peuple français, et l'oracle a répondu : Prends garde à la fleur écarlate ! Ce qui est rouge est pour toi un danger de mort !

Robespierre tenta de rire.

– Quelqu'un t'a farci la tête, mère, dit-il en cherchant à rester calme, avec les histoires de l'Anglais mystérieux qui se cache sous le nom du Mouron Rouge.

– Ton ennemi mortel, Messager du Très-Haut ! Dans son Angleterre brumeuse et lointaine, il a juré ta mort. Prends garde !

– Si c'est là le seul danger qui me menace...

– Le seul et le très grand danger. Ne le méconnais pas, bien qu'il te semble faible et lointain.

– Je ne le méconnais pas, mais je ne l'exagère pas. Un moustique gêne, mais n'est pas dangereux.

– Un moustique peut avoir un aiguillon empoisonné. Les esprits ont parlé. Écoute leur avertissement. Détruis ton ennemi ou il te détruira !

– Évidemment ! répliqua Robespierre. (Et malgré l'atmosphère étouffante il frissonna.) Puisque tu es si bien avec les esprits, demande-leur comment je peux y arriver.

La femme éleva la boule de cristal à la hauteur de sa poitrine. Elle resta un moment silencieuse. Puis elle commença à murmurer :

– Je vois la fleur écarlate tout à fait... Une petite fleur écarlate... et je vois la grande lumière en auréole, la lumière de l'Élu. Elle est éblouissante, mais la fleur écarlate jette là-dessus les ombres du Styx.

– Demande aux esprits, interrompit Robespierre, quelle est la meilleure manière d'en finir avec un ennemi.

– Je vois quelque chose de blanc, de rose, de tendre..., est-ce une femme ?

– Une femme ?

– Elle est grande, elle est belle, c'est une étrangère... ses yeux sont profonds comme la nuit et ses cheveux noirs comme

l'aile du corbeau… Oui, c'est une femme. Elle est entre la lumière et la fleur rouge. Elle prend la fleur… la caresse, la porte à ses lèvres… Ah ! (La voyante eut un cri de triomphe.) Elle la froisse et la jette saignante dans la lumière qui la consume. Maintenant la fleur est fanée, déchirée, écrasée, et la lumière est plus rayonnante, rien ne vient plus obscurcir sa gloire…

– Mais la femme ? Qui est-elle ? Quel est son nom ?

– Les esprits ne donnent pas de noms. Toute femme serait heureuse de te servir. Les esprits ont parlé, le salut te viendra d'une femme.

– Et mon ennemi ? Maintenant que je suis averti, qui est en danger de mort, moi ou mon ennemi ?

La sorcière était toute prête à continuer son sortilège. Robespierre, suspendu à ses lèvres, semblait complètement transformé. Un être craintif, crédule, ardent, tout différent du despote froid et calculateur qui envoyait à la mort des milliers de gens à l'aide d'un discours mesuré, ou par le pouvoir de sa seule présence. L'histoire a vainement cherché le mobile qui poussa le cynique tyran à consulter une misérable sorcière. Cette Catherine Théot avait une puissance psychique certaine, et bien que les philosophes du XVIIIe siècle aient ruiné les croyances et superstitions du moyen âge, on pouvait s'attendre à ce que, dans le bouleversement de cette terrible révolution, les hommes se tournassent vers le surnaturel pour se consoler des misères de leur vie quotidienne.

En ce monde, plus les événements sont extraordinaires et les catastrophes effroyables, plus les hommes mesurent leur faiblesse et cherchent ardemment la main cachée assez puissante pour écarter d'eux les cataclysmes. Jamais, depuis les débuts de l'histoire, on n'avait vu autant de théosophes, de démonologues, d'occultistes, d'exorcistes ; les Théistes, les Rose-Croix, les Illuminés, Swedenborg, le comte de Saint-Germain, Weishaupt et quantité d'autres, charlatans avoués ou apôtres convaincus, avaient leurs dévots, leurs prosélytes, leurs cultes.

Aussi Catherine Théot était des plus connues à Paris. Elle croyait avoir le don de prophétie et Robespierre était son fétiche. En cela, au moins, elle était sincère. Elle le prenait pour un nouveau Messie, l'Élu de Dieu. Elle l'avait proclamé, et un de ses premiers disciples, un ancien chartreux nommé Gerle, avait glissé cette flatterie à l'oreille du grand homme qui siégeait à côté de lui à la Convention et, peu à peu, avait dirigé ses pas vers l'antre de la sorcière.

On peut se demander si la vanité de Robespierre, qui était sans limite et probablement sans seconde, le conduisit à croire sincèrement à sa mission divine ou s'il ne cherchait pas uniquement à renforcer sa popularité en se parant d'une auréole surnaturelle. Il est certain qu'il se prêta aux pratiques de sorcellerie de Catherine Théot, et qu'il accepta d'être flatté et adoré par les nombreux disciples qui remplissaient ce nouveau temple de la magie, soit par ferveur mystique, soit parce qu'ils désiraient avancer leurs affaires en rampant devant l'homme le plus redouté de France.

II

Catherine Théot, immobile, semblait réfléchir à la dernière demande de l'Élu : « Maintenant que je suis averti, qui est en danger de mort, moi ou mon ennemi ? » Enfin, comme si elle était mue par une inspiration, elle prit une autre pincée de poudre dans la boîte. Les yeux brillants du Noir et le regard à demi méprisant du dictateur suivaient tous ses gestes. Les jeunes filles avaient entonné une mélopée. Comme la voyante jetait la poudre dans le récipient de cuivre, une vapeur très parfumée s'éleva et l'intérieur du vaisseau fut baigné d'une lumière d'or. La fumée s'éleva en spirales, se répandit dans la chambre sans air, rendant l'atmosphère insupportablement lourde.

Le dictateur sentit qu'une étrange exaltation le soulevait, comme si un souffle puissant lui venait des vapeurs. Son corps semblait devenir immatériel, il se sentait vraiment l'Élu du Très-Haut. Ainsi désincarné, il lui semblait disposer d'une force sans limites, du pouvoir de triompher de tous ses ennemis, quels qu'ils fussent. Dans ses oreilles un vigoureux bourdonnement semblait répercuter le son de milliers de trompettes et de tambours, jouant à l'unisson en l'honneur de sa puissance. Ses yeux crurent voir des foules de Français, vêtus de blanc, la corde au cou, s'incliner jusqu'au sol devant lui comme des esclaves. Il chevauchait un nuage. Son trône était d'or. Sa main tenait un sceptre de flamme, et sous ses pieds gisait, écrasée, une immense fleur écarlate. La voix de la sibylle atteignit ses oreilles :

– Ainsi gît pour toujours à tes pieds celui qui a osé défier ton pouvoir !

Son exaltation grandissait. Il se sentit élevé encore plus haut, plus haut que les nuages, jusqu'à ce qu'il pût voir le monde à ses pieds comme une simple boule de cristal. Sa tête atteignait les portes du ciel, ses yeux s'hypnotisaient sur sa propre majesté qui ne le cédait qu'à celle de Dieu. Une éternité passait. Il était immortel.

Alors tout à coup, à travers la musique, la voix des trompettes et les chants à sa gloire, vint un bruit, très étrange et cependant bien humain, qui précipita sur la terre l'esprit vagabond du puissant dictateur, le laissant faible, étourdi, la gorge sèche et les yeux brûlants. Il ne put rester debout et serait tombé si le Noir ne lui avait vite avancé une chaise sur laquelle il s'effondra à demi évanoui de terreur.

Et pourtant ce bruit n'avait rien eu de terrible : c'était juste un éclat de rire, joyeux et léger, rien de plus. Son faible écho retentit à travers la lourde portière. Robespierre s'examinait, tremblant et mystifié. Rien n'était changé depuis qu'il avait erré aux Champs-Élysées. Il était toujours dans la chambre tendue de rideaux, étouffante ; là, était l'estrade où il était assis ; les deux femmes chantaient encore leur psalmodie, et la

nécromancienne, dans sa robe sans forme et sans couleur, reposait tranquillement la boule de cristal sur son socle. Le négrillon était là et le vaisseau de cuivre, la lampe à huile et le tapis élimé. Est-ce que tout avait été un rêve ? nuages, trompettes, et ce rire humain qui avait quelque chose de bizarre. Personne ne semblait avoir eu peur : les filles chantaient et la vieille marmonnait quelques ordres pour son domestique noir qui cherchait à paraître sérieux, puisqu'il était payé pour refréner sa gaieté impie.

– Qu'était-ce ? murmura enfin Robespierre.

La vieille femme le regarda :

– Qu'y a-t-il, Élu du Très-Haut ? demanda-t-elle.

– J'ai entendu quelque chose… un rire. Y a-t-il quelqu'un de caché dans cette pièce ?

Elle haussa les épaules :

– Des gens attendent dans l'antichambre jusqu'à ce qu'il plaise à l'Élu de s'en aller. Généralement, ils attendent patiemment et en silence. Mais quelqu'un peut avoir ri.

Et comme, silencieux et irrésolu, il ne faisait pas d'autre commentaire, elle lui demanda avec de grandes démonstrations de respect :

– Quel est ton autre désir ?

– Rien… rien ! murmura-t-il. Je m'en vais.

Elle se tourna vers lui et lui fit des salamalecs compliqués en agitant les bras. Les deux jeunes filles frappèrent le sol de leur front. L'Élu, vaguement conscient du ridicule au fond de lui-même, fronça les sourcils avec impatience.

– Que personne ne sache que je suis venu ici, dit-il durement.

– Seuls, ceux qui t’idolâtrent…, commença-t-elle.

– Je sais, je sais, reprit-il plus doucement, calmé par ces marques d’adulation. J’ai de nombreux adversaires, et tu es surveillée par des yeux malveillants. Il ne faut pas que nos ennemis puissent faire état de nos relations.

– Je te jure que je t’obéirai en toutes choses.

– C’est bien, répliqua-t-il sèchement, mais tes adeptes bavardent trop ; je ne veux pas qu’on se serve de mon nom pour la défense de ta nécromancie.

– Ton nom est sacré à tes esclaves, répéta-t-elle, aussi sacré que ta personne. Tu es le rénovateur de la vraie foi, le grand prêtre d’une nouvelle religion dont nous sommes les fidèles.

L’impatience du despote céda devant sa vanité. Il redevint aimable, condescendant. À la fin, la vieille sorcière presque prosternée devant lui, joignant les mains, lui dit avec des accents de prière :

– Au nom de toi, de la France, du monde entier, je t’adjure de prêter l’oreille à ce que les esprits t’ont révélé aujourd’hui. Prends garde à la fleur écarlate. Applique ton puissant esprit à projeter sa destruction. Ne dédaigne pas l’aide d’une femme, puisque les esprits ont dit que tu seras sauvé par une femme. Souviens-toi ! Souviens-toi ! Une fois déjà, le monde a été sauvé par une femme qui a écrasé le serpent sous son pied. Laisse maintenant une femme écraser la fleur écarlate. Souviens-toi !

Elle embrassait réellement ses pieds, et lui, que l’amour-propre aveuglait, sans voir ce qu’il y avait de ridicule dans ce fétichisme, éleva la main au-dessus de cette tête comme s’il prononçait une bénédiction. Puis sans un mot de plus, il se prépara à partir. Le négrillon lui apporta son chapeau et son manteau. Il s’enroula étroitement dans celui-ci et enfonça le chapeau sur ses yeux. Ainsi emmitouflé et, le croyait-il, méconnaissable, il passa d’un pas ferme le seuil de la pièce.

III

Un moment la sorcière attendit, écoutant le bruit de ses pas qui s'éloignaient ; puis d'un mot et d'un claquement des mains, elle renvoya ses acolytes, le Noir aussi bien que les néophytes. Les deux jeunes femmes, à ce signal, quittèrent promptement leur air d'extase, devinrent très humaines, s'étirèrent, bâillèrent, se redressèrent et sautèrent sur leurs pieds. En bavardant comme des pies hors de leur cage, elles disparurent dans le fond de l'appartement.

La vieille femme attendit encore que ce bruit joyeux se fût évanoui, puis elle alla jusqu'à l'estrade et tira le rideau qui se trouvait derrière elle.

– Citoyen Chauvelin, appela-t-elle.

Un homme petit sortit de l'ombre. Il était vêtu de noir ; ses cheveux d'un blond indescriptible et son linge chiffonné mettaient seuls une touche claire dans la teinte sombre dont il semblait recouvert.

– Eh bien ? dit-il sèchement.

– Êtes-vous satisfait ? Avez-vous entendu ce qu'il a dit ?

– Oui, j'ai entendu. Pensez-vous qu'il agira d'après cela ?

– J'en suis certaine.

– Pourquoi n'avez-vous pas nommé Theresia Cabarrus ? Ainsi j'aurais pu être sûr…

– Il aurait pu être intrigué par un nom véritable, me suspecter d'être de connivence avec quelqu'un. L'Élu est aussi

rusé que méfiant. Et je dois sauvegarder ma réputation. Cependant je lui ai dit : « Grande, brune, belle et étrangère. » Donc si vous voulez l'aide de l'Espagnole…

Sûrement je la veux, dit-il sérieusement.

Et comme s'il se parlait à lui-même :

– Theresia Cabarrus est la seule femme qui puisse m'aider.

Vous ne pouvez pas la contraindre à vous aider, citoyen Chauvelin.

Les yeux du citoyen Chauvelin jetèrent brusquement un éclair de leur ancien feu, celui qu'ils avaient lorsqu'il était assez puissant pour obliger hommes, femmes et enfants sur qui il jetait les yeux, à lui accorder leur aide. L'éclair ne dura qu'un instant. Tout de suite Chauvelin reprit son attitude modeste, humble presque.

– Mes amis, qui sont rares, et mes ennemis qui sont sans nombre, partageraient sans doute votre conviction, mère. Le citoyen Chauvelin ne peut plus contraindre quelqu'un à lui obéir. Et la fiancée du puissant Tallien moins qu'une autre.

– Bien, dit la sibylle. Comment pensez-vous alors… ?

– J'espère seulement qu'après cette séance le citoyen Robespierre veillera à ce que Theresia Cabarrus me donne l'aide dont j'ai besoin.

Catherine Théot haussa les épaules :

– Oh ! dit-elle, la Cabarrus ne connaît pas d'autre loi que son caprice. Et en tant que fiancée de Tallien elle est presque à l'abri de tout.

– Presque, mais non tout à fait. Tallien est puissant, mais Danton l'était aussi.

– Tallien est prudent et Danton ne l'était pas.

– Tallien est un lâche et on le mène comme un mouton avec une longe. Il est revenu de Bordeaux, collé aux jupons de la belle Espagnole. Il devait répandre le feu et la terreur dans la région, mais sur son ordre, il a rendu la justice et même accordé merci. Un peu plus de modération et quelques actes antipatriotiques de clémence feraient bientôt du puissant Tallien un suspect.

– Et vous pensez que lorsqu'il le sera devenu, reprit la vieille femme en ricanant, vous tiendrez sa belle fiancée dans le creux de votre main ?

– Certainement, approuva-t-il. (Et regardant avec un sourire amer ses paumes minces pareilles à des serres.) Car Robespierre, conseillé par la mère Théot, l'y aura placée lui-même.

Catherine Théot cessa de discuter puisque son interlocuteur avait l'air sûr de lui-même. Une fois de plus, elle haussa les épaules :

– Bien… Si vous êtes content…

– Je suis content, tout à fait content.

Et il plongea la main dans la poche de son manteau. Il avait vu le regard avide qui brûlait dans les yeux de la sorcière. Il sortit de sa poche un paquet de billets et Catherine étendit aussitôt la main. Cependant, avant de lui remettre l'argent, il ajouta cet avertissement sévère :

– Silence, rappelez-vous ! Et par-dessus tout, discrétion !

– Vous pouvez compter sur moi, citoyen. Je n'ai pas l'habitude de bavarder.

Il ne lui mit pas les billets dans la main, mais les jeta sur la table d'un air méprisant, sans les compter. Catherine Théot ne

se souciait pas de son mépris. Elle prit tranquillement les billets et les cacha dans les plis de ses volumineuses draperies. Et comme Chauvelin sans plus de façons allait partir, elle posa une main osseuse sur son bras.

– Et je peux compter sur vous, dit-elle fermement, pour que, lorsque le Mouron Rouge sera capturé…

– Il y aura dix mille livres pour vous, interrompit-il avec impatience, si mon plan avec Theresia Cabarrus réussit. Je n'ai qu'une parole.

– Et moi aussi, conclut-elle. Nous sommes solidaires, citoyen. Vous voulez capturer l'espion anglais et moi je veux gagner dix mille livres pour me retirer et cultiver un champ de choux quelque part sous le soleil. Donc, vous pouvez me laisser ce soin. Je ne laisserai pas en paix Robespierre tant qu'il n'aura pas mis Theresia Cabarrus sous votre coupe. Alors vous en userez de votre mieux. Cette association d'espions anglais doit être découverte et détruite. L'Élu du Très-Haut ne doit pas être menacé par cette vermine. Dix mille livres avez-vous dit ? (Une exaltation mystique sembla s'emparer de la sibylle, la lueur avide disparut de ses yeux, sa figure changea, son corps sembla grandir.) Non ! je vous servirai à genoux et vous adorerai si vous écartez le danger que la fleur écarlate fait courir au Bien-Aimé du peuple français !

Chauvelin, cependant, n'était pas d'humeur à écouter les discours de la vieille et, tandis qu'elle gesticulait, il s'arracha de ses mains et se glissa dehors sans plus gaspiller sa salive.

2

Compagnons de misère

I

Deux heures plus tard, une demi-douzaine de personnes se trouvaient dans l'antichambre de la demeure mystérieuse de Catherine Théot. La pièce étroite, longue, nue, aux murs humides et sans couleur, était vide de tous meubles si l'on excepte les bancs de bois brut où les gens se tenaient assis. Les bancs étaient appuyés aux murs, l'unique fenêtre était fermée comme par crainte de la lumière et, du plafond, pendait un lustre de fer forgé dont les deux chandelles allumées laissaient leur fumée monter en spirales irrégulières jusqu'au plafond bas et noirci.

Les personnes assises ou vautrées sur les bancs ne parlaient pas entre elles. Elles semblaient attendre. Une ou deux paraissaient assoupies ; d'autres, de temps en temps, secouaient leur apathie et regardaient avec des yeux vaguement interrogateurs du côté d'une portière épaisse qui pendait devant une porte au bout de la pièce et essayaient d'écouter. Cela se produisait chaque fois qu'un cri, un gémissement, un sanglot leur parvenaient à travers la portière. Quand tout se calmait, les gens reprenaient leur attitude patiente, léthargique, et le silence régnait une fois de plus parmi eux. Par moments, quelqu'un soupirait et, une fois, un de ceux qui dormaient ronfla.

Loin de là, l'horloge d'une église sonna six coups.

II

Au bout de quelques minutes, la portière fut soulevée et une jeune fille entra. Elle portait un méchant châle serré autour de ses épaules minces et sous sa jupe de laine grossière on voyait ses petits pieds chaussés de souliers très usés et de bas mal reprisés ; ses cheveux, qui étaient beaux et lisses, étaient cachés en partie par un bonnet de mousseline. D'un pas pressé elle traversa la pièce sans regarder à droite ni à gauche, comme si elle se mouvait dans un rêve. Ses grands yeux gris étaient pleins de larmes.

Ni son rapide passage ni son départ ne créèrent la moindre émotion parmi ceux qui attendaient. Un des hommes seulement, un géant dégingandé dont les longues jambes semblaient s'étendre sur la moitié du plancher de bois nu, la regarda nonchalamment.

Après le départ de la jeune fille, le silence retomba sur la petite assemblée. Pas un son ne franchissait la portière ; mais à travers l'autre porte on entendait s'évanouir peu à peu le bruit léger des pas de la jeune fille à mesure qu'elle descendait lentement l'escalier de pierre.

Quelques minutes de plus passèrent, puis la porte que cachait la portière s'ouvrit et une voix sépulcrale dit :

– Entrez !

Il y eut un léger mouvement parmi les clients de la mère Théot ; une femme se leva et dit d'un ton morne :

– C'est mon tour, je crois ?

Et, glissant comme un fantôme, elle disparut derrière la portière.

– Allez-vous au banquet fraternel de ce soir, citoyen Langlois ? dit le géant.

Son ton était rude et rauque, et sa voix sortait avec effort de sa large poitrine creuse.

– Non, répondit Langlois. Je dois parler avec la mère Théot. Ma femme me l'a fait promettre. Elle est trop malade pour venir elle-même et la pauvre malheureuse croit aux incantations de la Théot.

– Venez respirer l'air frais, alors, reprit l'autre. On étouffe ici.

C'était vrai, on respirait mal dans la pièce sombre et pleine de fumée. L'homme porta sa main osseuse à sa poitrine comme pour réprimer un spasme douloureux. Une horrible toux rauque secoua son grand corps et fit perler la sueur à son front. Langlois, un petit homme ratatiné qui semblait lui-même avoir un pied dans la tombe, attendit patiemment que la quinte eût cessé et dit ensuite avec cette indifférence particulière à ces temps troublés :

– Autant ne pas user mes souliers sur les pavés de ce coin abandonné de Dieu ; je reste, je n'ai pas envie de perdre mon tour.

– Vous avez encore quatre heures à attendre dans cette atmosphère dégoûtante.

– Quel aristo faites-vous, citoyen Rateau ! répliqua sèchement l'autre. Toujours parler d'atmosphère !

– Vous en parleriez aussi, grogna le géant, si vous n'aviez qu'un poumon pour la respirer.

– Ne m'attendez pas, conclut Langlois, et s'il vous est indifférent de perdre votre tour…

– Je ne le perds pas, répondit Rateau. Je suis le troisième à partir de maintenant. Si je ne reviens pas à temps, vous prendrez mon tour et je passerai après vous. Mais je ne peux…

Les mots suivants se perdirent dans une terrible quinte de toux tandis qu'il se levait. Langlois lui lança quelques injures pour avoir fait tant de bruit, et les femmes, tirées de leur somnolence, soupirèrent d'énervement ou de résignation. Cependant, tous ceux qui restaient assis sur les bancs surveillèrent avec une sorte de morne curiosité la sortie du géant asthmatique.

Ses pas lourds et le claquement de ses sabots retentirent le long de l'escalier.

Les femmes s'installèrent une fois de plus contre les parois humides, les pieds étendus devant elles, les bras croisés sur la poitrine, et dans cette position si incommode se préparèrent encore à dormir. Langlois enfonça ses mains dans les poches de sa culotte, cracha d'un air satisfait sur le plancher et se remit à attendre.

III

Pendant ce temps, la jeune fille qui était sortie, les yeux pleins de larmes, de la pièce la plus retirée des appartements de la mère Théot, après avoir lentement descendu l'interminable escalier de pierre, retrouvait enfin le grand air.

La rue de la Planchette n'a d'une rue que le nom, car elle ne compte que peu de maisons et elles sont éloignées les unes des autres. D'un côté, sur la plus grande partie de sa longueur, elle longe les douves sèches qui limitent là le terrain militaire qui entourait la Bastille et l'Arsenal. La maison habitée par la mère Théot était une des petites bâtisses sises derrière la Bastille, dont on apercevait les ruines en se mettant aux fenêtres les plus

hautes. Juste en face de ces maisons, la porte Saint-Antoine par où les piétons devaient passer pour rejoindre les quartiers les plus populeux de la grande ville. Un bras de rivière sale et délaissé baigne des chantiers et des terrains incultes. À une extrémité, la rue aboutit à la rivière, et à l'autre elle va se perdre dans le quartier non moins désolé de Popincourt.

Cependant, à la jeune fille qui échappait à l'atmosphère lourde et fétide de l'appartement de la mère Théot, l'air qu'elle respirait au sortir de la porte à guichet parut la plus suave des brises. Elle resta un moment immobile, buvant comme un baume l'air printanier ; presque étourdie par la sensation de pureté, de liberté qu'elle ressentait devant la vaste étendue de terrain de l'Arsenal. Cela dura une ou deux minutes, puis elle se dirigea délibérément vers la porte Saint-Antoine.

Elle était très fatiguée, car elle avait fait à pied tout le chemin entre la rue de la Planchette et le petit appartement où elle logeait avec sa mère, sa sœur et son jeune frère dans le quartier Saint-Germain, et la station sur les bancs de bois pendant des heures en attendant son tour, l'éternité qu'il lui semblait avoir passée à écouter les prophéties et les incantations de la voyante, avaient achevé de la mettre à bout de nerfs. Cependant elle oubliait sa fatigue. Régine de Serval allait à la rencontre de l'homme qu'elle aimait, au rendez-vous qui leur était devenu habituel : le porche de l'église du Petit Saint-Antoine, un endroit retiré où nul œil ne pouvait les voir et nulle oreille les entendre. Un endroit qui, pour la pauvre petite Régine, était le seuil du paradis, car elle y avait là Bertrand pour elle seule, sans être troublée par le babillage de Jacques ou de Joséphine ou les plaintes de sa mère, claquemurés dans leur misérable logement du vieux quartier Saint-Germain.

Aussi marchait-elle d'un pas rapide et résolu. Bertrand et elle étaient convenus de se rencontrer à cinq heures. Il était bientôt six heures et demie. Il faisait encore jour et un brillant soleil d'avril dorait Sainte-Marie, jetant de longues ombres fantastiques à travers la large rue Saint-Antoine.

Régine avait traversé la rue des Balais et n'était plus qu'à quelques pas du porche du Petit Saint-Antoine lorsqu'elle prit conscience de pas lourds, traînants, non loin d'elle. Presque tout de suite après, le bruit angoissant d'une toux rauque atteignit ses oreilles, suivi de gémissements à fendre le cœur, gémissements qui semblaient arrachés à une créature en proie à de vives souffrances. La jeune fille, nullement effrayée, se retourna instinctivement et fut saisie de pitié à la vue d'un homme appuyé au mur d'une maison, dans un état voisin de la syncope, les mains agrippées à sa poitrine que paraissait littéralement déchirer une violente quinte de toux. Oubliant ses propres ennuis, aussi bien que la joie qu'elle était si près d'atteindre, Régine revint sans hésiter sur ses pas, s'approcha du malade, et lui demanda d'une voix douce si elle pouvait lui être de quelque secours.

– Un peu d'eau, souffla-t-il, par pitié !

Une seconde, elle regarda autour d'elle, se demandant que faire et espérant, peut-être, apercevoir Bertrand dans le cas où il n'aurait pas renoncé à l'espoir de la rencontrer. Aussitôt elle marcha vivement vers la première porte cochère et chercha le chemin de la loge du concierge à qui elle demanda un peu d'eau pour un passant malade. Le concierge compatissant lui tendit immédiatement un pichet d'eau et elle revint sur ses pas pour accomplir son charitable dessein.

Elle resta un moment surprise de ne plus voir le pauvre vagabond là où elle l'avait laissé à demi évanoui contre le mur, mais elle le vit bientôt qui pénétrait sous le porche du Petit Saint-Antoine, le lieu sacré de ses rencontres avec Bertrand.

IV

Il semblait s'être traîné là pour se mettre à l'abri, et il était effondré sur le banc dans l'angle le plus retiré du porche. De Bertrand il n'y avait pas trace.

Régine fut bientôt au chevet du malheureux. Elle leva le pichet jusqu'à ses lèvres tremblantes et il but avidement. Après quoi il se sentit mieux et murmura quelques remerciements. Il avait l'air si faible, en dépit de sa haute stature, qui paraissait immense dans un espace si étroit, qu'elle ne voulut pas le quitter. Elle s'assit près de lui et brusquement sentit sa fatigue. L'homme paraissait inoffensif et, au bout de quelque temps, lui raconta sa maladie. Cette toux affreuse avait été contractée pendant la campagne de Hollande contre les Anglais où lui et ses camarades devaient marcher sur la neige et la glace, souvent sans chaussures et n'ayant pour se protéger que des nattes de paille sur les épaules. Il avait été depuis peu licencié de l'armée en tant qu'invalide, et comme il n'avait pas d'argent pour payer le docteur il serait mort à l'heure actuelle si un camarade n'avait pas parlé de lui à la mère de Théot, une merveilleuse sorcière qui connaissait l'art de guérir par les simples et pouvait soigner toutes les maladies par la simple imposition des mains.

– Ah ! oui ! soupira involontairement la jeune fille, toutes les maladies du corps !

Le fait d'être assise et tranquille la remplissait d'une lassitude mortelle. Elle était heureuse de ne pas avoir à bouger, de parler peu et d'écouter d'une oreille seulement les jérémiades du vagabond. D'ailleurs, elle était sûre que Bertrand n'avait pas attendu. Il était toujours impatient dès qu'il pensait qu'elle ne lui avait pas tenu parole en quelque chose que ce fût, et c'était elle-même qui avait fixé à cinq heures leur rendez-vous. Maintenant, la demie de six heures sonnait au clocher de l'église. Le géant continuait à bavarder :

– Oui, répondait-il en réponse à la plainte de la jeune fille ; et les maladies de l'esprit aussi. J'avais un camarade qui avait été trompé par sa bien-aimée pendant qu'il guerroyait pour son pays. La mère Théot lui a donné une potion qu'il a fait boire à l'infidèle qui lui est revenue plus ardente qu'autrefois.

– Je ne crois pas aux potions, dit la jeune fille en secouant tristement la tête tandis que les larmes recommençaient à lui venir aux yeux.

– Moi non plus, approuva négligemment le géant. Si ma bien-aimée devenait infidèle, je sais ce que je ferais.

Il avait dit cela d'une façon si drôle et la seule idée d'une créature si laide affublée d'une bien-aimée était si comique, qu'un fantôme de sourire vint animer la bouche tendre de la jeune fille.

– Que feriez-vous, citoyen ? demanda-t-elle gentiment.

– Je l'emmènerais loin de la tentation ! répliqua-t-il gravement. Je lui dirais : « Cela doit finir ! » et « Allons-nous-en, ma mie ! »

– Ah ! dit Régine vivement, c'est facile à dire ! Un homme peut beaucoup. Mais que peut faire une femme ?

Elle se tut subitement, honteuse d'en avoir tant dit. Que lui était ce misérable pour qu'elle lui confie ses peines ? À cette époque où des espions sans nombre cherchaient à surprendre la confiance des étourdis, il était plus qu'inconsidéré de raconter ses affaires privées à un étranger, surtout à un vagabond aux coudes percés qui était juste le rebut d'humanité dont la vie pouvait être assurée par le trafic de renseignements vrais ou faux soutirés à une créature innocente. À peine les mots étaient-ils sortis de sa bouche que la jeune fille se repentait de sa folie et tournait des yeux effrayés vers l'abjecte créature assise près d'elle.

Il ne semblait pas avoir entendu. Une toux sifflante sortait de sa poitrine décharnée. Et ses yeux ne rencontrèrent pas le regard terrifié de Régine.

– Que dites-vous, citoyenne ? murmura-t-il. Rêviez-vous ? ou…

– Oui, oui, murmura-t-elle vaguement, tandis que son cœur battait encore sous le coup de sa frayeur. Je devais rêver… Mais vous, êtes-vous mieux !

– Mieux ? Peut-être, répliqua-t-il avec un rire enroué. Je suis même capable de me traîner jusque chez moi.

– Habitez-vous loin ?

– Non. À côté de la rue de l'Ânier.

Il ne chercha pas à la remercier de son aimable assistance, et elle vit combien il était laid et même répugnant, tandis qu'il gisait à travers le porche, ses longues jambes étendues devant lui et ses mains enfoncées dans les poches de sa culotte. Néanmoins il était si abandonné et si pitoyable que le cœur tendre de Régine s'émut encore de compassion, et quand il essaya de se remettre debout, elle lui dit impulsivement :

– La rue de l'Ânier est sur mon chemin. Si vous voulez attendre, je vais rapporter son pichet à l'aimable concierge qui me l'a prêté et j'irai avec vous. Vous ne pouvez vraiment rester seul dans la rue.

– Oh ! cela va mieux maintenant, murmura-t-il de la même manière désagréable. Il vaut mieux que vous me laissiez seul. Je ne suis pas un galant convenable pour une jolie fille comme vous.

Déjà, la jeune fille s'était éloignée avec le pichet et deux minutes plus tard elle revenait pour voir que son bizarre compagnon s'était déjà éloigné et qu'il était au moins à cinquante mètres. Elle haussa les épaules, mortifiée par son

ingratitude et un peu honteuse d'avoir imposé sa pitié alors qu'elle était visiblement mal accueillie.

3

Pour un grain de plaisir, une livre de peine

I

Elle resta immobile un moment, les yeux machinalement fixés sur la silhouette du géant qui s'éloignait. Presque aussitôt elle entendit prononcer son nom et se retourna vite avec un cri de joie.

– Régine !

Un jeune homme se hâtait vers elle ; il fut bientôt à ses côtés, prit sa main :

– J'ai attendu plus d'une heure ! dit-il avec reproche.

À la lumière du crépuscule son visage paraissait pâle et tiré, avec des yeux sombres très enfoncés qui révélaient une âme troublée, consumée par un feu intérieur. Il portait des vêtements hors d'usage et ses souliers étaient éculés. Un tricorne déformé était rejeté en arrière de son front haut, découvrant les tempes veinées, la naissance des cheveux bruns et les sourcils arqués qui caractérisent plus l'enthousiaste que l'homme d'action.

– Je suis fâchée, Bertrand, dit simplement la jeune fille. J'ai dû attendre très longtemps chez la mère Théot et…

– Mais que faisiez-vous maintenant ? demanda-t-il avec un froncement impatient des sourcils. Je vous ai vue de loin. Vous veniez d’une maison là-bas et vous vous êtes arrêtée comme si vous étiez étonnée. Vous ne m’avez pas entendu la première fois que je vous ai appelée.

– Il m’est arrivé une histoire bizarre et je suis très fatiguée, expliqua Régine. Asseyez-vous un moment avec moi et je vous raconterai tout.

Un refus net monta visiblement à ses lèvres.

– Il est trop tard, commença-t-il, et le pli impatient se creusa davantage entre ses sourcils.

Il voulait refuser, mais Régine paraissait réellement abattue. D’ailleurs, sans attendre son consentement, elle était retournée sous le petit porche, et, par force, Bertrand dut la suivre. Les ombres du soir s’amoncelaient maintenant et leurs silhouettes s’allongeaient à travers la rue. Les derniers rayons du soleil couchant teignaient encore les toits et les tuyaux de cheminée d’une teinte cramoisie. Mais ici, dans ce petit coin consacré par leurs rendez-vous, la nuit avait déjà établi son empire. L’obscurité prêtait à ce minuscule refuge un air d’isolement et de sûreté et Régine poussa un léger soupir de bonheur lorsqu’elle se dirigea délibérément vers le coin le plus retiré et s’assit sur le banc de bois dans l’angle le plus sombre.

Derrière elle, l’épaisse porte de chêne de l’église était fermée. L’église, après la mise hors la loi de son desservant, avait été profanée par les mains impitoyables des terroristes et demeurait abandonnée, destinée à tomber en ruine. Même les murs semblaient ne plus appartenir au monde ; cependant, Régine se croyait en sûreté à leur ombre et quand Bertrand Moncrif, un peu à contrecœur, se fut assis à son côté, elle se sentit presque heureuse.

– Il est très tard, répéta-t-il avec humeur.

Elle appuyait sa tête au mur ; pâle, les yeux fermés, les lèvres décolorées, elle fit tout à coup pitié au jeune homme.

– Êtes-vous malade, Régine ? dit-il plus doucement.

– Non, répondit-elle en lui souriant courageusement. Je ne suis que très fatiguée, un peu étourdie. On étouffait chez Catherine Théot, et lorsque je suis sortie…

Il prit sa main, dans un effort visible de gentillesse ; et elle, sans voir cette contrainte et cette distraction, commença à lui raconter sa petite aventure avec le géant.

– Quel être bizarre ! Il aurait pu m'effrayer rien que par cette horrible toux sépulcrale.

Bertrand ne semblait pas s'intéresser à son récit, et il profita d'une pause pour lui demander brusquement :

– Et la mère Théot, qu'avait-elle à dire ?

Régine frissonna.

– Elle prédit du danger pour nous tous.

– Vieille comédienne ! répliqua-t-il en haussant les épaules, comme si, de nos jours, tout le monde n'était pas en danger !

– Elle m'a donné une poudre, continua Régine, qui doit calmer les nerfs de Joséphine.

– C'est une sottise, coupa-t-il durement. Nous ne désirons pas calmer les nerfs de Joséphine.

À ces mots prononcés avec une sorte de cruauté, Régine se redressa, prit soudain d'un air d'autorité.

– Bertrand, vous faites grand mal en mêlant cette enfant à vos projets. Joséphine est trop jeune pour servir d'instrument à une bande d'enthousiastes dépourvus de bon sens.

Le rire amer, méprisant, de Bertrand interrompit sa protestation véhémente.

– Des enthousiastes dépourvus de bon sens. C'est ainsi que vous nous appelez, Régine ? Bon Dieu ! Voilà votre loyalisme, votre dévouement ? N'avez-vous ni foi, ni espérance ? N'adorez-vous plus Dieu et ne vénérez-vous plus le roi ?

– Au nom du Ciel, Bertrand, prenez garde ! murmura-t-elle en jetant des regards craintifs autour d'elle comme si les murs du porche eussent des yeux et des oreilles attentifs aux paroles de l'homme qu'elle aimait.

– Prendre garde, reprit-il dédaigneusement, c'est votre seule croyance maintenant. Prudence ! Circonspection ! Vous avez peur…

– Pour vous, pour Joséphine, pour maman, pour Jacques. Je n'ai pas peur pour moi, Dieu le sait.

– Nous devons tous courir des risques, Régine, reprit-il avec plus de calme. Nous devons tous risquer nos misérables vies pour mettre fin à cette affreuse tyrannie. Il nous faut voir plus grand, ne pas penser à nous seulement, à ceux qui nous sont proches, mais penser à la France. Le despotisme de cet autocrate sanguinaire a fait de ce peuple un peuple d'esclaves, rampant, craintif, abject, enchaîné par sa parole, trop lâche pour se révolter.

– Et qu'êtes-vous, mon Dieu, qu'êtes-vous, vous, vos amis, ma petite sœur, mon petit frère ? Qu'êtes-vous pour penser que vous êtes capables d'arrêter le torrent de cette stupéfiante révolution ? Comment pouvez-vous penser qu'on entendra vos faibles voix au milieu de cette rumeur de misère et de honte qui s'élève de toute une nation ?

– Cette petite voix (Bertrand avait le ton d'un visionnaire qui voit les choses cachées et rêve), cette petite voix se fait entendre sans trêve au-dessus des clameurs de milliers de furieux. Ne nous appelons-nous pas « les Fatalistes » ? Notre but est de saisir toutes les occasions de faire notre propagande contre Robespierre par de brèves remarques, des mots dits en passant, des répliques, çà et là, quand nous nous mêlons à la foule. La populace ressemble aux moutons, elle suit un meneur. Un jour, l'un de nous, ce sera peut-être le plus humble, le plus faible, le plus jeune, Joséphine… ou Jacques, je prie Dieu que ce soit moi, l'un de nous trouvera le mot qu'il faut dire au bon moment et le peuple nous suivra et se retournera contre le monstre exécrable et le précipitera de son trône en enfer.

Il avait parlé à mi-voix, en un murmure rauque qu'elle ne suivait qu'à peine.

– Je sais, je sais, Bertrand (et sa petite main essaya de saisir celle du jeune homme), vos buts sont magnifiques. Vous êtes tous extraordinaires. Qui suis-je pour essayer de vous dissuader par mes paroles ou mes prières de faire ce que vous jugez votre devoir ? Mais Joséphine est si jeune, si exaltée ! Quelle aide peut-elle vous apporter ? Elle n'a que dix-sept ans ! Et Jacques ! Ce n'est qu'un petit garçon irresponsable. Si quelque chose arrivait à ces enfants, maman en mourrait !

Il haussa les épaules, étouffa un soupir de lassitude. Heureusement elle ne vit pas le geste, n'entendit pas le soupir. Elle était parvenue à saisir la main du jeune homme et elle la serrait avec force comme pour lui faire entendre un appel passionné.

– Vous et moi ne pourrons jamais nous comprendre, Régine, commença-t-il.

Mais il ajouta vivement :

– … sur ce sujet.

Car, après ces premières paroles, il avait entendu un faible cri de douleur, le cri d'un oiseau blessé qui, malgré elle, avait échappé à ses lèvres.

– Vous ne comprenez pas, poursuivit-il plus calmement, que dans une grande cause, les souffrances des individus ne comptent pour rien à côté du but glorieux qu'on veut atteindre.

– Les souffrances des individus, soupira-t-elle, vraiment vous ne vous souciez pas beaucoup de ce que je souffre en ce moment.

Elle s'arrêta, puis ajouta dans un souffle :

– Depuis que vous avez rencontré Theresia Cabarrus, il y a trois mois, vous n'avez plus d'oreilles et d'yeux que pour elle.

– Il est inutile, Régine..., commença-t-il en colère.

– Je sais, coupa-t-elle doucement. Theresia Cabarrus est belle ; elle a le charme, l'esprit, la puissance, toutes choses que je ne possède pas.

– Elle est sans peur et elle a un cœur d'or, ajouta Bertrand. (Et sans qu'il s'en aperçût une chaleur soudaine passait dans sa voix.) Ne savez-vous pas quelle influence merveilleuse elle a exercée sur l'affreux Tallien à Bordeaux ? Il était venu comme un tigre en furie, prêt à faire une boucherie de tous les royalistes, des aristocrates, des bourgeois, de tous ceux dont il s'imaginait qu'ils conspiraient contre cette révolution hideuse. Eh bien ! sous l'influence de Theresia, il a complètement modifié ses projets et il est devenu si modéré qu'on l'a rappelé. Vous savez, ou devriez savoir, Régine, que Theresia est aussi bonne que belle.

– Je sais cela, Bertrand, répondit la jeune fille avec effort, mais...

– Mais quoi ?

– Je n'ai pas confiance en elle… c'est tout.

Et comme il ne cherchait pas à cacher son impatience et son dédain, elle continua sur un ton plus dur, moins conciliant que celui qu'elle avait conservé jusque-là :

– Votre passion vous aveugle, Bertrand, ou bien vous, un royaliste enthousiaste, un loyaliste ardent, vous ne placeriez pas votre confiance en une républicaine déclarée. Theresia Cabarrus peut avoir bon cœur, je ne le nie pas. Elle peut avoir fait et être tout ce que vous dites, mais elle est pour tout ce qui est la négation de votre idéal, pour la destruction de ce que vous exaltez, pour la glorification des principes de cette exécrable révolution.

– La jalousie vous aveugle.

Elle secoua la tête.

– Non, ce n'est pas la jalousie, une jalousie commune, vulgaire, qui m'oblige à vous mettre en garde avant qu'il soit trop tard. Souvenez-vous qu'il ne s'agit pas seulement de vous, mais que vous êtes comptable, devant Dieu et devant moi, des vies innocentes de Joséphine et de Jacques. En vous confiant à cette Espagnole…

– Maintenant vous allez l'insulter ? Dire que c'est une espionne ?

– Qu'est-elle d'autre ? répliqua la jeune fille avec véhémence. Vous savez qu'elle est fiancée à Tallien, dont la cruauté ne le cède qu'à celle de Robespierre. Vous le savez, insista-t-elle, voyant qu'elle l'avait enfin réduit au silence et qu'il restait là, morne et têtu. Vous le savez, et vous préférez fermer vos yeux et vos oreilles à ce que tout le monde sait.

Le silence se fit sous le petit porche ; pendant un moment ces deux cœurs battirent pleins de rancune l'un contre l'autre. La rue était obscure, l'obscurité d'une nuit de printemps parcourue de lumières mystérieuses et d'ombres imprécises. La

jeune fille frissonna et ramena plus près de ses épaules son châle en lambeaux. Elle essayait vainement de ravaler ses larmes. Elle avait dit plus qu'elle ne voulait dire et elle comprenait qu'elle avait eu des paroles définitives. Quelque chose venait de se briser que rien, même après des années, ne pourrait réparer. L'amour de deux jeunes êtres qui avait survécu à deux ans de chagrin et de détresse, était blessé à mort, sacrifié à la passion d'un homme et à la vanité d'une femme. Et cela aurait semblé impossible encore un moment plus tôt !

De l'ombre surgissaient devant ses yeux, obscurcis par les larmes, les visions des anciens temps heureux, les promenades à pied autour d'Auteuil, les promenades sur l'eau dans un bateau aux jours brûlants d'août et même les moments de péril partagé, passés ensemble, la main dans la main, le souffle court dans des chambres aux rideaux tirés, pendant qu'ils tendaient l'oreille à la canonnade, aux cris de la populace furieuse sur le passage des charrettes de la mort cahotant sur les pavés. Devant ces fantômes des joies et des peines passées, la jeune fille sentit son cœur se rompre. Un sanglot qu'elle ne put réprimer serra sa gorge.

– Mère de Dieu, ayez pitié ! murmura-t-elle à travers ses larmes.

Bertrand, honteux, le cœur ému par la peine de la jeune fille qu'il avait si tendrement aimée, les nerfs exacerbés par les projets insensés qu'il roulait perpétuellement, était sur des charbons ardents, déchiré entre la compassion et le remords d'un côté et une passion irrésistible de l'autre.

– Régine, pria-t-il, pardonnez-moi. Je suis une brute, je le sais. Une brute pour vous qui avez été la plus tendre petite amie qu'un homme puisse désirer rencontrer. Ma chérie, si vous vouliez seulement comprendre…

Aussitôt, la tendresse de Régine reprit le dessus, balaya sa fierté et son juste ressentiment. Elle avait un de ces cœurs maternels plus faits pour réconforter que pour gronder. Déjà elle avait essuyé ses larmes, et comme il avait enseveli son

visage dans ses mains d'un geste désespéré, elle lui mit un bras autour du cou, appuya la tête du jeune homme sur sa poitrine.

– Je comprends, Bertrand, et vous ne devez jamais me demander pardon, car vous et moi nous sommes trop bien aimés pour être en colère l'un contre l'autre ou nous tromper. Allons, dit-elle en se levant (et elle paraissait par ce geste rassembler toute la force dont elle avait tant besoin), il se fait tard et maman va s'inquiéter. Une autre fois, nous aurons une conversation plus calme sur notre avenir. Mais, ajouta-t-elle en redevenant très grave, si je vous laisse Theresia Cabarrus sans plus de reproches, vous devez me rendre Joséphine et Jacques. Si… si je dois vous perdre, je ne pourrais pas supporter de les perdre aussi. Ils sont si jeunes…

– Qui parle de les perdre ?

Et une fois de plus Bertrand devint impatient, enthousiaste, sa tristesse envolée, son remords apaisé, sa conscience redevenue seulement accessible à ses chimères.

– Et qu'ai-je à voir avec eux ? Joséphine et Jacques sont membres du club. Ils sont jeunes, mais ils sont assez âgés pour savoir la valeur d'un serment. Ils sont liés comme je le suis, comme nous le sommes tous. Je ne pourrais, même si je le voulais, les rendre parjures.

Puis, comme elle ne répondait pas, il se pencha sur elle, prit ses mains, essaya de déchiffrer son visage dans la nuit. Il sentit que ses mains restaient inertes dans les siennes et crut deviner son raidissement.

– Vous ne voudriez pas qu'ils soient parjures ?

Elle ne répondit pas à cette question, mais demanda d'un ton morne :

– Qu'allez-vous faire cette nuit ?

– Cette nuit (ses yeux brillèrent de l'ardeur du sacrifice), cette nuit, nous allons déchaîner l'enfer autour du nom de Robespierre.

– Où ?

– Au souper en plein air de la rue Saint-Honoré. Joséphine et Jacques viendront.

Elle hocha la tête machinalement et dégagea tranquillement ses mains de l'étreinte fiévreuse de son fiancé.

– Je le sais. Ils me l'ont dit, je ne peux pas les empêcher.

– Vous viendrez aussi ?

– Bien sûr. Et ma pauvre maman aussi.

– Ce sera un tournant de l'histoire de France, Régine, dit-il avec une ardeur passionnée.

– Peut-être.

– Pensez, Régine, pensez que votre sœur, votre frère passeront aux yeux de la postérité pour les sauveurs de la France !

– Les sauveurs de la France ! répéta-t-elle d'un ton vague.

– La parole d'un seul a mené la multitude jusqu'à maintenant. Cela va se renouveler… cette nuit.

– Oui, dit-elle, et ces pauvres enfants croient au pouvoir de leurs discours.

– Vous n'y croyez pas ?

– Je me rappelle seulement que vous avez parlé de votre projet à Theresia Cabarrus, que le lieu sera grouillant d'espions de Robespierre et que vous et les enfants allez être reconnus,

arrêtés, traînés en prison, puis à la guillotine ! Mon Dieu ! et je suis aussi impuissante qu'une bûche inanimée pendant que vous courez vous jeter dans une nasse, et je ne puis que vous suivre à la mort tandis que maman restera seule et périra de chagrin et de misère.

– Toujours pessimiste, Régine ! dit-il avec un rire forcé. (Et à son tour il se leva.) Nous n'avons pas fait grand-chose en bavardant ce soir, ajouta-t-il.

Elle ne dit plus rien. Son cœur était glacé. Son cœur et aussi sa pensée et son être tout entier. Même si elle s'y efforçait, elle ne pouvait partager les illusions de Bertrand, et comme il s'y était donné corps et âme, elle lui devenait étrangère, sans liens avec lui, exclue de son cœur. Elle détestait Theresia Cabarrus qui avait enchaîné l'imagination de Bertrand et, par-dessus tout, elle se méfiait d'elle. À cette minute, elle aurait volontiers donné sa vie pour arracher Bertrand à l'influence de cette femme et l'enlever à cette association de têtes folles qui s'appelaient eux-mêmes les « Fatalistes » et où il avait attiré Joséphine et Jacques.

Sans mot dire, elle le précéda au-dehors du petit porche, leur lieu de rendez-vous habituel, où elle avait, pendant un temps, passé des moments heureux. Juste avant de franchir le seuil, elle regarda en arrière comme pour évoquer dans l'ombre impénétrable qui le remplissait maintenant les images joyeuses du passé. L'ombre ne donna pas de réponse à l'appel muet de son imagination et, avec un dernier soupir d'extrême désespérance, elle suivit Bertrand dans la rue.

II

Moins de cinq minutes après que Bertrand et Régine eurent quitté le porche du Petit Saint-Antoine, la porte de l'église s'ouvrit précautionneusement. Elle tourna sans bruit sur

ses gonds et, dans l'ouverture, la silhouette d'un homme apparut, à peine discernable dans l'obscurité. Il se glissa hors de la porte dans le porche et ferma le battant derrière lui.

Puis, sa grande silhouette se traîna le long de la rue Saint-Antoine dans la direction de l'Arsenal, ses sabots faisant un morne clic ! clac ! sur les pavés. Il n'y avait que peu de passants à cette heure et l'homme marcha de la même allure traînante jusqu'à la porte Saint-Antoine. Les portes de la ville étaient encore ouvertes, car les nombreuses horloges des églises du quartier venaient de sonner huit heures, et le sergent de garde ne fit pas bien attention à ce mendiant, seulement, lui et la demi-douzaine de gardes nationaux qui avaient la garde de la porte remarquèrent que le passant attardé était en proie à une toux terrible qui fit dire aux hommes avec une grimace facétieuse :

– En voilà un qui ne donnera pas de peine à Maman Guillotine !

Ils remarquèrent de plus que le géant, après avoir traversé la porte, avait tourné ses pas hésitants dans la direction de la rue de la Planchette.

4

Les réjouissances de la canaille

I

Les « banquets fraternels » ont un vif succès. C'est une invention de Robespierre et la douceur inhabituelle de ce début de printemps aide à leur réussite.

Tout Paris est dans les rues pendant ces douces nuits d'avril. Les familles sortent pour se reposer après le spectacle quotidien de la charrette emmenant à la guillotine les ennemis du peuple, ceux qui conspirent contre sa liberté. La mère porte dans un panier tout ce qu'elle a pu mettre de côté sur les pauvres provisions qu'on alloue quotidiennement pour la nourriture de la famille. À côté d'elle, le père marche, traînant par la main le petit dernier, qui n'est plus ni potelé ni rose comme ses pareils du temps passé, parce que les vivres sont rares et le lait introuvable ; malgré ses pieds et ses genoux nus, l'enfant ressemble à un homme avec son bonnet rouge et, sur sa petite poitrine maigre, le dernier caprice du jour : une minuscule guillotine en breloque, toute complète avec son couteau en miniature, sa poulie et ses bois artistement peints d'un beau cramoisi.

La rue Saint-Honoré n'est que l'exemple typique de ce qui se passe dans toute la ville. Bien qu'elle soit étroite et donc particulièrement peu faite pour les réunions de plein air, on y donne de nombreux « banquets fraternels » parce qu'elle est consacrée : là est la demeure de Robespierre.

Ici comme ailleurs, de grands braseros sont allumés de loin en loin afin que les mères de famille puissent cuisiner les quelques harengs qu'elles ont apportés, et tout le long de la rue des tables sont dressées, privées de nappes et même de cette propreté qui est la vertu voisine de la piété, elle aussi négligée. Néanmoins, les tables ont un air de gaieté avec leurs torches de résine, leurs chandelles de suif ou leurs vieilles lanternes d'étable posées çà et là, les flammes palpitant dans la brise, faisant de cette scène qui aurait pu être sordide un tableau pittoresque où même les pots d'étain, les assiettes de fer-blanc, les couteaux à manche de corne et les cuillers de fer perdent leur vulgarité.

La lumière pauvre ne fait guère qu'accentuer l'obscurité alentour, ces ombres profondes que projettent les balcons et les linteaux des portes cochères soigneusement fermées et barrées pour la nuit, mais elle étincelle capricieusement sur les bonnets rouges aux cocardes tricolores, sur les visages tirés et barbouillés, les bras maigres ou les mains sèches et brunes.

Une foule bigarrée en vérité ! Les travailleurs de Paris, tous serviteurs embrigadés de l'État, ses esclaves, dirions-nous, bien qu'ils se nomment eux-mêmes des hommes libres, se consacrent tous à de durs travaux manuels parce qu'ils meurent de faim, mais surtout à cause du décret des Comités qui décide comment et quand la nation requiert les bras ou les mains – attention ! les cerveaux sont laissés pour compte – de ses citoyens. De cerveaux, la nation n'a que faire, sauf en ce qui concerne les membres de la Convention et des Comités. La République n'a pas besoin de savants, a-t-il été dit grossièrement à Lavoisier, le célèbre chimiste, lorsqu'il demandait quelques jours de sursis pour terminer d'importantes expériences.

Cependant les charbonniers sont des citoyens très utiles à l'État, ainsi que les forgerons, les armuriers et ceux qui cousent, tricotent, peuvent faire quelque chose pour habiller et nourrir l'armée nationale, les défenseurs du sol sacré de la patrie. Pour eux, pour ces travailleurs honnêtes, industrieux, sobres, on a

inventé les « banquets fraternels », Mais ce n'est pas seulement pour eux. Il y a là des « tricoteuses », sorcières asexuées qui, par ordre, restent assises au pied de l'échafaud entourées de leurs enfants et qui tricotent tout en huant, toujours par ordre, les vieillards, les jeunes femmes, les enfants aussi, qui marchent à la guillotine. Il y a les « insulteuses publiques ». On les paie pour hurler et blasphémer tandis que les charrettes des condamnés roulent en grinçant. Il y a les « tape-dur » qui, armés de cannes plombées, forment la garde du corps de Robespierre. Puis les membres de la Société révolutionnaire qu'on recrute dans le rebut des miséreux et des parias de la grande ville ; et, c'est le plus horrible, les « Enfants rouges » qui ont appris à crier « à mort » et « à la lanterne », petits rejetons précoces de la nouvelle république. Pour eux aussi on a établi les « banquets fraternels ». Car eux aussi ont besoin d'être amusés et divertis, de peur qu'ils ne se réunissent et qu'en parlant ils ne s'aperçoivent qu'ils sont plus malheureux, plus pauvres, plus maltraités que du temps de l'oppression monarchique.

II

Donc, dans la douceur des soirs de mi-avril, des réunions de famille se tiennent en plein air, autour de maigres soupers qui sont « fraternels » parce que l'État en a ainsi décidé. Réunions familiales qui rapprochent l'honnête homme du voleur, le citoyen sérieux et le vagabond sans toit, et qui aident chacun à oublier la misère, la faim, l'esclavage, la lutte au jour le jour pour survivre en attendant le bel avenir promis.

On entend même rire, plaisanter et jouer. On entend des facéties, presque toujours grossières. Il y a de la folie dans l'air, le printemps monte à la tête des jeunes gens. On s'embrasse même dans l'ombre, on se fait la cour et, çà et là, passe un peu de vrai bonheur.

Chaque famille a apporté ses maigres provisions.

– Peux-tu me passer un peu de pain, citoyen ?

– Puis-je avoir un morceau de fromage ?

Ce sont les « banquets fraternels ». Il ne faut pas l'oublier. C'est une idée de Robespierre. Il l'a conçue et réalisée, il a requis les voix de la Convention et a fait voter les crédits pour avoir des tables, des bancs et des chandelles. Il habite tout près, dans la rue même, humble, tranquille, comme un vrai fils du peuple, partageant la demeure et la table du citoyen Duplay, l'ébéniste, et de sa famille.

C'est un grand homme ! On en parle avec passion ; c'est un fétiche, une idole, un demi-dieu. Aucun bienfaiteur de l'humanité, aucun saint, aucun héros n'a été aussi vénéré que ce monstre assoiffé de sang. On diminue même l'ombre de Danton pour mieux exalter son heureux rival.

– Danton était gorgé de richesses : poches pleines, estomac repu ! Mais Robespierre !

– Presque un pur esprit ! Si mince ! si pâle ! Un ascète !

– Que son patriotisme consume…

– Son éloquence !

– Son altruisme !

– L'as-tu entendu parler, citoyen ?

Une jeune fille, qui n'a pas vingt ans, les coudes sur la table, son menton rond appuyé sur ses mains, pose cette question le cœur battant. Ses grands yeux gris, profonds et brillants, sont fixés sur son vis-à-vis, un homme grand et mal bâti qui s'étale sur la table, cherchant vainement à caser confortablement son grand corps. Ses cheveux sont raides et oints de graisse, sa figure couverte de charbon, une barbe de

huit jours dure et poussiéreuse accentue sa mâchoire carrée sans dissimuler cependant la courbe cruelle de ses lèvres. Pour le moment il est, aux yeux ravis de la jeune enthousiaste, un prophète, un voyant, un homme merveilleux : il a entendu parler Robespierre.

– Était-il au club, citoyen Rateau ? demande une autre femme, une jeune mère qui porte contre elle un pauvre petit affamé.

L'homme éclate d'un gros rire et découvre, dans la lumière vacillante de la torche la plus voisine, une rangée de dents hideuses, inégales, ébréchées et teintées de jus de tabac.

– Au club ? dit-il avec un juron. (Et il crache dans une direction qui doit montrer son mépris pour cette institution.) Je n'appartiens à aucun club. Je n'ai pas un sou en poche. Jacobins et cordeliers aiment qu'on vienne chez eux avec un habit décent sur le dos.

Son rire s'achève dans une toux qui semble mettre en pièces sa large poitrine. Pour un instant, il ne peut parler ; même les jurons n'arrivent pas à se former sur ses lèvres qui tremblent comme un pot de gelée. Ses voisins, l'enthousiaste jeune fille, la jeune femme avenante, ne s'en soucient pas et attendent avec indifférence qu'il reprenne son souffle. Ce n'est pas un temps propice aux apitoiements et ce n'est que lorsqu'il a de nouveau étendu ses grandes jambes et relevé la tête que la jeune fille enchaîne tranquillement :

– Mais l'as-tu entendu parler ?

– Oui, dit l'homme sèchement, je l'ai entendu.

– Quand ?

– Avant-hier soir. Il sortait de la maison du citoyen Duplay, là-bas. Il m'a vu appuyé au mur. J'étais fatigué, à moitié endormi. Il m'a parlé et m'a demandé où je vivais.

– Où tu vivais ? répète la jeune fille désappointée.

– C’est tout ? dit la jeune femme en haussant les épaules.

Les gens autour d’eux se mirent à rire. Les hommes se moquaient de la déconvenue des femmes qui avaient espéré entendre quelque chose de grand, de palpitant, sur leur idole.

La jeune enthousiaste joignit les mains.

– Il a vu que tu étais pauvre, citoyen Rateau, dit-elle avec conviction, et que tu étais fatigué. Il voulait t’aider, te réconforter.

– Et lui as-tu dit où tu vivais ? reprit la jeune femme de son ton calme.

– Je vis loin d’ici, de l’autre côté de l’eau, et non dans un quartier aristocratique comme celui-ci.

– Lui as-tu dit cela ? dit de nouveau la jeune fille.

La moindre miette de renseignement, même presque sans rapport avec son idole, était de la manne pour son corps, du baume pour son cœur.

– Je le lui ai dit, répondit Rateau.

– Alors, reprit-elle, le soulagement et le réconfort te seront bientôt apportés, citoyen. Il n’oublie rien. Ses yeux sont sur toi. Il sait ta détresse, il sait que tu es pauvre et malade. Laisse-le faire, citoyen Rateau. Il sait comment et quand porter secours.

Une voix dure et vibrante intervint :

– Il saura plutôt comment et quand écraser du talon un citoyen sans défense si ses fournées de guillotine ne suffisaient pas à apaiser son appétit sanguinaire.

Un murmure salua cette tirade. Seuls, ceux qui étaient assis à côté de lui pouvaient savoir qui avait parlé, car l'éclairage était médiocre et brûlait mal au grand air. Les autres entendirent seulement vibrer cette flèche tirée contre leur idole avec une sorte de morne ressentiment. Les femmes étaient les plus indignées. Une ou deux jeunes fidèles crièrent avec colère :

– Honte ! Trahison !

– À la guillotine ! Tous les ennemis du peuple méritent la guillotine !

Les ennemis du peuple étaient ceux qui élevaient la voix contre leur élu, leur fétiche. Le citoyen Rateau était une fois de plus paralysé par une quinte de toux. Mais de plus loin dans la rue quelques cris venaient approuver l'orateur :

– Bien parlé, jeune homme ! Moi aussi je n'ai jamais eu confiance en ce tigre !

Une voix perçante de femme ajouta :

– Ses mains dégouttent de sang. C'est un boucher !

– Et un tyran ! ajouta celui qui avait parlé le premier. Il rêve d'une dictature où il gouvernerait entouré de ses mignons. Pourquoi changer ? Sommes-nous plus à notre aise qu'au temps de la royauté ? Alors au moins les rues de Paris ne drainaient pas des ruisseaux de sang. Alors…

Mais il n'alla pas plus loin ; une croûte dure de pain noir très sec, lancée d'une main sûre, l'atteignit au visage, tandis qu'une voix rauque criait :

– Assez, citoyen ! Si ta langue ne s'arrête pas, ce sera ton cou qui dégouttera de sang bientôt. Je te le garantis !

– Bien, dit, citoyen Rateau ! dit quelqu'un, la bouche pleine, mais avec une magnifique conviction. Chaque mot dit par ces bandits dégoutte de trahison !

– Où sont les hommes du Comité de salut public ? On a jeté des gens en prison pour moins que cela !

– Dénoncez-le !

– Menez-le à la plus proche section !

Des cris s'élevaient le long des tables, perçants, éclatants, ou mornes, indifférents. Certains étaient réellement indignés, d'autres criaient pour le seul plaisir de faire du bruit et parce que depuis cinq ans crier « Honte » et « Trahison » était devenu une habitude. La rue était longue et quelquefois les cris venaient de loin, mais en ce temps-là quand le cri de « Trahison » traversait l'air, il était plus prudent de le répéter, de peur que ces cris ne se tournassent contre une personne déterminée, et le second acte était l'apparition d'un agent de la Sûreté, la prison et la guillotine.

Tandis qu'on criait, ceux qui avaient osé élever la voix contre le démagogue se rapprochaient les uns des autres comme pour prendre courage dans leur présence réciproque. Ce n'était qu'un petit groupe de deux hommes et de trois femmes, ardent, excité comme s'il était en proie à une hallucination.

Bertrand Moncrif, face à ce qu'il croyait devoir se transformer en martyre, était transfiguré. Il ressemblait à un jeune prophète, tandis qu'il haranguait la multitude et lui prédisait sa condamnation finale. L'obscurité cachait en partie son visage, mais sa main étendue, son index vengeur qui pointait droit devant lui, paraissaient dans la lumière des torches comme sculptés dans une lave en feu. De temps à autre, le caprice d'une flamme dessinait son profil aigu, son nez droit, son menton effilé et ses cheveux bruns que mouillait une sueur d'enthousiasme.

À côté de lui, Régine, immobile et blanche comme un spectre, ne paraissait vivre que par les yeux qu'elle tenait fixés sur son bien-aimé. Dans le géant à la toux, elle avait reconnu l'homme qu'elle avait assisté ce même jour. Cependant, sa

présence ici et là-bas lui semblait un présage sinistre. Il semblait que toute la journée il eût épié ses pas ; d'abord chez la voyante, d'où il l'avait sûrement suivie dans la rue. Alors elle avait pitié de lui, et maintenant sa face hideuse, ses mains décharnées, sa voix croassante et sa toux sépulcrale l'emplissaient d'une terreur sans nom. Il apparaissait à son imagination affolée comme l'ombre de la mort étendue sur Bertrand et sur ceux qu'elle aimait. D'un bras, elle cherchait à serrer contre elle son frère pour calmer son excitation et réduire au silence sa langue inconsidérée. Mais lui, comme un jeune animal sauvage, luttait pour se libérer, hurlait son approbation au discours de Bertrand, remplissait son rôle d'agitateur sans se soucier des avertissements de Régine et des larmes de sa mère. Joséphine criait tout aussi fort, claquant ses petites mains l'une contre l'autre, et posant des regards pleins de défi sur la foule qu'elle aurait voulu gagner par son ardeur et son éloquence.

– Honte à nous tous, criait-elle. Honte aux hommes et aux femmes de France qui sont devenus les esclaves abjects de ce tyran avide de sang !

Sa mère, toute pâle, avait visiblement renoncé à faire entendre raison à ce tumultueux petit groupe. Elle était trop faible, avait trop souffert pour craindre encore quelque chose. Son pauvre visage n'exprimait plus que le désespoir et la résignation. Elle priait seulement pour partager le martyre de ceux qu'elle aimait puisqu'elle ne pouvait partager leur enthousiasme.

III

Le « banquet fraternel » s'achevait en vrai combat où la seule chance de salut pour les jeunes boutefeux résidait dans une fuite rapide. Et, même dans ce cas, leurs chances étaient minimes. Les espions de la Convention, ceux des Comités, ceux de Robespierre grouillaient partout. Ces cinq personnes étaient

marquées. On ne devait plus être hardi, courageux, patriote. Danton lui-même avait été guillotiné pour moins.

– Trahison ! Trahison !

L'air léger semblait faire écho à ces mots sinistres, mais Bertrand paraissait inconscient du danger, mieux, il le provoquait :

– Honte sur nous tous ! cria-t-il très haut, et sa voix sonore retentit au-dessus du tumulte et des conciliabules rauques. Honte au peuple qui s'incline devant cette tyrannie monstrueuse. Citoyens, pensez-y ! La liberté n'est-elle plus qu'une plaisanterie ? Vos corps sont-ils à vous ? Ils ne sont plus que de la chair à canon aux ordres de la Convention. Vos familles ? On vous en sépare. Votre femme ? On vous l'enlève. Vos enfants ? Le service de l'État les prend. Et qui donne ces ordres ? Dites-le-moi. Qui ?

Il était soulevé par une véritable furie de sacrifice, il se tenait près de la table et, du geste, il faisait taire Jacques et Joséphine. Régine ne croyait plus vivre tant elle était étreinte par l'émotion, à l'idée de la mort qui menaçait son fiancé. Ce serait sûrement la fin de cette folie inutile. Elle voyait déjà tous ceux qu'elle aimait traînés devant un tribunal impitoyable ; elle entendait le grincement des charrettes sur les pavés, elle apercevait enfin le couteau de la guillotine prêt à retomber sur cette proie bien-aimée. Elle sentait le bras de Joséphine serré contre le sien pour chercher du courage et voyait le jeune visage provocant de Jacques, et sa mère brisée, fanée par la perte de tout ce qui était sa vie. Elle voyait Bertrand tournant un dernier regard adorant, non vers elle, mais vers la belle Espagnole qui avait séduit son imagination et qui, sans pitié, l'avait livré aux espions de Robespierre.

IV

Si ce n’avait été un « banquet fraternel » où les gens étaient venus avec leur famille et leurs jeunes enfants pour manger, être gais et oublier leurs soucis ainsi que le linceul de crimes où la ville était ensevelie, il n’y a pas de doute que le jeune saint Georges et ses étourneaux eussent été arrachés de leur place, foulés aux pieds et, au mieux, traînés au plus proche commissariat, comme le citoyen Rateau les en avait menacés. Même ainsi, le calme de plus d’un père de famille s’irritait devant cette insistance. Quant au citoyen Rateau, il parut rassembler ses membres démesurés et jura :

– Par tous les chiens et chats qui empestent le monde de leurs criailleries, j’en ai assez d’entendre de tels discours !

Il enjamba son banc, disparut dans l’ombre, réapparut à l’autre bout de la table juste derrière le jeune rhéteur, sa vilaine face à la bouche édentée et ses larges épaules dominant la silhouette mince de Bertrand.

– Frappez-le ! Jetez-le à terre ! Faites taire cette langue abominable ! cria une excitée.

Bertrand n’était pas encore réduit au silence. Sa jeunesse, sa belle mine, malgré ses vêtements misérables, disposaient en sa faveur… si du moins un tigre mangeur d’hommes peut faire une différence entre un enfant et un vieillard ; tout se vaut pour son appétit, et le jeune fou provoquait le tigre avec une inlassable insistance.

– Qui donne ces ordres ? répéta-t-il. Qui fait de nous les victimes d’un abominable esclavage ? Sont-ce les représentants du peuple ? Non. Ceux des municipalités ? des clubs ? des sections ? Non, toujours non ! Vos corps, vos femmes, vos enfants, votre liberté sont les jouets d’un seul homme, tyran, traître, oppresseur du peuple, cet homme c’est…

Là, il fut interrompu. Un coup terrible sur la tête lui enleva la parole et la vue. Il y eut dans ses oreilles un puissant bourdonnement qui noya les cris de colère ou d'approbation qui saluèrent sa tirade, tandis qu'un tumulte assourdissant remplissait la rue de bruits étranges et terribles.

Bertrand n'avait pas prévu le coup. Tout avait été très rapide. Il s'attendait à être mis en pièces, traîné au commissariat, il attendait sa condamnation, l'échafaud, il n'attendait pas ce coup de poing qui eût assommé un bœuf.

Une seconde il vit un géant au-dessus de lui, le poing levé, la bouche édentée ouverte et la foule se levant et agitant les bonnets frénétiquement avec des acclamations qui n'en finissaient pas. Et il vit aussi les visages de ses amis, Mme de Serval, Régine, Joséphine et Jacques, qu'il avait entraînés dans cette folie et qui se détachaient de l'ombre avec leurs yeux élargis, leurs visages tirés, leurs bras levés pour parer les coups.

Puis tout sombra ; il sentit quelque chose de lourd fouler son dos. Lumières, visages, mains tendues dansèrent devant ses yeux, et il tomba comme une bûche sur le pavement graisseux, entraînant dans sa chute les assiettes, les pots et les bouteilles.

5

Une heure de gloire

I

Pendant tout ce temps, le peuple avait crié :

– Le voilà !… Robespierre !

Le « banquet fraternel » fut interrompu. Hommes et femmes se poussèrent, se bousculèrent, crièrent tandis qu'une petite silhouette en habit de drap sombre et culotte blanche se tenait un instant dans l'encadrement d'une porte cochère entrebâillée. Deux amis l'accompagnaient : le beau, le flegmatique Saint-Just, bras droit et inspirateur du monstre, parent d'Armand Saint-Just, le renégat dont la sœur avait épousé un riche seigneur anglais ; l'autre était Couthon, frêle, à demi paralysé, qu'on roulait dans un fauteuil, un demi-mourant dont le dévouement au tyran était fait en partie d'ambition mais aussi, et pour la plus grande part, de réel enthousiasme.

Aux hurlements de joie qui saluaient son apparition, Robespierre s'avança tandis qu'un rapide éclair de triomphe illuminait ses yeux étroits et pâles.

– Tu hésites encore ? murmura Saint-Just à son oreille. Pourquoi… puisque tu tiens tout ce peuple dans le creux de ta main ?

– Patience, ami ! répliqua Couthon. L'heure de Robespierre va sonner. Se hâter maintenant pourrait provoquer un désastre.

Pendant ce temps, Robespierre aurait pu être en sérieux danger du fait de l'exubérante bienvenue de ses admirateurs. Leur attroupement irréfléchi autour de sa personne aurait pu permettre à quelque adversaire, tête brûlée, avide de martyre, d'avoir l'occasion de le frapper d'un coup de poignard, mais la présence dans la foule des « tape-dur », magnifique garde du corps composée de géants recrutés dans les districts miniers de l'Est de la France, qui entouraient le grand homme avec leurs cannes plombées, tenait la foule enthousiaste en respect.

Robespierre fit quelques pas le long de la rue sans s'éloigner des maisons du côté gauche ; ses deux amis, Saint-Just et Couthon, le suivaient immédiatement et, entre les trois hommes et la populace, les « tape-dur » marchant deux par deux formaient une solide protection.

Alors, tout à coup, le grand homme s'arrêta face à la foule et d'un geste imposant demanda le silence et l'attention. Ses gardes lui firent place, il se tint au milieu d'eux, la lumière d'une torche tombant en plein sur sa figure et mettant en relief les traits sinistres de son mince visage, la bouche cruelle et les yeux à l'éclat froid. Il regardait droit à travers la table que couvraient les débris du « banquet fraternel » dans un désordre peu appétissant.

De l'autre côté de la table, Mme de Serval et ses trois enfants étaient assis, presque ramassés sur eux-mêmes et rapprochés le plus possible. Joséphine s'accrochait à sa mère, Jacques à Régine. Toute ardeur avait disparu de leur physionomie, et l'enthousiasme qui les avait poussés à jeter à la tête de la foule menaçante la vérité sur le tyran ne les soulevait plus. Il semblait que, depuis le coup terrible porté par le géant à leur chef de file, la peur de la mort fût entrée dans leur âme. Les deux jeunes visages, comme celui de Mme de Serval, étaient hagards, tandis que les yeux de Régine que l'horreur dilatait évitaient de rencontrer le regard patient de Robespierre qu'emplissait une sinistre ironie.

Pour un moment, la foule fut silencieuse. À ces êtres, que reprenaient brusquement le désir ardent de vivre et l'horreur de la mort, ces quelques minutes de silence durent sembler une éternité. Un sourire orgueilleux éclaira le visage de Robespierre, et ce sourire fit passer les joues pâles de ceux qu'il concernait à une teinte de cendre.

– Où est l'éloquent orateur ? demanda le grand homme. J'ai entendu mon nom tandis que j'étais à ma fenêtre et que je regardais avec joie les réjouissances fraternelles du peuple. J'ai vu celui qui parlait et je suis descendu pour mieux l'entendre, mais où est-il ?

Ses yeux pâles errèrent sur la foule ; et tel était son pouvoir, et si grande la terreur qu'il inspirait que tous, hommes, femmes, enfants, détournèrent les yeux, n'osèrent pas rencontrer ce regard de peur d'y lire une accusation ou une menace.

Personne ne dit mot. Le jeune rhéteur avait disparu et tout le monde craignait d'être impliqué dans sa fuite. Évidemment, il avait dû s'esquiver à la faveur du désordre, et du bruit. Ses compagnons, eux, étaient encore là, crispés comme des bêtes aux abois devant la fureur du peuple. Des murmures se firent entendre :

– À mort ! À la guillotine, les traîtres !

Le regard de Robespierre restait fixé sur les quatre visages désespérés :

– Citoyens, dit-il froidement, ne m'avez-vous pas entendu demander où avait passé votre éloquent compagnon ?

Régine seule savait qu'il gisait comme une bûche sous la table, près de ses pieds. Elle l'avait vu tomber ; à la question menaçante, elle serra les lèvres, tandis que son frère et sa sœur se pressaient contre elle.

– Ne discute pas avec cette racaille, murmura Saint-Just. C'est un moment important pour toi ; laisse le peuple, de lui-même, condamner ceux qui ont osé te diffamer.

Et le prudent Couthon ajouta sentencieusement :

– Une pareille occasion ne se présentera plus.

C'était vrai, le peuple était tout prêt à faire justice de ses mains.

– À la lanterne, les aristos !

Des gens se penchèrent à travers la table, menacèrent du poing le groupe terrifié qui, à mesure que les poings se rapprochaient, se retirait dans l'ombre pas à pas, traînant avec lui une table comme une barricade dérisoire.

– Sainte Mère de Dieu, protégez-nous ! murmurait Mme de Serval.

Derrière eux, il n'y avait rien d'autre qu'une rangée de maisons, aucune possibilité de s'échapper même si leurs genoux tremblants ne leur eussent pas refusé service ; cependant, ils sentaient près d'eux la présence du géant à la terrible toux et à la bouche édentée. Parfois, il semblait si près que leurs yeux se fermaient, il leur semblait sentir sur leur gorge ses mains sales et l'étreinte qui leur donnerait la mort.

Cela ne prit que quelques minutes. Robespierre, comme un spectre vengeur, restait théâtralement impassible, debout sous la lumière d'une haute torche dont la flamme jouait avec son étroit visage, allongeant son nez, élargissant sa bouche, le transformant en une sorte de vampire. Ses amis étaient dans l'ombre comme l'étaient maintenant Mme de Serval et ses enfants. Ceux-ci étaient coincés contre une porte cochère, défendus seulement par une table de la populace qui allait les immoler sous les yeux de l'idole outragée.

– Laissez les traîtres ! ordonna Robespierre. Justice sera faite.

– À la lanterne ! crièrent les sans-culottes.

Robespierre appela un de ses « tape-dur » :

– Mène les aristos au commissariat le plus proche. Je ne veux pas que notre « banquet fraternel » soit souillé par le sang versé.

– Au commissariat ? beugla littéralement une voix rauque. Qui veut se mettre entre nous et notre vengeance ? Robespierre a été insulté par des scélérats. Faisons-les périr devant tout le monde !

Après quoi, personne ne comprit plus rien à ce qui se passait. L'obscurité, les lumières vacillantes, le rougeoiement des brasiers qui augmentait autour d'eux l'obscurité plus dense, rendaient tout confus. La seule chose certaine, c'est qu'on vit le citoyen Rateau se dresser derrière les malheureux, ses grands bras étendus, la bouche béante, vociférant et réclamant pour le peuple le droit d'appliquer la loi de ses propres mains. La lumière d'une torche amplifiait sa silhouette appuyée à une porte cochère. La populace, au milieu d'acclamations, tomba d'accord avec lui que seule la justice sommaire était satisfaisante. Alors, un coup de vent souffla la torche et l'obscurité enveloppa en même temps le colosse et sa proie.

– Rateau ? cria quelqu'un.

– Hé, citoyen Rateau ! Où es-tu ? criait-on de toutes parts.

Aucune réponse ne vint du coin où Rateau avait été aperçu pour la dernière fois et on crut entendre un courant d'air fermer brusquement une lourde porte. Le citoyen Rateau avait disparu et les quatre traîtres avec lui.

La populace, pendant quelques secondes, pensa qu'on lui avait dérobé ses victimes. Il y eut alors dans la masse humaine

agglomérée rue Saint-Honoré un mouvement qui ressemblait à celui de l'eau dans une gorge étroite.

– Rateau !

Le peuple répéta ce nom d'un bout de la rue à l'autre.

II

Rateau avait disparu. On eût dit que le diable si souvent évoqué pendant le « banquet fraternel » était venu et l'avait emporté.

Le tumulte fit place à un silence de cimetière à minuit. Les « tape-dur » qui, au commandement de leur chef, s'étaient efforcés de se faire un chemin pour atteindre les traîtres, cessèrent de répéter leur rauque « Place, au nom de la Convention ! » tandis que Saint-Just, qui était resté près de son ami, vit littéralement un cri s'étouffer sur les lèvres de Robespierre. Cependant celui-ci non plus n'avait pas compris ce qui s'était passé. Au fond de son cœur, il avait approuvé la suggestion de son ami et désirait voir la fureur de la foule suivre son cours. Quand Rateau se dressa, hurlant ses malédictions, le tyran sourit, satisfait, et même après sa disparition il resta un moment sans inquiétude.

La foule entière se porta vers la mystérieuse porte cochère. Ceux du premier rang se jetèrent contre les panneaux, tandis que ceux des derniers rangs poussaient de leur mieux. Les portes cochères de l'ancien Paris étaient solides, une pièce d'ébénisterie qui a survécu à plusieurs siècles peut résister à la poussée d'une meute de misérables affamés.

La foule hurla de colère, et Robespierre, le visage gris, regarda ses amis comme pour deviner leurs pensées.

– Si c'était…, murmura Saint-Just.

Déjà, les épais panneaux de chêne cédaient à de persistants efforts, le bélier vivant les faisait craquer lorsque, tout à coup, les rugissements de ceux qui étaient en arrière se changèrent en cri de joie. Ceux qui poussaient s'arrêtèrent. Les cous, les mentons se redressèrent.

Robespierre et ses amis levèrent aussi les yeux. Quelques mètres plus bas dans la rue, à un balcon du troisième étage, la silhouette de Rateau venait d'apparaître. Derrière lui, la fenêtre était grande ouverte et la pièce au-delà était inondée de lumière, de sorte qu'on voyait avec la plus grande netteté sa lourde masse noire se découper sur le fond lumineux. Sa tête était nue, ses cheveux raides flottaient, sa poitrine était aussi nue que sa tête et sa chemise pendait en lambeaux sur ses bras. Sur son épaule gauche il portait une femme inanimée, tandis que de sa main droite il en traînait une autre. Juste au-dessous du balcon, un brasier brûlait, tout rouge.

Son apparition fit taire tout le monde. D'une voix de stentor il cria :

– Ainsi périssent tous les conspirateurs contre la liberté, tous les traîtres, par les mains du peuple et à la plus grande gloire de son Élu !

Il saisit la forme inanimée qui gisait à ses pieds. Une minute, il eut les deux femmes dans ses bras et les éleva bien au-dessus du balcon de fer ; les deux corps se balancèrent dans l'obscurité et, tandis que le peuple attendait, palpitant, il laissa tomber les deux corps, droit dans le brasier.

– Deux autres vont suivre, cria Rateau.

Les femmes criaient, les hommes juraient, les enfants pleuraient. Des cris de « Vive Rateau » se mêlaient aux « Vive Robespierre ». Un cercle se forma, les mains s'enlacèrent et une ronde sauvage entoura le brasier. Cette explosion de fol enthousiasme dura trois bonnes minutes, au bout desquelles

ceux qui s'approchèrent du brasier pour assister à la fin des abominables traîtres poussèrent un hurlement :

– Malédiction !

Puis ils montrèrent sans mot dire d'un doigt tremblant les paquets informes que le feu n'avait pas encore attaqués. C'étaient bien des paquets, des chiffons ficelés ensemble pour imiter des corps humains. Il n'y avait que des chiffons sans femmes, sans aristocrates. Le peuple avait été mystifié par un traître d'autant plus exécrable qu'il aurait pu passer pour l'un d'entre eux.

– Rateau ! hurlèrent-ils.

Ils regardèrent le balcon, mais la fenêtre était fermée, il n'y avait plus de lumière. Tout semblait avoir été un rêve, un cauchemar. Rateau avait-il existé, ou était-il un esprit envoyé pour dépouiller et injurier les honnêtes patriotes qui s'étaient réunis au nom de la liberté et de la fraternité ? Beaucoup auraient aimé s'en tenir à cette explication, hommes et femmes dont l'esprit, dérangé par cinq ans de misères, était prêt à s'abandonner à n'importe quelle superstition, à toute croyance surnaturelle qui puissent se substituer à l'ancienne religion qu'il avait fallu bannir de leurs cœurs.

Rateau avait disparu ; la maison fut fouillée de fond en comble sans résultat. Il n'y avait que des murs nus, des chambres vides et des buffets inutilisables pour contenter la colère du peuple.

Pourtant, au-dessus du brasier où les deux ballots de chiffons se consumaient lentement, il restait des preuves muettes de l'existence de celui dont la force et la taille étaient déjà légendaires.

Dans une pièce du troisième étage, une lampe qu'on venait d'éteindre, un rouleau de corde, des vêtements d'homme et de femme, une paire de bottes, un chapeau défoncé témoignaient du rapide passage du mystérieux géant à la toux poussive, du

tricheur qui avait floué le peuple et tourné le grand Robespierre en ridicule.

6

Deux interludes

I

Deux heures plus tard, la rue Saint-Honoré avait retrouvé son calme de cimetière. Le calme revient toujours. Le sang peut flamber d'enthousiasme ou de rage, mais il ne peut maintenir indéfiniment sa fièvre. Aussi le silence et la paix redescendirent sur le théâtre de la scène tumultueuse. Le « banquet fraternel » avait pris fin ; les mères de famille en sueur, traînant les enfants accrochés à leurs jupons, reprirent le chemin de leurs maisons tandis que leurs époux allaient terminer leur soirée dans un des nombreux clubs ou cabarets où les événements merveilleux de la rue Saint-Honoré pourraient être revécus ou contés à ceux qui, moins heureux, n'y avaient pas assisté.

À l'aube, les « nettoyeurs publics » viendraient pour balayer les débris de ces réjouissances et ramasser les tables et les bancs qui appartenaient à des sections différentes, afin de les mettre de côté pour une autre occasion.

Les « nettoyeurs » n'étaient pas encore venus. Eux aussi passaient quelques heures dans les cabarets voisins pour commenter le scandale qui avait attiré l'attention sur ce coin de la rue Saint-Honoré.

Donc, les rues étaient tout à fait désertes, à part le passage rapide, de temps en temps, d'une silhouette furtive qui rasait les murs, les mains dans les poches et le bonnet rouge enfoncé sur

les yeux afin d'échapper à la vigilance du veilleur de nuit et, lorsque même ces oiseaux de nuit eurent disparu, il y eut dans la rue Saint-Honoré le mouvement sans bruit d'une forme sombre qui se déplaçait avec prudence sur les pavés. Plus silencieuse, plus furtive qu'une bête poursuivie qui se glisse dans son repaire, la forme mystérieuse émergea de dessous une des tables placées presque en face de la maison où vivait Robespierre et à côté de celle où le colosse surnaturel avait opéré son tour de magie.

Bertrand Moncrif n'était plus un fougueux Démosthène, mais un être humain terrifié que le coup écrasant du géant avait étourdi tout en le sauvant des conséquences de sa folie. Les sens confus, les membres meurtris et ankylosés, il était resté sous la table où il était tombé sans reprendre suffisamment connaissance pour se rendre compte de ce qui se passait au-delà du champ vraiment limité de sa vision et s'émerveiller de la façon dont ses amis avaient disparu.

Dans son état comateux, un seul instinct se manifestait encore : l'instinct aveugle de conservation. Il sentait plus qu'il n'entendait le tumulte autour de lui et restait replié sur lui-même, aussi coi qu'une souris. Ce ne fut qu'après une éternité de silence qu'il se décida à quitter sa cachette. Avec d'infinies précautions, osant à peine respirer, il rampa sur les mains et les genoux et inspecta la rue du regard. Il n'y avait personne. Heureusement, la nuit était noire, sans lune, les dieux étaient du côté de ceux qui voulaient passer inaperçus.

Bertrand se mit sur ses pieds en étouffant un cri de douleur. Sa tête lui faisait affreusement mal, ses genoux tremblaient ; mais il arriva à se traîner jusqu'à la maison la plus proche où il s'appuya quelques instants contre le mur. La brise d'avril caressait son front brûlant ; l'air frais lui fit du bien.

Peu à peu sa vue redevenait normale. Il se souvint du lieu où il se trouvait et de ce qui était arrivé. Un frisson glacé parcourut son dos, car il se souvint de Régine, de Mme de Serval, des deux enfants, mais il était encore trop étourdi pour faire

autre chose que se demander vaguement ce qui leur était advenu.

Il regarda peureusement autour de lui. Des tables éparpillées, deux brasiers mourants attirèrent d'abord ses regards. Puis, étendu à travers une table, quelqu'un peut-être endormi, peut-être mort, dont la tête s'abandonnait entre les bras.

Bertrand, qui n'était plus qu'un paquet de nerfs, eut peine à réprimer un cri de terreur. Il lui semblait qu'il y avait un intérêt vital pour lui à deviner si l'homme était vivant ou mort. Cependant, il n'osa pas s'approcher et il attendit, s'enfonçant de plus en plus dans l'ombre, surveillant la forme immobile dont sa vie dépendait.

La forme ne bougeait toujours pas et, peu à peu, Bertrand put se dominer assez pour passer à l'action. Il enfouit son visage dans le col de son habit, ses mains dans les poches et, à pas muets, il se mit en marche. D'abord il regarda quelquefois en arrière pour apercevoir la silhouette immobile, mais comme elle ne bougeait toujours pas, Bertrand, sans plus regarder derrière lui, se mit à courir les coudes au corps, dans la direction des Tuileries.

Une minute plus tard, le dormeur, ou le mort, revint à la vie, se leva et se mit à courir dans la même direction.

II

Dans les cabarets, pendant ce temps, le principal sujet de conversation était fourni par les mystérieux événements de la rue Saint-Honoré. Ceux qui y avaient assisté avaient des récits fabuleux à faire sur le héros de l'aventure.

– L’homme avait huit pieds, neuf peut-être, ses bras étendus faisaient la largeur de la rue ; des flammes sortaient de sa bouche lorsqu’il toussait. Il avait des cornes sur la tête, un pied et une queue fourchus.

Telles étaient quelques-unes des caractéristiques que la légende commençait à donner au faux citoyen Rateau. Ceux qui n’avaient pas été témoins de l’affaire écoutaient, les yeux élargis et la bouche ouverte. Cependant tous tombaient d’accord sur le fait que le géant mystérieux ne pouvait être que le célèbre Anglais, ce fantôme, cet abominable farceur, ce démon incarné que les Comités connaissaient sous le nom de Mouron Rouge.

– Comment peut-il être cet Anglais ? dit tout à coup le citoyen Hottot, pittoresque tenancier du cabaret de la Liberté, un lieu de rendez-vous bien connu, proche du Carrousel. Comment peut-il être fait cet Anglais qui vous a joué ce tour, puisque vous dites tous que c’était le citoyen Rateau qui… Le diable l’emporte ! Un homme ne peut être deux en un en même temps, ni deux hommes devenir un seul. Ni… Nom de nom !… conclut le brave citoyen fumant et soufflant dans sa stupéfaction comme un vieux phoque qui barbote dans l’eau.

– Je te dis que c’était l’Anglais, assura un de ses clients. Demande-le à n’importe qui ! Demande-le aux « tape-dur » ! À Robespierre lui-même ! Il l’a vu et il est devenu gris comme… comme mastic. Je te le dis !

– Et je te dis, interrompit le citoyen Sical, le boucher qui avait une tête et un cou de taureau, un poing capable d’assommer un bœuf, je te dis que c’était le citoyen Rateau. Je ne le connais pas peut-être ?

Il donna un grand coup de poing sur le tonneau retourné qui supportait les pots d’étain et les bouteilles d’eau-de-vie, puis il regarda autour de lui d’un air agressif. Il n’avait qu’un œil ; l’autre, balafré et couvert d’une taie, était hideux à voir, et l’œil unique s’éclaira lorsqu’il crut que personne n’oserait le contredire.

Un homme cependant releva le défi. Un petit homme fané, imprimeur de son état, à la peau couleur de bois et dont les quelques boucles indisciplinées se pressaient l'une contre l'autre au-dessus d'un front bien poli.

– Je te dis, citoyen Sical, dit-il avec fermeté, je te dis à toi et à ceux qui sont de ton avis, que le citoyen Rateau n'a rien à voir avec ces singeries. Je dis que vous mentez. Inconsciemment, je le veux bien, mais vous mentez, car…

Il s'arrêta et regarda autour de lui comme un acteur conscient de l'effet produit.

– Car ? répéta un chœur haletant.

– Car tout le temps que vous soupiez aux frais de l'État et que vous vous laissiez prendre aux jongleries d'un saltimbanque, le citoyen Rateau dormait, bien ivre et ronflant vigoureusement dans l'antichambre de la mère Théot, la voyante, tout à l'autre bout de Paris.

– Comment le savez-vous, citoyen Langlois ? demanda l'hôte sur un ton de reproche glacial, car le boucher était son meilleur client et n'aimait pas à être contredit.

Le petit Langlois, avec son front brillant et ses petits yeux ronds humides, continua sans se troubler :

– Pardi ! parce que j'étais aussi chez la mère Théot et que je l'y ai vu.

C'était là une déclaration capable d'ébranler même le grand Sical. On l'accueillit en silence. Chacun sentit que c'était le moment de boire un coup de plus ; la situation le réclamait.

Sical et ses partisans étaient trop ébranlés pour parler. Ils continuaient à siroter l'eau-de-vie du citoyen Hottot en méditant d'un air morne. L'idée que l'Anglais légendaire pouvait être le héros de l'histoire, bien que renforcée par le témoignage de Langlois concernant le citoyen Rateau, répugnait à leur gros

bon sens. La superstition convenait aux femmes et aux demi-portions comme Langlois ; mais les hommes ne pouvaient admettre qu'une sorte de démon à forme humaine fût parvenu à jeter de la poudre aux yeux de nombreux patriotes parfaitement sérieux de telle manière qu'ils ne pussent pas croire ce qu'ils voyaient ; ce n'était rien de moins qu'une insulte. Ils avaient vu Rateau au « banquet fraternel », lui avaient parlé jusqu'au moment où… Alors, à qui avaient-ils parlé ?

– Dis-nous, Langlois…

Et Langlois qui était devenu le héros du moment raconta tout ce qu'il savait, douze fois et plus. Comment il s'était rendu vers quatre heures de l'après-midi chez la mère Théot et y était resté assis auprès de son ami Rateau qui souffla et ronfla alternativement pendant une couple d'heures. Comment à six heures ! ou un peu plus tard, Rateau sortit, quel aristo ! parce qu'il trouvait qu'on étouffait dans l'antichambre ; en haut, il avait dû aller boire.

– Vers sept heures et demie, continua le petit imprimeur, mon tour vint, et quand je quittai la vieille sorcière il était bien plus de huit heures et il faisait noir. Je vis Rateau étendu sur un banc, à moitié endormi. J'essayai de lui parler, mais il grogna seulement. J'allai manger un morceau à un des banquets en plein air et à dix heures je passai de nouveau devant la maison de la mère Théot. Quelques personnes en sortaient, elles récriminaient parce qu'on leur avait dit de s'en aller. Rateau était l'un de ceux qui voulaient faire un scandale, mais je le pris par le bras et nous avons ensemble suivi la rue, puis je l'ai quitté dans la rue de l'Ânier où il loge.

Il n'y avait pas un point contestable dans son récit et bien qu'on lui fît subir interrogatoires et contre-interrogatoires, il ne se coupa jamais. Puis on sut que d'autres personnes présentes étaient allées chez la mère Théot ce jour-là et elles corroborèrent le témoignage de l'imprimeur. L'une d'elles était la femme du propre frère de Sical ; et il y en avait d'autres. Alors que voulez-vous ?

Nom d'un chien ! Qui était celui qui avait volatilisé les aristos ?

7

La belle Espagnole

I

Rue Villedo, dans le quartier du Palais-Royal, il y a une maison de pierre à cinq étages avec des contrevents gris à chaque fenêtre et des balcons en fer forgé ; une maison en tous points semblable à des centaines et à des milliers d'autres dans les autres quartiers de Paris. Pendant la journée, la petite porte pratiquée dans l'immense porte cochère est généralement ouverte ; elle permet de jeter les yeux dans un court passage sombre et, au-delà, sur la loge du concierge. Après celle-ci, on trouve une cour que, de chacun des quatre côtés, cinq étages aux contrevents gris regardent comme autant de rangées d'yeux décolorés. Les traditionnels balcons de fer forgé courent sur trois côtés du carré à chacun des cinq étages et, sur leurs balustrades, des carpettes en plus ou moins mauvais état pendent, agitées par le vent. De contrevent à contrevent, des cordes à linge supportent les rangées fantastiques du linge familial qui bouge paresseusement dans l'air confiné qui seul peut emplir la cour carrée.

À gauche du couloir d'entrée et en face de la loge du concierge, une haute porte vitrée et, au-delà d'elle, le vestibule et la première cage d'escalier qui mène aux principaux appartements, ceux qui donnent sur la rue, plus luxueux et plus aérés que ceux qui sont sur cour. À ceux-ci, deux autres cages d'escalier donnent accès. Ils sont situés dans les coins les plus éloignés de la cour ; tous deux sont très noirs et sentent le

renfermé ainsi que d’autres mauvaises odeurs. Les appartements qu’ils desservent, surtout ceux des étages les plus bas, n’ont d’air et de lumière que le peu que le puits d’aération de la cour veut bien leur dispenser.

La nuit tombée, la porte cochère et le guichet sont fermés tous les deux et, si un visiteur ou un locataire attardé veut entrer dans la maison, il doit sonner une cloche et le concierge tire le cordon. Le visiteur ou le locataire doit refermer la petite porte et la loi l’oblige à dire son nom ainsi que le numéro de l’appartement où il se rend au moment où il passe devant la loge. Le concierge, lui, doit regarder qui passe afin de l’identifier dans le cas où il y aurait plus tard une enquête de police.

Cette nuit d’avril, près de minuit, on sonna à la porte. Le citoyen Leblanc, concierge de l’immeuble, arraché à son premier sommeil, tira le cordon. Un jeune homme, sans chapeau, à l’habit déchiré, aux souliers boueux, se glissa par la petite porte et passa en hâte devant la loge en donnant un seul nom, mais d’une voix claire :

– Citoyenne Cabarrus.

Le concierge se retourna dans son lit et grogna à demi assoupi. Son devoir était de courir après le visiteur qui n’avait pas donné son nom, mais le concierge était très fatigué et le nom que le visiteur attardé avait prononcé méritait qu’on réfléchît à l’opportunité d’une exécution stricte du règlement.

La citoyenne Cabarrus était jeune et belle et, même en ces jours troublés, la jeunesse et la beauté gardaient certains privilèges que ne pouvait méconnaître le plus patriote des concierges. D’ailleurs, cette dame avait des visites à toute heure, dont la plupart ne devaient pas être suspectées. Le citoyen Tallien, représentant très populaire à la Convention, était, de notoriété publique, son adorateur passionné. Tout le monde racontait que depuis qu’il avait rencontré à Bordeaux la belle Cabarrus il n’avait plus d’autre souci que d’attirer son regard.

Cependant il n'était pas le seul à fréquenter le triste appartement de la rue Villedo. Le citoyen Leblanc avait vu plus d'un célèbre représentant du peuple passer devant sa loge depuis que Theresia habitait l'immeuble. Et s'il était en confiance et si on insistait, il pouvait dire que l'homme le plus considérable de France venait assez souvent ici.

Donc il valait mieux ne pas s'immiscer dans des secrets qui pouvaient devenir encombrants, et le citoyen Leblanc se contenta de se retourner plusieurs fois dans son sommeil, rêvant d'être un jour à la place de ceux qui avaient le privilège de faire la cour à la belle Espagnole.

II

C'est ainsi que le visiteur tardif put traverser la cour et monter le sombre escalier du fond sans encombre. Cependant même ce fait rassurant ne put lui redonner confiance. Il hâta le pas, regardant par-dessus son épaule de temps en temps, les yeux et les oreilles grands ouverts, le cœur battant.

Malade, étourdi, il se dépêchait le long de l'escalier étroit, cherchant de ses mains tremblantes l'appui du mur, et il grimpa ainsi jusqu'au troisième étage. Là il s'étala de toute sa longueur sur le palier, et à demi redressé, se traîna sur les genoux jusqu'à une des portes, celle qui avait le numéro 22 peint sur le panneau. Il faillit une fois encore s'évanouir. La peur et le soulagement se disputaient dans son cerveau affolé. Il n'avait pas assez de force pour étendre le bras et sonner, et il frappa doucement contre la porte d'une main moite.

La porte s'ouvrit et le malheureux tomba en avant dans le vestibule aux pieds d'une apparition de haute taille qui élevait une petite lampe de table au-dessus de sa tête. L'apparition poussa un petit cri qui était humain et féminin, posa vivement la lampe sur une console voisine, et reculant dans le vestibule,

traîna avec elle le jeune homme presque inanimé, car il tenait à pleines mains la jupe blanche avec la force du désespoir.

– Je suis perdu, Theresia, gémit-il. Cachez-moi, pour l’amour de Dieu, seulement pour une nuit !

Theresia Cabarrus, maintenant, fronçait le sourcil, semblait plus étonnée qu’émue et ne faisait aucun geste pour relever l’homme qui gisait à ses pieds. Elle appela très haut :

– Pepita !

Et, en attendant la réponse à son appel, resta immobile tandis que sur sa figure la grimace de surprise se changeait en grimace de peur. Le jeune homme, toujours à demi inconscient, répétait ses supplications.

– Silence, imbécile, dit-elle seulement. La porte est toujours ouverte. N’importe qui dans l’escalier peut vous entendre… Pepita ! répéta-t-elle plus impatiemment.

Alors parut une vieille femme qui leva les mains à la vue du corps étendu sur le parquet. Elle aurait sans doute éclaté en lamentations si sa jeune maîtresse ne lui avait pas ordonné de fermer la porte tout de suite.

– Maintenant, aide le citoyen Moncrif à gagner le sofa dans ma chambre, ajouta-t-elle. Donne-lui un reconstituant et veille à ce qu’il tienne sa langue.

D’un mouvement rapide elle se libéra de l’étreinte convulsive du jeune homme et, traversant avec rapidité le petit vestibule, elle s’en alla par une porte qui était restée entrebâillée, abandonnant l’infortuné Moncrif aux soins de Pepita.

III

Theresia Cabarrus, qui avait obtenu son divorce d'avec son mari, le marquis de Fontenay, en vertu d'un décret de l'ex-Assemblée législative qui permettait, non, encourageait, la dissolution du mariage lorsque le conjoint, émigré, refusait de retourner en France ; Theresia Cabarrus, en 1794, avait vingt-quatre ans et elle était peut-être au zénith de sa beauté et du pouvoir qu'elle exerçait sur les hommes. En quoi consistait ce pouvoir, l'histoire a cherché en vain à le deviner, car ce n'était pas seulement sa beauté qui attirait. Dans son petit visage ovale, au menton pointu, aux lèvres sensuelles, nous chercherions en pure perte ce qui dans sa beauté surpassait la beauté des femmes de son temps et dans ses yeux sombres, veloutés, plus tendres que spirituels, dans ses sourcils finement arqués, nous ne retrouverions pas cet esprit qui avait subjugué Tallien et fit même sortir l'ascète Robespierre de sa retraite.

Qui pourrait analyser cette qualité subtile que beaucoup ressentent, que peu possèdent et qu'on appelle du nom imprécis de « charme » ? Theresia devait la posséder au plus haut degré et surtout devait posséder cette indifférence aux sentiments de ses victimes, qui lui permettait de rester froide et lucide dans la poursuite de ses désirs, tandis qu'elle jetait les autres dans les affres de la passion et de la jalousie au point qu'ils en oubliassent toute prudence et en vinssent à brûler du désir de se sacrifier pour elle.

Pour le moment, dans la chambre à peine meublée de son vilain petit appartement, elle ressemblait à une déesse en colère. Son corps magnifique était étendu de toute sa longueur dans les plis d'une robe à la dernière mode qui ne cachait qu'à moitié son buste au modelé parfait et laissait visible sa cuisse arrondie dans son maillot couleur de chair. Ses cheveux bleu-noir, coiffés suivant le dernier cri inspiré de la Grèce antique, étaient contenus dans un filet étincelant et son petit pied nu était chaussé de satin. Une expression à la fois coléreuse et froide,

mêlée de peur, altérait les traits presque enfantins de cette ravissante femme.

Au bout d'un moment, Pepita revint.

– Eh bien ? demanda Theresia avec impatience.

– Il est très malade, répondit la vieille Espagnole sans déguiser sa pitié. Il a la fièvre, pauvre chou. Il faudrait le mettre au lit…

– Il ne peut pas rester ici, tu le sais. Sa tête et la mienne sont en danger à chaque moment qu'il passe sous ce toit.

– Tu ne peux pas renvoyer un homme malade dans la rue au milieu de la nuit.

– Et pourquoi ? reprit froidement Theresia. La nuit est belle et douce… Pourquoi ?

– Parce qu'il mourrait sur ton palier, grommela Pepita.

Theresia haussa les épaules.

– Il meurt s'il s'en va et nous mourrons s'il reste. Dis-lui de partir, Pepita, le citoyen Tallien va venir.

Un frisson secoua le corps maigre de la vieille femme.

– Il est tard. Le citoyen Tallien ne viendra pas ce soir.

– Il ne viendra pas seul, ajouta Theresia. L'autre, tu le connais… Ces deux-là doivent se rencontrer ici cette nuit.

– Ils ne peuvent pas venir à pareille heure !

– Après la séance de la Convention.

– Il est près de minuit. Ils ne viendront pas.

– Ils ont convenu de se rencontrer ici pour parler de certains sujets qui intéressent leur parti, continua la citoyenne Cabarrus avec fermeté. Ils n'y manqueront pas. Aussi dis au citoyen Moncrif de s'en aller. Il met ma vie en danger s'il reste.

– Alors, fais cette sale besogne toi-même, grogna la vieille. Je ne prendrai pas part à un meurtre commis de sang-froid !

– Donc, la vie du citoyen Moncrif t'est plus précieuse que la mienne…, commença Theresia, mais elle n'alla pas plus loin.

Bertrand Moncrif, très pâle, l'air souffrant et égaré, était entré doucement dans la pièce.

– Vous souhaitez que je m'en aille, Theresia, dit-il simplement. Vous ne pouvez pas penser que je voudrais faire quoi que ce soit qui puisse vous mettre en danger. Dieu ! ne savez-vous pas que je donnerais ma vie pour la vôtre ?

Theresia eut un mouvement de ses épaules de statue :

– Bien sûr, bien sûr, Bertrand, dit-elle en essayant de parler avec gentillesse. Mais je vous demande de ne pas faire de prouesses pour le moment et de ne pas prendre des airs tragiques. Vous comprenez qu'aussi bien pour vous que pour moi il serait mortel que l'on vous trouve ici.

– Je m'en vais, dit-il sérieusement. Je n'aurais pas dû venir. J'ai fait l'idiot, comme toujours ! ajouta-t-il amèrement. Après cet affreux tumulte, j'étais étourdi et ne savais plus ce que je faisais.

Le froncement de sourcils reparut sur le beau front lisse de la jeune femme.

– Un tumulte ? Quel tumulte ?

– Dans la rue Saint-Honoré. Je pensais que vous le saviez.

– Je ne sais rien, dit-elle d'un ton charmant. Et qu'est-il arrivé ?

– On était en train de célébrer comme un dieu cette brute de Robespierre…

– Pas de noms, ne dites pas de noms !

– On célébrait comme un dieu un tyran assoiffé de sang et je…

– Et vous vous êtes levé, interrompit-elle avec un rire cruel dans son ironie, et vous vous êtes livré à des vitupérations éloquentes, je sais, je sais ! Vous et vos Fatalistes ! Votre rage de martyre ! Insensé, stupide, égoïste ! Mon Dieu ! combien égoïste ! Puis, vous êtes venu ici pour m'entraîner avec vous dans un abîme de malheur, m'entraîner avec vous jusqu'à la guillotine…, à la…

Elle leva ses petites mains blanches jusqu'à son cou d'un geste pathétique, et elle le caressa comme pour le protéger d'un sort terrible.

Bertrand essaya de la calmer. Maintenant, c'était lui le plus calme des deux. On eût dit que le danger qu'elle courait lui rendait son bon sens. Il oubliait le péril qui planait sur lui, qui le guettait sur le seuil même de cette maison. Il était maintenant un homme marqué, le martyre n'était plus un rêve, il devenait une triste réalité, mais il n'y pensait plus. Il avait compromis Theresia par égoïsme et il ne pensait qu'à elle. Régine, l'amie sûre, la bien-aimée des anciens jours heureux, n'existait plus devant l'exquise enchanteresse dont l'approche seule lui semblait un paradis.

– Je m'en vais, Theresia, mon amour, essayez de me pardonner. Je suis un imbécile, un criminel imbécile ! Mais depuis que je pense que vous ne m'aimez pas réellement, que tous mes espoirs de bonheur futur n'étaient que des rêves insensés, j'ai perdu la tête. Je ne sais plus ce que je fais… et…

Il n'alla pas plus loin. Il eut honte de sa faiblesse, honte de lui avouer combien il avait souffert. Il mit un genou en terre et baisa l'ourlet de sa robe transparente. Il était si beau ainsi malgré sa mine crottée et pitoyable, il était si jeune, si ardent, que le cœur égoïste de Theresia fut touché, comme chaque fois que l'encens de cet amour si pur avait atteint ses narines délicates ; elle avança la main et, d'un geste gentil, presque maternel, releva les mèches brunes de son front.

– Bertrand chéri, murmura-t-elle, quelle sottise de croire que je ne vous aime pas !

Déjà, il avait repris son sang-froid. L'imminence du danger qui la menaçait lui donna le courage nécessaire pour se remettre debout. Elle, cependant, avait changé d'idée et elle le saisit par le bras.

– Non, non… murmura-t-elle. Ne partez pas jusqu'à ce que Pepita se soit assurée que la voie est libre dans l'escalier.

La petite main le retint comme un étau, et Pepita, obéissante, traversa le vestibule pour exécuter l'ordre de sa maîtresse. Cependant, Bertrand se débattait. C'était là un résumé de toutes leurs relations, cette lutte entre eux ! Lui essayait de rompre les liens qui le retenaient par moments et se relâchaient à d'autres et qui l'avaient détaché de tout ce qu'il avait de sacré et de cher : son amour pour Régine, son loyalisme, son honneur. Un résumé de leurs deux caractères : lui, faible et toujours brûlant de s'immoler pour elle, et elle, une capricieuse, mue tantôt par les sentiments et tantôt par l'ambition ou par l'instinct de conservation.

– Attendez, Bertrand, insista-t-elle. Le citoyen Tallien est peut-être dans l'escalier, lui ou… ou l'autre. S'ils vous voyaient ! mon Dieu !

– Ils penseraient que vous m'avez mis à la porte, riposta-t-il, et ce serait vrai ! Je vous en prie, laissez-moi partir. Il vaut mieux qu'ils me voient dans l'escalier qu'ici.

Ils entendirent Pepita qui revenait en toute hâte. Bertrand parvint à se libérer et tandis que Theresia poussait un cri désespéré, il passa la porte et rencontra Pepita dans le vestibule. Celle-ci le repoussa immédiatement.

– Le citoyen Tallien ! murmura-t-elle. Il est sur le palier. Venez !

Elle prit Bertrand par la main sans attendre un ordre de sa maîtresse, le traîna le long d'un couloir étroit qui menait à une minuscule cuisine. Elle le poussa à l'intérieur et ferma la porte à clef.

– S'ils peuvent le trouver là !

Theresia n'avait pas bougé. Ses yeux dilatés par la peur questionnaient la vieille femme quand celle-ci revint pour aller ouvrir au visiteur. Pepita fit le geste de tourner une clef dans une serrure, puis souffla :

– Du sang-froid, mon chou, ou tu nous perds tous !

Theresia se leva. Visiblement l'avis n'était pas de trop. Le visiteur, au-dehors, recommençait son impatient grattement contre la porte. Les yeux de la maîtresse et de la servante se rencontrèrent une seconde. Theresia reprenait ses esprits, tandis que Pepita lissait son tablier et réajustait son bonnet, puis elle se dirigea vers la porte tandis que Theresia disait très haut :

– Enfin un de mes invités ! Ouvre vite, Pepita !

8

Une heure effroyable

I

Un homme jeune, grand, maigre, à la peau blême et aux yeux fuyants, poussa la vieille servante sans cérémonie, jeta son chapeau et sa canne sur la chaise la plus proche et se dépêcha d'entrer dans le salon où la belle Espagnole l'attendait avec une sereine indifférence.

Pour sa mise en scène, elle avait choisi un petit canapé de brocart rose où elle se tenait à demi assise, à demi couchée, un livre ouvert à la main, le coude appuyé au bois du siège et sa joue reposant sur sa main. Derrière elle, la lumière d'une lampe à huile tamisée par un abat-jour rose soulignait d'un trait brillant le contour de sa petite tête, une de ses épaules exquises, et la masse de ses cheveux noir corbeau, tout en donnant plus de relief aux tons froids de sa robe diaphane, à ses bras nus et ronds, à son buste, à ses petits pieds chaussés de sandales, à ses jambes barrées de jarretières. Un tableau à rendre un homme fou. Tallien aurait dû être à ses pieds immédiatement ; il s'arrêta parce qu'il roulait dans sa tête certaines pensées désordonnées.

– Ah, citoyen Tallien ! s'écria la belle Theresia avec une parfaite maîtrise de ses nerfs. Vous arrivez le premier et vous êtes le bienvenu : j'étais prête à m'évanouir d'ennui. Eh bien ! ajouta-t-elle avec un sourire provocant, tandis qu'elle tendait son joli bras, n'allez-vous pas me baiser la main ?

– J’ai entendu une voix, fut la réponse à cette engageante invitation, une voix d’homme. Qui était-ce ?

Elle leva ses sourcils délicatement tracés. Ses yeux s’arrondirent comme ceux d’un enfant naïf.

– Une voix d’homme ? Vous êtes fou, mon ami, ou vous prêtez à Pepita une basse virile qu’elle est loin de posséder.

– À qui appartenait cette voix ? répéta Tallien faisant effort pour parler avec calme, bien qu’il tremblât visiblement de colère.

Sur quoi Theresia, cessant d’être aimable, le regarda de haut en bas comme s’il n’eût été qu’un laquais.

– Ah çà ! reprit-elle froidement, me faites-vous subir un interrogatoire ? De quel droit prenez-vous ce ton chez moi ? Je ne suis pas encore votre femme ; et vous n’êtes pas le dictateur de la France.

– N’essayez pas de me tromper, Theresia, jeta-t-il rudement. Bertrand Moncrif est ici.

Une seconde, Theresia resta sans voix. Son esprit prompt passa en revue vivement toutes les hypothèses et elle était trop intelligente pour nier toute la vérité. Elle ne savait pas si Tallien s’appuyait sur le rapport positif d’espions ou s’il ne s’agissait que des conjectures de sa jalousie. De plus, un autre homme allait venir, un autre dont les espions savaient tout et qu’elle ne pourrait soumettre d’un sourire ou d’un froncement de sourcils comme elle pouvait y parvenir avec Tallien qui était fou d’amour. Aussi, après une brève pause, elle se décida à temporiser, à se replier à l’abri d’une demi-vérité, et elle répliqua avec une œillade rapide entre ses longs cils :

– Je ne vous trompe pas, citoyen. Bertrand est venu il y a un moment pour me demander refuge.

Tallien soupira, satisfait, et elle continua négligemment :

– Cependant, je ne pouvais le garder ici. Il semblait blessé, affolé… Il est parti il y a plus d'une demi-heure.

Un moment il sembla que l'homme, devant ce mensonge flagrant, allait éclater dans une riposte cinglante ; seulement, les yeux lumineux de Theresia le subjuguaient et à la vue de la moue méprisante que dessinaient les douces lèvres il sentit son courage s'enfuir.

– Cet homme est un abominable traître, dit-il. Il y a seulement deux heures…

– Je le sais, il a mis Robespierre plus bas que terre. C'était dangereux. Bertrand a toujours été un imbécile, et il a perdu la tête.

– Il la perdra plus positivement demain, acheva Tallien méchamment.

– Vous voulez dire que vous le dénonceriez ?

– Que je le dénoncerai. Je l'aurais fait cette nuit avant de venir. Seulement…

– Seulement ?

– J'avais peur qu'il ne fût ici.

Theresia éclata de rire :

– Je vous dois des remerciements pour avoir songé à ménager mes sentiments. C'était gentil de vouloir me tenir en dehors d'un scandale. Mais puisque Bertrand n'est pas là…

– Je sais où il habite. Il ne pourra pas s'échapper.

Tallien parlait avec un calme qui cachait la fureur concentrée d'un homme férocement jaloux. Il restait dans

l'encadrement de la porte, les yeux fixés sur la ravissante femme qu'il avait devant lui, mais son attention se partageait fiévreusement entre elle et ce qui pouvait se passer sur le palier derrière lui.

À ces paroles menaçantes, Theresia répondit :

– Je n'y échapperai pas non plus, alors !

Un éclair de colère traversa ses yeux sombres et frappa la figure ingrate de son adorateur.

– Ni vous, mon ami. Avez-vous décidé de me faire le sort de Mme Roland ? Et sans doute serez-vous secoué jusqu'à la moelle des os lorsque ma tête tombera dans le panier de son. La vôtre suivra-t-elle la mienne ? Ou préférerez-vous imiter le citoyen Roland et sa fin romanesque ?

Tallien frissonna :

– Theresia ! Au nom du Ciel !…

– Bah, mon ami ! Il n'y a plus de ciel. Vous et vos amis avez détruit l'au-delà. Aussi, lorsque vous et moi aurons gravi les marches de l'échafaud…

– Theresia !

– Quoi ? dit-elle froidement. Ne serait-ce pas votre dessein par hasard ? Moncrif, dites-vous, est un traître avoué. Il a insulté publiquement votre demi-dieu. On l'a vu venir chez moi. Bien ! Je vous dis qu'il n'est plus ici. On le dénonce. On l'envoie à la guillotine. Mieux encore ! Theresia Cabarrus chez qui il a cherché refuge doit l'y accompagner. Cette perspective vous réjouit parce que vous êtes en train d'éprouver une crise de jalousie, mais moi, elle ne m'attire pas.

L'homme resta muet ; ses yeux furtifs glissaient sur la charmante vision. Une folle jalousie luttait en lui contre la peur qu'il avait pour sa bien-aimée. L'argumentation était forte, il

était contraint de le reconnaître. Bien que puissante à la Convention, son influence ne pouvait se comparer à celle de Robespierre et il connaissait assez son redoutable collègue pour savoir que l'offense de ce soir ne serait jamais pardonnée, non seulement au jeune cerveau brûlé, mais aussi à ses amis et même à ceux qui, simplement, avaient eu pitié de lui.

Theresia vit qu'elle avait gagné un point.

– Venez et baisez-moi la main, dit-elle gentiment.

Sans une hésitation, il obéit. Il fut à genoux, repentant, humilié ; elle lui tendit son petit pied à baiser et il devint rampant :

– Vous savez que je mourrais pour vous, murmura-t-il passionnément.

Cette nuit, c'était la seconde fois qu'on disait cette phrase dans cette pièce. Les deux hommes y avaient mis la même ardeur, et la belle qui les écoutait avait conservé le même sang-froid. Pour la seconde fois aussi, Theresia mit sa main fraîche sur le front de son adorateur et sa voix murmurait vaguement :

– Quel fou ! quel fou ! Pourquoi les hommes se torturent-ils avec cette jalousie insensée ?

Instinctivement elle tournait la tête vers le couloir qui menait au refuge de Bertrand ; une impuissance craintive, sans trace de remords, rendait ses yeux irrités et durs. Là-bas, dans la petite cuisine, au bout du passage si sombre, le vrai amour, le bonheur, court peut-être, mais sans mélange, l'attendait. À ses pieds, c'était la sûreté, le pouvoir, le gage d'un cadre convenable à sa beauté et à ses talents. Elle ne voulait pas perdre Bertrand, non, elle ne voulait pas le perdre. Elle soupira en songeant à sa beauté, son enthousiasme, son ardeur généreuse. Et elle abaissa les yeux sur les épaules étroites, les cheveux raides et sans couleur, les mains osseuses de l'ancien clerc de notaire à qui elle avait promis de s'unir, et elle frissonna en pensant que ces mains qui pressaient les siennes avaient signé l'ordre de tant de

massacres. Un moment, très bref, elle se demanda si cette union avec un tel homme n'était pas un prix trop élevé pour la sûreté et la puissance. Son hésitation ne dura qu'une seconde, après, elle se méfia de nouveau des représentations de sa conscience et de son cœur. Après tout, elle ne perdrait pas son amoureux. Il se contentait de si peu : quelques mots tendres, un baiser, une ou deux promesses suffiraient à le maintenir dans son esclavage.

C'eût été folie, et de toute façon, c'était trop tard, pour mépriser l'influence que Tallien avait à la Convention alors que Bertrand était un fugitif, un suspect, un pauvre fanatique, que son ardeur insensée jetterait toujours d'un danger dans un autre.

Après s'être accordé un léger soupir de regret pour ce qui aurait pu être, elle répondit au regard adorant de Tallien par un air de soumission plein de coquetterie qui acheva la déroute de sa dupe :

– Maintenant, dites-moi ce que vous voulez que je fasse, mon ami ?

Elle s'allongea un peu plus sur le canapé et le fit asseoir près d'elle sur une chaise basse.

II

L'incident était clos. Theresia avait gagné et le pauvre Tallien dut refouler au fond de son cœur l'accès de jalousie qui le torturait encore. Sa divinité, maintenant, était toute souriante, et l'orgueil d'être préféré à tous ses rivaux réchauffait son cœur desséché.

Il nous faut croire avec les historiens que Theresia n'aima jamais Tallien. L'amour dont elle était capable appartenait à Bertrand, à qui elle ne donna jamais congé, même après s'être

engagée à Tallien. On peut douter qu'elle ait eu pour le jeune royaliste plus qu'un amour égoïste, qu'un désir de conserver un ami à toute épreuve dont elle pouvait attendre un dévouement de tous les instants, mais il est qu'elle ne voulut jamais l'épouser.

Tallien lui-même, qui était puissant, n'était qu'un pis-aller. La belle Espagnole eût préféré Robespierre ou Louis-Antoine de Saint-Just. Seulement, ce dernier aimait une autre femme, et Robespierre était trop prudent, trop ambitieux pour se laisser circonvenir. C'est ainsi qu'elle s'était rabattue sur Tallien.

III

– Que voulez-vous que je fasse, mon ami ? avait-elle dit à son futur maître.

Et lui fut flatté, calmé par cette douceur soumise bien qu'il sût dans le fond que c'était une simple comédie.

– M'aideriez-vous, Theresia ?

– Comment ?

Son ton était froid.

– Vous savez que je suis suspect à Robespierre, continua-t-il en baissant la voix jusqu'à en faire un souffle pour prononcer ce nom qui inspirait la terreur. Depuis que je suis revenu de Bordeaux.

– Je sais. Votre modération a été attribuée à une influence.

– C'était votre influence…

– Qui a fait de la bête criminelle que vous étiez un justicier équitable. Le regrettez-vous ?

– Non, protesta-t-il. Puisqu'elle m'a valu votre amour.

– Pouvais-je aimer une bête de proie ? Peut-être ne regrettez-vous pas, mais vous avez peur.

– Robespierre ne pardonne jamais. Il m'avait envoyé à Bordeaux pour punir et non pour pardonner.

– Donc, vous avez peur ! Est-il arrivé quelque chose ?

– Non ! Ses allusions habituelles, ses menaces sous-entendues… vous les connaissez.

Et, tandis qu'elle approuvait de la tête, il ajouta sombrement :

– Les mêmes auxquelles il se livrait avant de frapper Danton.

– Danton était un cerveau brûlé. Il était trop orgueilleux pour faire appel au peuple.

– Je ne suis pas populaire et je ne peux donc pas compter sur le peuple. Si Robespierre s'en prend à moi à la Convention, je suis condamné.

– Sauf si vous le frappez le premier.

– Personne ne me suivrait. Aucun de nous n'a de troupes. Robespierre mène la Convention avec une seule parole.

– Vous devriez dire, cria-t-elle, que vous êtes des couards, d'abjects esclaves de cet homme ! Deux cents d'entre vous désirent arrêter cette ère de massacres ; deux cents qui voudraient arrêter la guillotine, et aucun de vous n'a le courage suffisant pour crier : « Halte ! c'est assez ! »

– Le premier homme qui crierait : « Halte ! » serait un traître, et la guillotine ne s'arrêtera que lorsque Robespierre aura dit lui-même : « C'est assez ! »

– Lui seul sait ce qu'il veut ! Lui seul ne craint personne.

– Moi non plus, je n'aurais pas peur si ce n'était vous…, dit-il sur un ton de reproche.

– Je sais cela, dit-elle avec un petit soupir impatient. Maintenant, que dois-je faire ?

– Il y a deux choses que vous pouvez faire, Theresia ; chacune d'elles pourrait obliger Robespierre à nous admettre dans son cercle intime, à nous accorder plus de confiance qu'à Saint-Just et à Couthon.

– Il aurait confiance en vous peut-être, mais il ne se fiera jamais à une femme.

– Cela revient au même.

– Bien. Et quelles sont ces deux choses ?

– D'abord, il y a Bertrand Moncrif et ses Fatalistes.

Le visage de la jeune femme se durcit. Elle secoua la tête.

– J'avais averti Robespierre ce soir. Je savais qu'un groupe d'étourdis allait faire du scandale rue Saint-Honoré. Tout a échoué et Robespierre a autre chose à penser qu'à cet échec.

– Même maintenant cela n'est pas un échec définitif. Robespierre va être ici incessamment. Bertrand Moncrif est ici. Livrez ce traître et vous gagnerez la reconnaissance de Robespierre.

– Oh ! éclata-t-elle indignée.

Cependant, elle vit la colère jalouse reparaître dans les yeux étroits de Tallien et elle reprit son calme :

– Bertrand n’est pas ici, je vous l’ai dit. Donc, ce moyen de vous servir n’est pas à ma portée.

– Theresia, en me mentant…

– En me tentant, coupa-t-elle durement, vous ne faites rien de bon. Comprenons-nous mieux, continua-t-elle plus doucement. Vous désirez que je vous serve auprès du dictateur. Je peux vous dire que vous n’arriverez pas à vos fins en m’outrageant.

– Theresia, il faut que nous soyons les amis de Robespierre. Il est puissant, il gouverne la France, tandis que moi…

– Voici en quoi vos poules mouillées d’amis se trompent. Vous dites que Robespierre gouverne la France. C’est faux ! Ce n’est pas lui qui gouverne, c’est son nom ! C’est un fétiche devant quoi les têtes se courbent et les caractères se dissolvent. Il règne parce qu’il fait peur, parce qu’on croit ne pouvoir choisir qu’entre l’esclavage et la mort. Croyez-moi, c’est la guillotine qui gouverne. Nous sommes tous impuissants. Tous ceux à qui pèse cette ère sanglante doivent obéir à ses ordres, empiler crime sur crime, massacre sur massacre, porter le mauvais renom de tout cela, tandis que le dictateur se retranche dans l’ombre et la solitude, lui est le cerveau qui ordonne et les autres sont les bras qui frappent. Quelle humiliation ! Si vous étiez des hommes, et non des pantins…

– Chut ! Theresia, au nom du Ciel !

Tallien avait vainement cherché à calmer la jeune femme au cours de la tirade où elle déversait sa colère et son mépris, maintenant, il entendait du bruit qui venait du vestibule, un bruit qui le faisait frissonner, un pas, le grincement d’une porte qui s’ouvre, une voix…

– Chut ! supplia-t-il, de nos jours les murs ont des oreilles !

– Vous avez raison, répondit-elle en riant. De quoi ai-je souci ? De quoi devons-nous avoir souci tant que nos cous sont sur nos épaules ? Seulement, je ne vendrai pas Bertrand. Si je le faisais, je me mépriserais et je vous haïrais plus encore. Donc, dites-moi vite ce que je peux faire d'autre pour vous concilier l'ogre.

– Il vous le dira lui-même, répondit-il, tandis que le bruit dans le vestibule devenait plus perceptible. Les voici ! Au nom du Ciel, rappelez-vous que nos vies sont aux mains de cet homme !

9

L’idole sinistre que le monde adore

I

Theresia était une femme et, par conséquent, une actrice accomplie. Tandis que Tallien se retirait en un coin sombre de la pièce en essayant de cacher son agitation, elle se leva, très calme, pour recevoir ses visiteurs.

Pepita venait de faire entrer un groupe étrange composé de deux hommes valides qui soutenaient un infirme. L’un des deux premiers était Saint-Just, le deuxième Chauvelin, qui avait été un des membres les plus influents du Comité de salut public et qui maintenant n’était pas grand-chose de plus qu’un sicaire de Robespierre. Un homme sans importance que Tallien ni aucun de ses collègues ne jugeaient utile de ménager. L’infirme était Couthon qui, malgré ses crimes, attirait la pitié, ainsi installé comme un colis sur le fauteuil où ses amis l’avaient déposé. Son fauteuil roulant était resté chez le concierge. Saint-Just et Chauvelin l’avaient porté dans l’escalier jusqu’au troisième étage.

Robespierre arriva presque aussitôt après les trois hommes.

Si la foudre était tombée cette nuit-là sur cette maison de la rue Villedo et l’avait détruite avec tous ceux qui s’y trouvaient, un torrent de sang n’eût pas coulé, bien des horreurs eussent été évitées, beaucoup de misère eût été épargnée. Rien n’arriva ; les

quatre hommes qui passèrent quelques heures cette nuit dans le triste appartement de la belle Cabarrus purent discuter de leurs mauvais desseins sans que la Providence daignât les contrecarrer. En fait, il n'y eut pas de discussion, bien qu'il fût presque toujours silencieux et absorbé dans ses pensées en apparence, enfermé dans un mutisme qui tournait parfois à la somnolence, une sorte de pose qu'il semblait avoir adoptée. Il était droit sur sa chaise, vêtu avec une élégance nette d'un habit bleu, d'une culotte blanche et de linge immaculé ; les cheveux bien tirés dans un nœud de soie noire, les ongles polis, les souliers sans une tache de boue, il formait un contraste marqué avec les autres représentants de l'idéal révolutionnaire.

Saint-Just, jeune, beau, enthousiaste, brillant causeur, ne se souciait que de trouver des occasions de lâcher la bride à son éloquence. Il avait acquis dans les camps où il se rendait fréquemment des airs dictatoriaux qui plaisaient à ses amis, mais irritaient Tallien et sa clique, surtout lorsque ses phrases sentencieuses reproduisaient les formules qu'on avait déjà entendues à la Convention de la bouche de Robespierre. Quant à Couthon, sarcastique et méprisant, il se plaisait à tarabuster Tallien et affectait des façons truculentes qui amenaient sur les lèvres de celui-ci des flatteries abjectes. Saint-Just et Couthon cherchaient en ce moment à pousser leur chef à proclamer un triumvirat dont Robespierre serait le chef, eux les agents exécuteurs, et le cul-de-jatte impuissant s'amusait à chercher jusqu'où l'obséquiosité de Tallien et de ses collègues leur permettrait de souscrire à ce projet. Quant à Chauvelin, il disait peu de choses, écoutait les autres avec déférence et les quelques mots mielleux qu'il laissait tomber témoignaient de la servitude humiliante où il était plongé.

La belle Theresia, qui présidait la réunion comme une déesse eût écouté un bavardage humain, restait presque tout le temps immobile sur le seul joli meuble qu'on pût admirer dans son appartement. Elle prenait garde de se trouver dans le plus flatteur des éclairages roses et surtout était attentive à tout ce que l'on disait. Lorsque son futur mari se répandait en flatteries, étalait sa couardise devant l'idole du peuple et son abjection rampante, elle souriait faiblement avec mépris, mais sans le

reprendre ni l'encourager. Cependant, lorsque Robespierre semblait satisfait des courbettes de Tallien, elle soupirait avec soulagement.

II

Saint-Just fut le premier à donner un tour sérieux à la conversation. Compliments, flatteries, platitudes, phrases grandiloquentes sur la nation, la révolution, la liberté, la pureté, etc., avaient épuisé l'éloquence de ses interlocuteurs. Maintenant on faisait allusion aux « banquets fraternels » et on louait le cerveau génial qui en avait conçu le projet. C'est alors que Saint-Just, par un euphémisme, évoqua la scène dont la rue Saint-Honoré avait été le théâtre.

Theresia sortit alors de son indifférence souveraine, s'intéressa plus vivement à ce qu'on disait.

– Ce traître, s'écria-t-elle avec la plus vive indignation, qui était-il ? À quoi ressemblait-il ?

Couthon fit une description minutieuse de Bertrand, minutieuse et exacte. Il s'était trouvé en face du blasphémateur pendant cinq bonnes minutes et, malgré la lumière fausse et vacillante, avait scruté ses traits tordus par la fureur et la haine, et il était sûr de pouvoir le reconnaître.

Theresia écoutait ardemment, enregistrait l'inflexion des voix qui discutaient ces étranges événements ; le plus attentif des observateurs n'aurait pu déceler le moindre trouble dans ses grands yeux veloutés, même lorsqu'ils rencontraient le regard froidement investigateur de Robespierre. Personne, Tallien lui-même, n'aurait pu deviner ce que lui coûtait son détachement apparent, alors que tous ses sens étaient tendus vers la petite cuisine au bout du passage où Bertrand qui occupait une telle place dans la conversation était toujours caché.

Cependant, la certitude que les espions de Robespierre et ceux des Comités avaient vraisemblablement perdu la piste de Moncrif lui redonna beaucoup d'assurance, et sa gaieté au bout d'un moment devint moins affectée.

Elle se tourna hardiment vers Tallien :

– Vous étiez là aussi, citoyen ; avez-vous reconnu quelques-uns de ces traîtres ?

Tallien balbutia une réponse évasive et l'implora du regard de cesser de tourmenter en jouant comme un enfant étourdi à portée des yeux et des oreilles d'un tigre mangeur d'hommes. Les relations de Theresia avec le jeune, le beau Bertrand, devaient certainement être connues des espions de Robespierre et lui, Tallien, n'était pas sûr du tout que la belle Espagnole, malgré ses dénégations, n'abritât pas Moncrif sous son toit à cette heure même. Il cherchait donc à éviter son regard provocant et elle, heureuse de le tourmenter, se jeta dans la conversation avec plus de feu pour s'amuser de voir le sérieux Tallien, qu'elle méprisait au fond de son cœur, en proie aux tortures de l'appréhension.

– Ah ! s'écria-t-elle, comme si le récit de Saint-Just l'eût captivée, que n'aurais-je pas donné pour tout voir ! Vraiment des incidents aussi bouleversants ne sont pas fréquents dans ce morne Paris ! Les charrettes qui mènent à la mort les aristos souriants ont cessé de nous distraire. Tandis que le drame de la rue Saint-Honoré ! À la bonne heure ! Voilà qui était palpitant !

– Surtout, ajouta Couthon, la volatilisation du groupe des traîtres grâce à la bande du mystérieux géant dont certains jurent qu'il n'est qu'un charbonnier appelé Rateau, bien connu des vagabonds de la ville comme un malheureux asthmatique, tandis que d'autres assurent qu'il serait…

– Ne le nomme pas, ami Couthon, intervint Saint-Just avec un ricanement. Je t'en prie, ménage les sentiments du citoyen Chauvelin.

Et ses yeux hardis, provocants, lancèrent un regard ironique à la victime de la plaisanterie.

Chauvelin ne répondit pas ; il serra plus fort ses lèvres l'une contre l'autre pour dissimuler son ressentiment. Instinctivement, son regard chercha celui de Robespierre qui restait apparemment distrait et impassible, la tête penchée et les bras croisés sur son étroite poitrine.

– Ah ! oui, dit Tallien sur un ton conciliant. Le citoyen Chauvelin a cherché à s'opposer en quelques occasions aux trames du mystérieux Anglais, et on nous a dit qu'en dépit de ses brillantes facultés, il n'a pas été heureux.

– Je vous en prie, n'ennuyez pas notre ami Chauvelin, interrompit gaiement Theresia ; le Mouron Rouge, c'est bien son nom, n'est-ce pas ? est mille fois plus glissant, astucieux, et audacieux qu'aucun homme puisse le concevoir. Seul, un esprit de femme pourra un jour le mettre à merci, j'en fais le pari.

– Votre esprit, citoyenne ?

Robespierre parlait. C'était la première fois depuis que la discussion avait abordé ce sujet. Tous les regards se tournèrent respectueusement vers lui. Le sien, froid et plein de sarcasme, était fixé sur Theresia. Elle lui rendit ce regard avec froideur, haussa ses magnifiques épaules et répondit légèrement :

– Oh ! il faut une femme aussi douée qu'un limier, le pendant féminin du citoyen Chauvelin. Je suis loin d'avoir ce talent.

– Pourquoi ne l'auriez-vous pas ? reprit Robespierre. Vous êtes, belle citoyenne, toute désignée pour affronter le Mouron Rouge puisque votre ami Bertrand Moncrif semble être un protégé de cette mystérieuse ligue.

À cette attaque, articulée avec une emphase marquée par le dictateur, à la manière de quelqu'un qui est sûr de ce qu'il

avance, Tallien ouvrit la bouche et ses joues creuses prirent une teinte livide. Theresia, cependant, posait sa main rassurante, fraîche, sur la sienne.

– Bertrand Moncrif, dit-elle avec calme, n'est plus mon adorateur. Cela date d'avant mes fiançailles avec le citoyen Tallien.

– C'est ce qui devrait être, répliqua Robespierre. Il est certainement le chef de cette bande de traîtres que ce trublion anglais a réussi à soustraire cette nuit à la vengeance du peuple justement indigné.

– Comment le savez-vous, citoyen Robespierre ? demanda Theresia.

Elle restait calme, gardait la voix claire et les yeux innocents. Seul, Tallien put deviner la pâleur cireuse qui naissait sur ses joues et la note légèrement aiguë qui altérait sa voix habituellement douce.

– Pourquoi supposez-vous, citoyen, que Bertrand Moncrif fût pour quelque chose dans le scandale de cette nuit ? Je pensais qu'il avait émigré en Angleterre, ou ailleurs, après... après que je lui eus signifié son congé.

– Le pensiez-vous, citoyenne ? répondit Robespierre avec un sourire de coin. Alors, laissez-moi vous dire que vous vous trompez. Le traître Moncrif est le chef de la bande qui a essayé de soulever le peuple contre moi cette nuit. Vous me demandez comment je le sais ? Eh bien ! je l'ai vu, tout simplement !

– Vous avez vu Bertrand, citoyen ? s'exclama Theresia avec un étonnement bien joué. Il est donc à Paris ?

– Apparemment.

– C'est étrange qu'il ne soit pas venu me voir....

– Étrange, en vérité.

– Comment est-il ? On m'avait dit qu'il devenait gros ?

La discussion était maintenant circonscrite entre ces deux interlocuteurs ; un duel entre le dictateur sans pitié, sûr de son pouvoir, et la belle, consciente du sien. L'atmosphère était chargée d'électricité. Tout le monde le sentait. Chacun retenait son souffle, sentait l'accélération de son pouls et le battement de son cœur. Les duellistes paraissaient tout à fait calmes. Des deux, c'était Robespierre qui était le plus ému. Sa voix détachée, le tambourinement de ses doigts sur les bras du fauteuil indiquaient que la plaisanterie de Theresia l'avait énervé. C'était le va-et-vient de la queue d'un fauve, l'irritation d'un caractère qui n'est pas habitué à la provocation. Theresia était assez intelligente, assez femme pour sentir que, puisque le dictateur était nerveux, c'était qu'il n'était pas sûr de son fait. Il n'aurait pas trahi cette secrète irritation si, d'un mot, il avait pu confondre son adversaire et la menacer ouvertement au lieu de se limiter à des insinuations.

« Il a vu Bertrand rue Saint-Honoré, raisonna-t-elle rapidement. Mais il ne sait pas où il est maintenant. Je me demande ce qu'il veut ! » fut sa deuxième pensée.

Le seul qui se tourmentait tout le temps et se tourmentait cruellement était Tallien. Il aurait donné tout ce qu'il possédait pour être sûr que Bertrand Moncrif n'était pas dans la maison. Certainement Theresia n'aurait pas été assez imprudente pour risquer de provoquer chez le dictateur un de ces accès de fureur qu'on lui connaissait bien pendant lequel il aurait été capable de tout : d'insulter son hôtesse, de faire fouiller l'appartement par ses espions afin de découvrir le traître qui pouvait y être caché. Tallien, tremblant pour sa bien-aimée, se sentait défaillir. Comme elle était merveilleuse ! et calme ! Alors que les hommes avaient le souffle coupé, elle continuait à tarabuster le tigre bien qu'il eût commencé à montrer les griffes.

– Je vous en prie, citoyen Robespierre, dit-elle avec une moue, dites-moi si Moncrif est devenu gros.

– Je ne puis vous dire, citoyenne, répliqua le dictateur d'une voix brève, il me suffisait d'avoir reconnu mon ennemi, ensuite, j'ai surtout examiné son sauveteur !

– Cet insaisissable Mouron Rouge, ajouta-t-elle en riant. Méconnaissable pour tous, sauf pour vous sous son déguisement d'asthmatique. Que j'aurais voulu être là !

– Si vous aviez été là, répliqua Robespierre, vous comprendriez tout de suite que refuser votre aide pour démasquer un abominable espion est l'équivalent d'une trahison.

La gaieté de la jeune femme l'abandonna comme un vêtement ; elle devint brusquement sérieuse, perplexe, ses sourcils se rapprochèrent, ses yeux étincelèrent, interrogèrent ceux de Robespierre furtivement, peureusement.

– Refuser mon aide ? demanda-t-elle lentement. Mon aide pour démasquer un espion ? Je ne comprends pas.

Elle regarda chaque homme l'un après l'autre. Chauvelin fut le seul à éviter son regard. Non, il ne fut pas le seul : Tallien semblait absorbé dans la contemplation de ses ongles.

– Citoyen Tallien, dit-elle durement, qu'est-ce que cela signifie ?

– Cela signifie juste ce que j'ai dit, reprit Robespierre froidement. Cet abominable espion nous a ridiculisés tous. Vous-même avez dit que seul l'esprit d'une femme serait capable de réduire cet aventurier aux abois. Pourquoi ne serait-ce pas le vôtre ?

Theresia ne répondit pas tout de suite. Elle méditait. Là était le moyen de se rendre propice le monstre, de faire de son rugissement un ronronnement, d'obtenir la sauvegarde de sa personne et de son futur époux… Mais quelle perspective !

– Je crains, citoyen Robespierre, que vous ne surestimiez les ressources de mon esprit.

– Nullement ! fut la sèche réponse.

Et Saint-Just, faisant écho à une pensée que son ami n'avait pas exprimée, ajouta avec une galanterie ostentatoire :

– La citoyenne Cabarrus a su, du fond de sa prison de Bordeaux, prendre au piège notre ami Tallien et en faire l'esclave de sa beauté.

– Alors, pourquoi ne pas séduire le Mouron Rouge ? fut la conclusion de Couthon.

– Le Mouron Rouge ! Séduire le Mouron Rouge ! Vous ne savez même pas qui il est ! Vous venez d'affirmer que c'était un charbonnier nommé Rateau. Je ne peux pas faire la cour à un charbonnier... voyons !

– Le citoyen Chauvelin sait qui est le Mouron Rouge, expliqua Couthon. Il vous mettra sur la bonne piste. Tout ce que nous voulons, c'est que vous l'ayez à vos pieds. C'est facile pour la citoyenne Cabarrus.

– Si vous savez qui il est, pourquoi avez-vous besoin de moi ?

– Parce que, répondit Saint-Just, lorsqu'il est en France, il rejette son identité comme un homme enlève son habit. Ici, là, partout, il est plus insaisissable qu'un esprit, car un fantôme est toujours semblable à lui-même et le Mouron Rouge n'est jamais le même deux fois. Il a des logements dans tous les quartiers de Paris et les quitte à la minute ; il a des complices partout : concierges, cabaretiers, soldats, vagabonds ; il a été écrivain public, sergent de la garde nationale, voleur, mauvais garçon. Il n'est lui-même qu'en Angleterre et là, le citoyen Chauvelin pourra l'identifier. C'est là que vous devez le voir, citoyenne, et que vous pourrez jeter vos filets sur lui ; de là, vous le traînerez après vous jusqu'en France, comme vous avez enchaîné le

citoyen Tallien à toutes vos volontés à Bordeaux. Lorsqu'un homme a succombé une fois au charme de la belle Theresia Cabarrus, elle n'a besoin que de faire un signe de tête et il suivra, comme Tallien a suivi, comme Moncrif a suivi, et tant d'autres. Amenez le Mouron Rouge à vos pieds, ici à Paris, et nous nous chargerons du reste.

Tandis que son fidèle compagnon parlait avec véhémence, Robespierre était retombé dans son habituelle affectation d'indifférence. Quand Saint-Just s'arrêta, Theresia attendit, les yeux fixés sur le grand homme qui avait imaginé cette traîtrise. Il semblait endormi.

Theresia était bien inféodée au gouvernement révolutionnaire, elle avait promis à Tallien de l'épouser et il était aussi sanguinaire que le dictateur lui-même ; mais elle était femme. Elle avait refusé de livrer Bertrand et, maintenant, cette idée de séduire un homme et de l'entraîner à la mort lui semblait horrible. Elle ne savait pas ce qu'elle ferait si elle était en danger de mort, personne ne peut dire avec certitude : je ne ferai jamais ceci ou cela ! Les circonstances, les brusques impulsions font le lâche et le héros. Les principes, la volonté, la vertu se soumettent à ces forces, tout homme s'y soumet. Jusque-là, Theresia n'avait jamais eu à éprouver la force de son caractère, elle n'avait eu pour loi que l'instinct de conservation. Devant cette exigence du despote qui gouvernait la France, elle hésitait, aurait voulu refuser si elle l'eût osé et, comme une femme qu'elle était, cherchait à temporiser.

Elle demanda :

– Est-ce que vous désirez que j'aille en Angleterre ?

Saint-Just acquiesça de la tête.

– Il me semble, continua-t-elle du même ton vague, que vous parlez de cette séduction avec beaucoup d'optimisme. Et… et si je ne plaisais pas à ce mystérieux Anglais ?

– C'est impossible, dit vivement Couthon.

– Impossible ? Les Anglais sont prudes, pleins de préjugés moraux, on le sait. Et si cet homme est marié ?

– La citoyenne Cabarrus mésestime son pouvoir, fit doucement Saint-Just.

– Theresia, je vous en prie, ajouta Tallien.

Il voyait que cette entrevue dont il espérait tant tournait mal. Il comprenait que Robespierre en voudrait amèrement à Theresia d'un refus.

– Eh ! quoi, citoyen Tallien, est-ce vous qui me poussez à une aventure galante ? Votre foi en ma fidélité est très flatteuse ; ne pensez-vous pas que je puisse tomber amoureuse du Mouron Rouge ? Il est jeune, dit-on, il est beau, hardi, et il me faut essayer de susciter son désir, le papillon doit danser autour de la flamme… Non, non, j'ai trop peur de me brûler !

– Ceci veut-il dire, citoyenne, dit alors Robespierre de sa voix glaciale, que vous refusez de m'aider ?

– Oui, je refuse, répliqua-t-elle ; ce projet me déplaît.

– Même s'il garantit la vie sauve à votre amoureux Bertrand Moncrif ?

Elle sentit ses lèvres sèches et y passa légèrement sa langue.

– Je n'ai pas d'autre amoureux que le citoyen Tallien, dit-elle en posant ses doigts glacés sur les mains jointes de son futur mari.

Puis elle se leva, donnant le signal du départ. Aussi bien que Tallien, elle comprenait que la réunion avait été un échec. Tallien semblait affreusement tourmenté. Robespierre, avant de prendre congé, lança un regard menaçant à son hôtesse :

– Vous savez, citoyenne, que la nation peut forcer les individus à faire leur devoir ?

– Bah ! dit-elle en haussant les épaules. Je ne suis pas française. Et même votre Procureur public trouverait difficile de formuler une accusation contre moi.

Et, riant d'un air de gaieté et d'insouciance, elle ajouta :

– Comme cela ferait bien ! La citoyenne Cabarrus est poursuivie pour avoir refusé de faire des ouvertures amoureuses à l'Anglais mystérieux connu sous le nom du Mouron Rouge, et pour n'avoir pas voulu lui administrer le philtre d'amour préparé par la mère Théot sur l'ordre du citoyen Robespierre ! Avouez (et son rire finissait par être vraiment joyeux) que nous ne nous relèverions pas de ce ridicule !

Theresia était trop intelligente pour ne pas savoir que le mot « ridicule » toucherait le défaut de l'armure chez son redoutable interlocuteur. Cependant, la plaisanterie était imprudente et Tallien, sur des charbons ardents, attendait que les autres s'en allassent pour se jeter aux pieds de Theresia et la supplier d'obéir. Cependant, Theresia ne voulut pas lui donner cette occasion ; elle déclara qu'elle était très fatiguée, lui souhaita « bonne nuit » d'un ton si définitif qu'il n'osa pas la contrarier. Bientôt, tous furent partis. La gracieuse hôtesse les avait raccompagnés à la porte car Pepita était couchée ; elle regarda s'éloigner leur petite procession : Chauvelin et Saint-Just portant Couthon, Robespierre absorbé et, le dernier, Tallien dont le regard chercha encore une fois sa bien-aimée avec une expression suppliante qui eût attendri une pierre.

10

Étranges événements

I

De nouveau, le petit appartement fut sombre et silencieux. Dans le boudoir, la petite lampe à la lumière rose fut baissée et sa faible lueur n’arrivait pas à dissiper les ténèbres. Il y avait plus d’un quart d’heure que les visiteurs étaient partis et leur hôtesse ne s’était pas encore couchée. Elle n’avait presque pas bougé depuis qu’elle était revenue s’étendre et sa gaieté forcée était encore imprimée comme un masque sur son visage. Seulement, elle avait poussé un soupir de fatigue en se jetant sur la causeuse et là, tous ses nerfs tendus, elle avait écouté le bruit des pas qui s’éloignaient et elle avait continué à écouter longtemps après que les escaliers et les paliers furent redevenus muets. Son pied dans sa sandale battait impatiemment le tapis élimé et ses yeux suivaient avec anxiété le mouvement de la pendule sur la cheminée. La pendule sonna la demie de deux heures. Alors Theresia se leva et se rendit dans le vestibule. Là, une chandelle de suif dans son chandelier d’étain éclairait vaguement en répandant une fumée malodorante, qui montait au plafond noirci.

Theresia regarda au fond de l’étroit couloir qui menait à la petite cuisine. Entre la cuisine et le coin du vestibule où elle se tenait, il y avait deux portes : celle de sa chambre et celle de la chambre de Pepita. Theresia était frappée du silence étrange qui régnait dans tout l’appartement et le couloir était obscur sauf à son extrémité où un mince rai de lumière passait sous la porte

de la cuisine. Ce silence l'oppressait, la terrifiait. D'une voix anxieuse elle appela :

– Pepita !

Il n'y eut pas de réponse. Pepita avait dû se coucher et devait dormir profondément ; mais qu'était devenu Bertrand ? Pleine de vagues pressentiments, Theresia prit la chandelle et s'engagea dans le couloir sur la pointe des pieds. Devant la porte de Pepita elle s'arrêta pour écouter. Ses grands yeux affolés reflétaient la lumière orange et vacillante de la chandelle dans leurs pupilles dilatées.

– Pepita !

Le son même de sa voix lui fit peur. Il était bizarre qu'elle eût si peur dans son propre appartement avec sa fidèle servante couchée de l'autre côté de la porte.

– Pepita !

Sa voix tremblait. Theresia tenta d'ouvrir la porte ; elle était fermée à clef. Pourquoi Pepita s'était-elle enfermée contrairement à son habitude ? Avait-elle aussi été la proie d'une inexplicable panique ? Theresia frappa à la porte, appela plus fort et plus anxieusement : « Pepita ! » et comme elle ne recevait pas de réponse, elle s'effondra à demi morte de peur contre le mur, laissant tomber la chandelle qui s'éteignit.

Theresia resta dans le noir à demi paralysée, prête à s'évanouir ; cela ne dut pas durer plus d'une minute, mais elle ne se rendait plus compte du temps ; puis lorsqu'elle reprit conscience une peur abjecte l'inonda de sueur froide, car un gémissement venait de lui parvenir à travers la porte.

– Pepita ! appela-t-elle encore.

Et sa propre voix lui semblait méconnaissable. Une fois de plus, elle entendit un gémissement. Alors, comprenant que sa servante se trouvait en détresse, Theresia reprit son sang-froid.

Elle se reprit et tâtonna pour chercher la chandelle qui lui avait échappé et, tandis qu'elle était ainsi occupée, elle arriva à dire d'une voix ferme et claire :

– Courage, Pepita ! Je vais chercher la lumière et je reviens…

Elle ajouta :

– Peux-tu ouvrir la porte ?

Mais elle n'eut qu'un gémissement pour réponse. À quatre pattes Theresia cherchait le chandelier et il se produisit alors un fait étrange, ses mains en parcourant le plancher rencontrèrent un petit objet : une clef. Elle se leva d'un bond et promena ses doigts sur le battant jusqu'à trouver le trou de la serrure. Elle parvint en tâtonnant à enfoncer la clef qui ouvrit. Elle poussa la porte, mais s'arrêta, surprise, sur le seuil.

Pepita était installée dans un fauteuil, les mains liées derrière le dos, un châle de laine entortillé autour de son visage. Dans un coin éloigné, une petite lampe à huile, très basse, jetait un peu de clarté sur la scène. Theresia s'élança vers la pauvre enchaînée et défit en quelques secondes les nœuds qui la retenaient.

– Pepita, au nom du Ciel ! qu'est-il arrivé ?

La servante ne paraissait pas trop mal en point malgré son aventure. Elle gémissait, mais paraissait plus étourdie que malade. Theresia dut la secouer plus d'une fois par les épaules pour obtenir qu'elle pût reprendre ses esprits.

– Où est Bertrand ? répéta Theresia jusqu'à obtenir cette réponse de sa servante :

– En vérité, madame, je n'en sais rien.

– Que veux-tu dire ?

– Ce que je dis, mon pigeon. Tu me demandes ce qui est arrivé et je réponds que je ne le sais pas. Tu veux savoir où est M. Bertrand, eh bien ! vas-y voir toi-même. La dernière fois que je l'ai vu, il était dans la cuisine, incapable de bouger, le pauvre chou !

– Enfin, Pepita, tu dois savoir comment on t'a ficelée et bâillonnée… Qui a fait cela ? Qui est venu ici ? Dieu me pardonne, cette femme ne dira rien !

Et Theresia frappa du pied.

Pepita, cependant, reprenait son sang-froid. Elle se leva, prit la lampe et se dirigea vers la porte dans le dessein apparent d'aller voir ce qu'était devenu Bertrand. Elle ne semblait en rien partager la terreur de sa maîtresse. Elle s'arrêta sur le seuil et regarda Theresia qui la suivait machinalement.

– M. Bertrand était dans le fauteuil de la cuisine, j'arrangeais un coussin sous sa tête pour qu'il fût mieux installé, lorsqu'un châle a été jeté sur moi tout à coup, sans que je me fusse doutée de rien auparavant. Je n'ai rien vu, je n'ai pas entendu le moindre son. Et je n'ai pas eu le temps de crier. Après, on m'a soulevée du sol comme un sac de plumes et je me souviens seulement avoir respiré une odeur qui m'a fait tourner la tête. Puis je ne me suis plus rendu compte de rien jusqu'à ce que j'aie entendu la voix de tes hôtes qui s'en allaient. J'ai entendu ta voix et j'ai essayé de te faire entendre la mienne. C'est tout.

– Quand cela s'est-il passé ?

– Peu de temps après l'arrivée de tes invités. J'ai regardé la pendule. Il devait être minuit et demi.

Tandis qu'elle parlait, Theresia restait au milieu de la chambre, semblable, dans la demi-obscurité, à un elfe environné de vaporeuses draperies. Une grimace de mécontentement et de surprise tirait son visage, mais elle ne dit

rien et lorsque Pepita, la lampe à la main, quitta la chambre, elle la suivit.

II

Quand la porte de la cuisine fut ouverte, on vit qu'elle était vide, ce qui ne les surprit pas. C'est à quoi on pouvait s'attendre. Les fenêtres de la cuisine s'ouvraient sur le balcon de fer forgé qui entourait tout l'immeuble et où donnaient toutes les autres fenêtres de l'appartement. Il était aussi compréhensible que les volets fussent seulement poussés vers l'extérieur. Puisque ce n'était pas Bertrand qui avait jeté le châle sur la tête de Pepita, c'est qu'un personnage particulièrement audacieux était venu du dehors et avait enlevé le jeune homme. Il n'était pas venu par le balcon ni par la fenêtre que Pepita avait fermée comme de coutume de bonne heure dans la soirée, mais c'était par là qu'il était parti en emportant Bertrand avec lui. Il avait dû entrer d'une autre manière qui restait mystérieuse… comme un esprit désincarné.

Tandis que Pepita grommelait, Theresia fit un tour d'inspection. Elle était toujours étonnée, mais elle n'avait plus peur. Puisque Pepita pouvait lui parler et que les lampes étaient allumées, tout son courage habituel lui était revenu. Elle ne croyait pas au surnaturel. Son esprit matérialiste rejetait les suppositions de Pepita qui pensait qu'un pouvoir magique avait travaillé à mettre Bertrand Moncrif en lieu sûr.

Dans son cerveau, cheminaient des théories, des conjectures, des questions qu'elle aurait bien voulu arrêter, ce qui ne lui prit que peu de temps ; dès qu'elle eut pénétré dans sa chambre, la solution du mystère lui fut révélée : un carreau de verre cassé à l'extérieur avait permis à une main de s'introduire et de tourner l'espagnolette de manière à permettre à la personne d'entrer sans difficulté. L'ouvrage avait été fait intelligemment et vite. Les éclats de verre n'avaient pas fait de

bruit en tombant sur le tapis. Quant à la disparition de Bertrand, ses circonstances suggéraient plutôt l'intervention d'un habile voleur que celle d'une agence philanthropique de sauvetage pour jeunes gens en détresse.

Theresia fronça un peu plus les sourcils, et ses lèvres eurent un pli de colère, tandis que, dans sa main, la chandelle tremblait légèrement.

Pepita ne cessait d'émettre des exclamations variées, l'explication du mystère lui déliait la langue et, pendant qu'elle s'employait à faire disparaître les débris de verre de la chambre, elle lâcha les rênes à son indignation contre l'impudent maraudeur qui avait dû certainement être empêché d'accomplir le vol qu'il méditait par quelques circonstances qui seraient connues plus tard.

La vieille paysanne se refusait à reconnaître un lien entre le départ de Bertrand et cette tentative de vol.

– M. Bertrand était décidé à s'en aller, le pauvre, déclara-t-elle, depuis que tu lui avais fait comprendre que sa présence ici te mettrait en danger. Il y a donc saisi une occasion de se glisser hors de l'appartement tandis que tu faisais la conversation à cette bande d'assassins, que Dieu devrait bien punir un jour ou l'autre.

Theresia, fatiguée au-delà de ce qu'elle pouvait supporter par les événements et par le bavardage incessant de la vieille femme, se décida à envoyer Pepita au lit malgré ses protestations.

11

Chauvelin

Theresia avait refusé sèchement l'offre de Pepita de la mettre au lit avant d'aller se coucher elle-même. Elle ne voulait pas se coucher, elle voulait réfléchir. Maintenant que cette atmosphère de mystère et d'étrangeté avait disparu, que le silence et la demi-obscurité ne hantaient plus les lieux, elle n'avait plus peur. Pepita se retira et, pendant un moment, Theresia put entendre ses allées et venues, ses pas lents et feutrés, puis, tout fut tranquille. L'horloge de l'église Saint-Roch sonna trois heures. Il n'y avait pas plus d'une demi-heure que ses invités étaient partis et pour Theresia le temps avait duré de façon infinie. Elle sentait qu'un mystère déroutant se tramait autour d'elle ; cela l'irritait et, en même temps, faisait disparaître ses appréhensions. Quel était ce mystère ? Et peut-être n'y avait-il pas de mystère ; peut-être Pepita avait-elle raison avec son histoire de cambrioleur ?

La citoyenne Cabarrus, incapable de rester immobile, parcourait le couloir, entrait et sortait de la cuisine, de sa chambre, puis passait dans le vestibule et revenait. Tout à coup, alors qu'elle était dans cette dernière pièce, elle entendit quelqu'un bouger sur le palier. Son cœur battit un peu plus vite, mais elle n'eut pas peur. Elle ne croyait pas aux voleurs et elle savait que Pepita, dont le sommeil était léger, était à portée de voix. Elle alla droit à la porte d'entrée et l'ouvrit. Son cri fut un cri de surprise plus que de crainte. Le visiteur nocturne n'était autre que le citoyen Chauvelin et, d'une certaine façon elle sentait confusément que sa présence à ce moment était rationnellement liée au mystère qui la déconcertait.

– Puis-je entrer, citoyenne ? souffla Chauvelin. Il est tard, je le sais, mais c'est urgent.

Il restait sur le seuil, à quelques pas d'elle. La chandelle, qui était maintenant très basse dans son bougeoir, brûlait derrière elle. Sa lumière jetait un reflet fantastique sur le visage pâle du terroriste autrefois célèbre, sur ses yeux pâles et son nez crochu d'oiseau de proie.

– Il est tard, murmura-t-elle. Que voulez-vous ?

– Quelque chose vient d'arriver, répondit-il, quelque chose qui vous concerne, et, avant d'en parler à Robespierre…

À ce nom, Theresia recula dans le vestibule :

– Entrez ! dit-elle.

Il entra ; elle ferma soigneusement la porte et le conduisit dans le boudoir où elle releva la mèche de la lampe rose. Elle s'assit et lui fit signe d'en faire autant.

– Qu'y a-t-il ?

Avant de répondre, Chauvelin plongea son pouce et son index pointus comme des griffes dans la poche de son gilet. Il en sortit un petit papier bien plié.

– Quand nous avons quitté votre appartement, Saint-Just et moi portant Couthon et Robespierre nous suivant, j'ai aperçu ce bout de papier que le pied de Saint-Just avait poussé sur le côté sans qu'il s'en aperçût tandis qu'il passait le seuil. Une main inconnue avait dû le glisser sous la porte. Je ne méprise jamais un bout de papier. J'en ai trop eu dans les mains dont j'ai pu, après examen, vérifier l'importance. Aussi, tandis que les autres pensaient à leurs propres affaires, je me suis emparé de ce papier.

Il s'arrêta et, satisfait de l'attention réfléchie que lui accordait la jolie femme, continua sur le même ton à la fois sec et poli :

– Bien que je sois sûr, citoyenne, que ce billet doux était destiné à vos belles mains, je ne peux m'empêcher de penser que, puisque je l'ai trouvé, j'ai une sorte de droit sur lui…

– Je vous en prie, citoyen, coupa sèchement Theresia. Vous avez trouvé une lettre qui m'était adressée, vous l'avez lue et, puisque vous l'apportez, c'est que vous désirez me faire connaître son contenu. Donc, dépêchez-vous, mon ami, dépêchez-vous ! À trois heures du matin les plaisanteries doivent être courtes !

Chauvelin déplia le billet et lut :

Bertrand Moncrif est un jeune sot, mais il est trop bon pour servir de jouet à une caressante panthère noire, si belle soit-elle. Donc, je l'emmène en Angleterre où, dans les bras de son amoureuse qui a si longtemps souffert, il oubliera bientôt la courte folie qui a failli le mener à la guillotine et avait fait de lui l'esclave des caprices égoïstes de Theresia Cabarrus.

Theresia écouta cette épître sans montrer le moindre signe d'émotion ou de surprise. Puis, lorsque Chauvelin eut terminé sa lecture et lui eut présenté le billet avec son sourire étrange et glacé, elle le prit et le regarda en silence ; sans changer de contenance, mais avec les sourcils rapprochés et une expression d'yeux qui lui donnait une apparence curieusement semblable à celle d'un serpent.

– Vous savez certainement, citoyenne, qui peut être l'expéditeur de cette… mettons… imprudente épître ?

Elle baissa la tête.

– Celui, continua-t-il tranquillement, qu'on appelle le Mouron Rouge. Cet aventurier anglais que le citoyen Robespierre vous a priée de séduire et d'amener dans la nasse que nous aurons préparée pour lui.

Theresia ne disait mot. Elle ne regardait pas Chauvelin et tenait les yeux fixés sur le morceau de papier dont elle avait fait un mince ruban qu'elle enroulait autour de ses doigts.

– Il y a un moment, citoyenne, dans cette même pièce, vous nous avez refusé votre concours.

Pas de réponse. Theresia avait effacé les plis de la lettre, l'avait pliée soigneusement en quatre et allait la glisser dans son corsage. Chauvelin attendit patiemment. Il avait l'habitude d'attendre, la patience faisait une part de sa valeur, l'opportunisme faisait l'autre. Theresia assise sur sa causeuse se penchait en avant, les mains jointes entre ses genoux. Sa tête courbée dérobait son visage à la lumière de la petite lampe rose. Sur la tablette de la cheminée, la pendule continuait son tic-tac monotone. Au loin on entendit sonner le quart après trois heures. Chauvelin se leva.

– Je pense que nous nous comprenons, citoyenne, dit-il avec un soupir satisfait ; il est tard maintenant. À quelle heure aurai-je le plaisir de vous voir demain ?

– À trois heures de l'après-midi ? dit-elle d'une voix neutre, comme si elle parlait en rêve. Tallien est toujours à la Convention à cette heure-là et ma porte sera fermée à toute autre personne.

– Je serai ici à trois heures, fut le dernier mot de Chauvelin.

Theresia ne bougea pas. Il lui adressa un profond salut et sortit. Aussitôt on entendit la porte s'ouvrir puis se refermer. Il était parti. Alors Theresia alla se coucher.

12

Le Repos du Pêcheur

I

Tandis que toute l'Europe était ébranlée par la répercussion du soulèvement gigantesque qui avait secoué la France jusque dans ses fondements, les dernières années avaient vu peu de changement dans ce petit coin d'Angleterre.

Le Repos du Pêcheur n'avait pas bougé depuis deux cents ans. Les poutres de chêne noircies par le temps, le foyer monumental, les tables et les bancs à haut dossier semblaient des témoins muets du bon ordre et de la tradition, comme les pots d'étain brillants, la bière mousseuse, le cuivre brillant comme l'or témoignaient d'une incomparable prospérité et d'une vie unie, bien réglée.

Du fond de sa cuisine, maîtresse Sally Waite, tel était maintenant son nom de femme mariée, gouvernait toujours d'une main ferme dont plus d'une fois son mari lui-même avait senti le poids, si on devait en croire les méchantes langues. Elle régnait sur le personnel employé par son père, surveillait les cuisines et menait les laveuses de vaisselle à coups de langue acérée ou, à l'occasion, de soufflets. *Le Repos du Pêcheur* n'aurait pas pu marcher sans elle. Les casseroles de cuivre n'eussent pas été si brillantes, et la bière brassée à la maison n'eût pas paru de moitié aussi savoureuse à la fidèle clientèle de maître Jellyband si maîtresse Sally Waite, de ses fortes mains

brunes, ne la leur avait apportée avec, sur le dessus, juste ce qu'il fallait d'écume crémeuse et pas un brin de plus.

C'étaient là les raisons de tous ces ; « Ho, Sally ! » « Par ici, Sally ! » « Combien de temps nous ferez-vous attendre cette bière ? » ou : « Sally, s'il vous plaît, un bout de fromage avec du pain fait à la maison et dépêchez-vous ! » qui résonnaient d'un bout à l'autre de la longue salle de café du *Repos du Pêcheur* en ce radieux jour de mai 1794.

Sally Waite, son bonnet de mousseline posé dans l'angle le plus flatteur, son fichu bien drapé autour de son buste arrogant, sa jupe bien écourtée au-dessus de ses fines chevilles, allait et venait de la salle à la cuisine, légère comme une fée bienveillante mais bien en chair, répondant à une plaisanterie ici, rabrouant un importun ailleurs, brûlante, haletante, animée.

II

L'aubergiste, maître Jellyband, que ces deux dernières années avaient rendu plus gros et plus chauve, se tenait fermement planté auprès de son foyer où, malgré la chaleur de ce bel après-midi, un feu de bûches brûlait joyeusement. Il exposait ses vues sur la situation politique de l'Europe en général avec cette assurance qui naît de l'ignorance profonde et des préjugés tenaces d'un véritable insulaire. Croyez-moi, maître Jellyband n'avait pas deux façons de voir au sujet de « ces étrangers assassins de par là-bas » qui avaient fait disparaître leur roi, leur reine, toute la noblesse, tous les gens de qualité, et que l'Angleterre s'était enfin décidée à mettre au pas.

– Et ce n'est pas une minute trop tôt, remarquez-le bien, m'sieur 'Empseed, continuait-il sentencieusement. Et si j'y avais pu quelque chose, nous les aurions punis depuis longtemps, nous aurions réduit leur beau Paris en miettes et mis en sûreté

la pauvre reine avant que ces sales meurtriers lui aient enlevé sa jolie tête de ses épaules.

M. Hempseed, dans son coin privilégié près du feu, n'était pas tout à fait de cet avis :

– Je ne suis pas partisan d'intervenir chez les autres peuples, dit-il en élevant sa tremblante voix de fausset pour essayer de dominer le torrent d'éloquence de maître Jellyband. Comme le disent les Écritures…

– Ôtez vos sales doigts de ma taille, cria maîtresse Sally Waite tandis que retentissait le bruit d'une main féminine appliquée violemment sur une joue masculine, interruption qui glaça la citation des Écritures sur les lèvres de M. Hempseed.

– Allons, Sally, allons, Sally, crut devoir dire M. Jellyband d'un ton sévère, car il n'aimait pas voir traiter aussi cavalièrement ses pratiques.

– Allons, père, répliqua Sally en secouant ses boucles brunes, occupez-vous de votre politique et m'sieur Hempseed de ses Écritures, et laissez-moi traiter comme il faut les voyous impudents. Attendez, vous ! ajouta-t-elle à l'adresse de son offenseur déconfit. Si mon mari vous attrape à faire ces plaisanteries, vous verrez ce que vous récolterez… C'est tout !

– Sally ! gronda M. Jellyband, plus sévèrement cette fois. Milord Hastings arrivera et votre dîner ne sera pas encore prêt.

Ce rappel frappa tellement maîtresse Sally qu'elle en oublia immédiatement la mauvaise conduite du galopin et n'entendit pas le murmure sarcastique qui accueillit la mention du nom de son époux. Avec un petit cri d'agitation, elle s'enfuit de la pièce…

M. Hempseed, négligeant avec majesté l'interruption de ses discours, reprit sa citation :

– Comme le disent les Écritures, monsieur Jellyband : « N'ayez aucune accointance avec le travail stérile des ténèbres. » Je ne me mêlerai donc pas d'une intervention. Souvenez-vous de ce que disent les Écritures : « Celui qui commet le péché est possédé du démon », et le démon pèche depuis le commencement, conclut-il avec un manque d'à-propos qui frisait le sublime.

Cependant M. Jellyband ne pouvait être confondu dans ses raisonnements par aucune sorte de citation, pertinente ou non.

– Tout cela est bien beau, m'sieur 'Empseed, dit-il, et assez bon pour ceux qui comme vous veulent se mettre du côté de ces misérables assassins.

– Comme moi, monsieur Jellyband, protesta M. Hempseed avec autant de vigueur que sa voix aiguë put le lui permettre. Non, je ne suis pas du côté de ces enfants de ténèbres…

– Vous êtes pour eux ou contre eux, reprit M. Jellyband nullement intimidé. Il y en a beaucoup, même maintenant, qui disent : « Laissez-les faire », mais je dis que ceux qui parlent ainsi ne sont pas de vrais Anglais ; car ce sont les Anglais qui doivent apprendre aux étrangers ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire. Et comme nous avons des bateaux, des hommes et de l'argent, nous pouvons les combattre lorsqu'ils ne pensent pas comme nous. Et laissez-moi vous dire, m'sieur 'Empseed, que je suis prêt à soutenir mon opinion contre n'importe quel homme qui ne la partage pas.

Sur ce, M. Hempseed se tut. À la vérité, un texte tiré des Écritures erra sur ses minces lèvres tremblantes ; mais comme personne ne faisait attention au bonhomme à ce moment, son à-propos demeurera pour toujours douteux. Les honneurs de la guerre restèrent à M. Jellyband. La hauteur de son patriotisme et une connaissance si remarquable des affaires politiques ne pouvaient manquer de faire impression sur les clients les plus ignorants, ou les moins ardents qui s'abritaient au *Repos du Pêcheur*.

Vraiment, qui était plus qualifié pour émettre une opinion sur les événements en cours que l'hôte du rendez-vous le plus fréquenté, vu que les dames et les hommes de qualité qui débarquaient en Angleterre et avaient passé l'eau pour échapper à leurs compatriotes transformés en misérables assassins, s'arrêtaient presque toujours au *Repos du Pêcheur* avant de se rendre à Londres ou à Bath ? Et, bien que M. Jellyband ne sût pas un mot de français, pas de jargon étranger pour lui, merci bien ! il avait été en rapport avec tous ces seigneurs et ces gentilshommes depuis deux ans et avait appris tout ce qui se passait là-bas et tout ce que projetait M. Pitt pour mettre fin à ces abominations.

III

La causerie de l'aubergiste avec ses clients préférés venait à peine de prendre un tour plus terre à terre, lorsqu'un grand tapage sur les pavés, au-dehors, des tintements, des roulements, des cris, des rires, tout un remue-ménage annoncèrent l'arrivée d'hôtes assez privilégiés pour faire autant de bruit qu'il leur plaisait.

M. Jellyband courut à la porte, appela Sally à tue-tête avec un : « Voici Milord Hastings ! » qui devait éperonner la hâte de la jeune femme. La politique était oubliée, les raisonnements mis de côté dans l'agitation de la bienvenue à souhaiter à des hôtes de cette qualité.

Trois jeunes élégants en vêtements de voyage, de belle apparence, et de mine affable, introduisaient un groupe d'étrangers, trois femmes et deux hommes, dans le vestibule accueillant du *Repos du Pêcheur*. Cette petite troupe venait de l'arrière-port où la gracieuse mâture d'un schooner, récemment arrivé, se balançait doucement sur le ciel délicatement teinté. Trois ou quatre matelots du schooner portaient les bagages qu'ils déposèrent dans le hall, puis portèrent leur main à leur

front en réponse à un sourire aimable et à une inclination de tête des jeunes seigneurs.

– Par ici, milord, répétait M. Jellyband. Tout est prêt. Par ici… Sally ! appela-t-il de nouveau.

Et Sally, agitée et rougissante, les joues chaudes, vint en courant de la cuisine, essuyant ses mains potelées à son tablier en prévision de la poignée de mains de leurs seigneuries.

– Puisque M. Waite n'est pas ici, dit gaiement Lord Hastings en passant un bras audacieux autour de la jolie taille de maîtresse Sally, j'aurai même un baiser, ma belle !

– Et moi aussi, par Dieu, pour l'amour du vieil amour, assura Lord Tony, et il planta un baiser chaleureux sur la joue ronde de maîtresse Sally.

– À votre service, messieurs, à votre service ! reprit M. Jellyband en riant.

Puis il ajouta avec plus de sérieux :

– Maintenant, Sally, conduis les dames dans la chambre bleue pendant que leurs seigneuries prendront un premier repos dans la salle de café. Par ici, messieurs, vos seigneuries, par ici !

Les étrangers, pendant ces discours, étaient restés un peu étourdis, ouvrant de grands yeux devant cette exubérance si différente de ce qu'ils avaient imaginé de la sombre Angleterre ensevelie dans le brouillard ; si différente aussi de l'affreuse tristesse qui avait remplacé chez leurs compatriotes l'ancienne gaieté si légère. Le vestibule et le petit hall du *Repos du Pêcheur* leur semblaient déborder de vie. Tout le monde parlait, personne ne semblait écouter ; tout le monde était gai, tout le monde semblait connaître tout le monde et être heureux de se retrouver. Des éclats de rire sonores se répondaient d'un bout à l'autre de la pièce sous les solives épaisses que l'âge avait noircies. Tout semblait accueillant, heureux. Le respect que les

hôteliers et les marins avaient témoigné aux jeunes gentilshommes et à eux était si naturel, si cordial, sans la moindre trace de servilité que ces cinq personnes qui avaient laissé derrière elles tant de haine, d'inimitié, de cruauté dans leur propre pays, sentirent un inexplicable serrement de cœur ; quelques larmes brûlantes montèrent à leurs yeux, larmes de joie, mais aussi de regret.

IV

Lord Hastings, le plus jeune et le plus gai de la compagnie, guida les deux Français vers la salle du café où, avec beaucoup de mots en mauvais français et de paroles aimables pour les encourager, tout le monde fit de son mieux pour mettre les étrangers à leur aise.

Lord Anthony Dewhurst et Sir Andrew Ffoulkes, un petit peu plus sérieux, mais tout de même aussi heureux du succès de leur aventure périlleuse que de la perspective de revoir leurs femmes, restèrent un peu plus longtemps dans le hall pour s'entretenir avec les marins qui avaient apporté les bagages.

– Avez-vous su quelque chose de Sir Percy ? demanda Lord Tony.

– Non, milord, répondit le marin ; rien depuis qu'il a débarqué ce matin. Milady l'attendait sur la jetée. Sir Percy a gravi rapidement les marches et nous a crié de revenir vite. « Dites à leurs seigneuries, a-t-il dit, que je les verrai au *Repos du Pêcheur*. » Puis Sir Percy et milady sont partis et nous ne les avons plus vus.

– Il y a de cela plusieurs heures, dit Sir Andrew avec un demi-sourire.

Lui aussi pensait à son prochain retour près de sa jolie Suzanne.

– Il était juste six heures quand Sir Percy a quitté le bateau, reprit le marin. Et nous avons ramé vite pour revenir après l'avoir déposé, mais le *Day Dream* a dû attendre la marée. Nous sommes restés longtemps sans entrer dans le port.

Sir Andrew fit un signe de tête.

– Savez-vous, dit-il, si le commandant a d'autres ordres ?

– Je ne sais pas, monsieur. Mais il nous faut toujours être prêts. Personne ne sait lorsque Sir Percy peut décider de mettre à la voile.

Les jeunes gens ne dirent plus rien et les marins saluèrent et partirent. Lord Tony et Sir Andrew échangèrent des sourires entendus. Ils s'imaginaient aisément leur cher bien-aimé, infatigable, comme un garçon délivré de l'école, joyeux d'avoir encore passé indemne à travers un danger mortel, serrant sa femme adorée dans ses bras et partant à l'aventure avec elle. Dieu seul savait où, pour vivre la brève vie de joie et d'amour que son énergie indomptable et son courage inflexible concédaient au côté sentimental de sa nature.

Il n'avait pas eu la patience d'attendre que la marée permît au *Day Dream* d'entrer dans le port et s'était fait mener en barque à l'aube naissante là où la belle Marguerite, fidèle à tous les rendez-vous qu'il lui assignait par de mystérieux truchements, était prête à le recevoir, à oublier dans ses bras les jours d'anxiété et de tourment cruel qu'elle avait dû passer maintes et maintes fois.

Ni Lord Tony, ni Sir Andrew, les deux plus fidèles et zélés lieutenants du Mouron Rouge, ne jalousaient leur chef pour ces quelques heures de joie pendant lesquelles ils restaient chargés des gens qu'ils venaient de sauver de la mort. Ils savaient que, dans un jour ou deux, peut-être dans quelques heures, Blakeney s'arracherait lui-même à l'étreinte de sa délicieuse femme, au

confort et au luxe d'un foyer idéal, aux compliments de ses amis, aux plaisirs de la fortune et de la vie mondaine pour ramper dans la crasse et les immondices de quelque coin reculé de Paris où il pourrait prendre contact avec les innocents qui souffraient… les pauvres victimes terrifiées de la révolution. Dans quelques heures, peut-être, il recommencerait à risquer sa vie à chaque minute pour sauver une pauvre créature pourchassée, homme, femme ou enfant, de la mort qui la menaçait aux mains de ces monstres inhumains qui ne connaissaient ni miséricorde ni compassion.

Comme chacun des dix-neuf membres de la ligue, ils avaient leur tour pour suivre leur chef là où le danger était le plus grand. C'était un privilège ardemment recherché, mérité par tous, et accordé à ceux en qui Sir Percy avait le plus confiance. Invariablement il était suivi d'une période de repos dans l'heureuse Angleterre. Sir Andrew Ffoulkes, Lord Anthony Dewhurst et Lord Hastings avaient fait partie de l'expédition qui avait amené sains et saufs Mme de Serval, ses trois enfants et Bertrand Moncrif en Angleterre. Dans quelques heures, ils pourraient oublier tous les périls, toutes les aventures, libres d'oublier toute chose, sauf leur vénération pour leur chef et leur dévouement à sa cause.

13

Le naufrage

I

L'excellent dîner servi par maîtresse Sally et ses jeunes servantes mit tout le monde en excellente humeur. Mme de Serval elle-même, pâle, mince, gentille, à la voix timide et aux yeux encore effrayés, essayait de sourire, tant son cœur se sentait réchauffé par la gaieté naturelle et la franche cordialité qui régnaient dans ce coin béni de Dieu. Les guerres et les bruits de guerre ne l'atteignaient que comme un écho de ce qui se passait dans le vaste monde ; et bien que plus d'un brave fils de Douvres eût péri dans l'une ou l'autre des malheureuses expéditions du duc d'York en Hollande ou dans un engagement naval sur les côtes de l'ouest de la France, dans l'ensemble, la guerre avec ses intermittences n'avait pas endeuillé profondément tout le pays.

Joséphine et Jacques de Serval, dont la soif de martyre avait été durement mise à l'épreuve au cours du banquet fraternel de la rue Saint-Honoré, avaient d'abord adopté, avec l'égoïsme de la jeunesse, une attitude obstinément chagrine, mais les singeries de maître Harry Waite, le mari de la jolie Sally, qui était jaloux d'elle comme un jeune dindon, amenèrent un sourire sur les lèvres. Les essais comiques de Lord Hastings pour parler le français, les fautes ridicules qu'il commettait, firent le reste et bientôt leurs voix aiguës de Latins se mêlèrent avec une merveilleuse gaieté au son plus grave des voix anglo-saxonnes.

Même Régine de Serval avait souri lorsque Lord Hastings lui avait demandé avec solennité si sa mère désirait que « le fou descende », entendant dire par là qu'on couvrît un peu le grand foyer vu que l'atmosphère de la salle de café devenait étouffante.

Le seul qui semblait incapable d'être tiré de sa tristesse était Bertrand Moncrif. Il était assis près de Régine, silencieux, morne, avec quelque chose comme du ressentiment au fond du regard. De temps en temps, quand il était plus particulièrement triste ou lorsqu'il refusait de manger, la petite main de Régine se glissait vers la sienne sous la table et la prenait d'un geste tendre, maternel.

II

Le joyeux repas était terminé et maître Jellyband faisait le tour de la table avec une bouteille d'eau-de-vie de contrebande que les jeunes gentilshommes dégustaient avec un indiscutable plaisir, lorsqu'on entendit un grand bruit au-dehors et maître Harry Waite sortit en courant pour se rendre compte de ce qui se passait.

Ce n'était pas grand-chose en apparence. Waite revint au bout d'un moment et dit que deux marins de la barque *Angela* étaient à la porte avec un jeune garçon français qui semblait plus mort que vif et que la barque avait ramassé juste à la limite des eaux françaises dans un canot, mourant de peur et de faim. Comme ce garçon ne parlait que français, les marins l'avaient amené au *Repos du Pêcheur,* pensant que quelque personnage de qualité pourrait l'interroger.

Aussitôt, Sir Andrew Ffoulkes, Lord Tony et Lord Hastings furent sur le qui-vive. Un garçon en détresse, venant de France et trouvé dans un canot, tous ces détails suggéraient une tragédie où la ligue du Mouron Rouge se devait de jouer un rôle.

– Faites entrer ce garçon dans le salon, Jellyband, commanda Sir Andrew. Il y a du feu là-bas, n'est-ce pas ?

– Oui, oui, Sir Andrew ! Nous y faisons du feu jusqu'au 15 mai.

– Bien. Amenez-le et donnez-lui d'abord un peu de votre eau-de-vie de contrebande, mon vieux, puis du vin et de quoi manger. Après, nous chercherons à en savoir plus sur lui.

Il sortit lui-même pour surveiller l'exécution de ses ordres. Jellyband, comme d'habitude, avait chargé sa fille de s'occuper de tout et maîtresse Sally était dans le hall, compétente et charitable, soutenant, portant presque un adolescent qui paraissait pouvoir à peine se tenir debout.

Elle le conduisit doucement dans le petit salon privé où un joyeux feu de bois brillait et le fit asseoir dans un fauteuil à côté du foyer ; après quoi, maître Jellyband lui-même versa un demi-verre d'eau-de-vie dans le gosier du pauvre garçon. Celui-ci reprit des forces et regarda autour de lui avec d'immenses yeux effrayés.

– Sainte Mère de Dieu ! murmura-t-il faiblement. Où suis-je ?

– Ne vous souciez pas de cela maintenant, mon garçon, répondit Sir Andrew dont le français était nettement supérieur à celui de ses camarades. Vous êtes chez des amis. C'est assez. Mangez et buvez, plus tard nous parlerons.

Il regardait attentivement le garçon. D'avoir vu en France la misère et la douleur en compagnie de l'homme le moins égoïste, et le plus compatissant qu'il y ait jamais eu, avait aiguisé sa compréhension. Le premier regard lui avait suffi pour comprendre qu'il n'avait pas devant lui un vagabond quelconque. Le garçon avait une voix douce à l'accent distingué ; sa peau était délicate et son visage exquis ; ses mains couvertes de crasse et ses pieds, logés dans des souliers

grossiers et trop grands, étaient petits comme ceux d'une femme. Tout de suite, Sir Andrew pensa que si le bonnet de toile cirée si extraordinairement enfoncé sur la tête du garçon était retiré, il délivrerait une abondance de longs cheveux.

Cependant ces détails qui rendaient le jeune étranger plus mystérieux ne pouvaient pas être éclaircis en ce moment. Sir Andrew Ffoulkes, avec le tact parfait qui naît du cœur, laissa le garçon seul dès qu'il fut en état de s'asseoir et de manger et alla rejoindre ses amis.

14

Le nid

I

Personne, à part quelques rares intimes, ne connaissait le petit nid où Sir Percy Blakeney et sa femme cachaient leur bonheur lorsque l'infatigable Mouron Rouge n'avait que quelques heures à passer en Angleterre et qu'il ne pouvait penser à prendre le chemin de leur belle résidence de Richmond. La maison – ce n'était qu'un cottage en bois vêtu de lierre – était située à un mille et demi hors de Douvres, à l'écart de la grand-route, perchée sur une élévation de terrain au bout d'un étroit sentier. Elle était entourée d'un petit jardin qui en mai était rempli de jacinthes et de jonquilles, et de roses en juin. Deux fidèles serviteurs, le mari et la femme, veillaient sur la maison, la gardant chaude et confortable au cas où Lady Blakeney, fatiguée de la vie mondaine ou dans l'attente de son mari, viendrait y passer un jour ou deux pour rêver à ce bonheur fugitif dont son âme continuait à être affamée, même lorsque son courage lui faisait accepter l'inévitable.

Quelques jours auparavant, le courrier hebdomadaire de France lui avait apporté une ligne de Sir Percy qui lui promettait de la tenir dans ses bras le 1er mai. Et Marguerite était venue dans le cottage vêtu de lierre, sachant que, malgré des obstacles qui pouvaient sembler insurmontables aux autres, Percy tiendrait parole.

Elle s’était glissée dehors à l’aube pour l’attendre sur la jetée et, aussitôt que le soleil de mai, qui s’était levé dans toute sa gloire comme pour apporter à leur bref bonheur son éclat et sa chaleur, eut dissipé la brume du matin, ses yeux avaient surveillé la belle yole grise qui s’était détachée du *Day Dream,* laissant le bateau attendre la marée pour entrer dans le port.

Depuis, chaque minute de ce jour avait été un ravissement. La première apparition de son mari avec son grand manteau à collet, qui semblait ajouter plusieurs pouces à sa haute taille, son cri de triomphe lorsqu’il l’avait aperçue, ses bras tendus alors que l’embarcation était encore loin, dans un geste d’attente infinie, avaient fait monter des larmes aux yeux de Marguerite. Puis le bateau rangé contre le débarcadère, Percy sautant à terre, sa voix, son regard, la force de son étreinte, l’ardeur de ses baisers. Un ravissement auquel la pensée de son caractère fugitif prêtait un peu d’amertume.

Cependant, Marguerite ne voulait pas penser à une nouvelle séparation, non, pas aujourd’hui tandis que les oiseaux chantaient un hymne assourdissant à la joie, tandis que l’odeur de l’herbe naissante et de la terre humide en travail parvenait à ses narines, pendant que la sève montait dans les arbres et que les bourgeons rouges et poisseux des châtaigniers éclataient pour faire naître une feuille. Non, il ne fallait pas penser à la séparation tandis qu’elle parcourait l’étroit sentier entre les haies d’aubépines en fleur avec le bras de Percy autour d’elle, sa voix bien-aimée dans les oreilles, son rire joyeux éclatant dans la douce atmosphère du matin.

Après, ils avaient déjeuné dans la pièce au plafond bas ; du lait bouillant, du pain fait à la maison, du beurre battu chez eux ; puis avait commencé le long, le délicieux dialogue où l’amour, le désir et le récit des actes héroïques avaient chacun leur tour. Blakeney n’avait aucun secret pour sa femme ; ce qu’il ne disait pas, elle le devinait sans peine, mais c’était des autres membres de la ligue qu’elle apprenait tous les traits d’héroïsme et de générosité qui jalonnaient les périlleuses aventures que son mari traversait avec une gaieté si légère.

– Si vous pouviez me voir comme un malheureux asthmatique, chérie, disait-il avec son rire communicatif, et m'entendre tousser ! Dieu me bénisse ! je suis extrêmement fier de cette toux. Le pauvre Rateau ne fait pas mieux, lui qui est vraiment asthmatique !

Il donna un exemple de sa performance, mais elle ne lui permit pas de continuer. Ce bruit était trop inquiétant ; il évoquait des idées qu'elle voulait oublier ce jour-là.

– Rateau est une vraie trouvaille, continua-t-il plus sérieusement, il est complètement stupide et aussi obéissant qu'un chien. Quand un de ces démons est sur ma trace, le vrai Rateau paraît et votre serviteur disparaît là où nul ne peut le trouver.

– Dieu veuille, murmura-t-elle involontairement, qu'ils ne puissent jamais vous trouver.

– Ils ne me trouveront pas, chérie, ils ne me trouveront pas ! assura-t-il avec sa conviction habituelle. Ils sont si perplexes au sujet de Rateau le charbonnier, du mystérieux Mouron Rouge, et de l'hypothétique milord anglais que même si ces trois personnages leur apparaissaient à la fois, ils les laisseraient échapper. Je vous jure que l'on pouvait si bien confondre le Mouron Rouge qui était dans l'antichambre de la mère Théot cet après-midi fatidique et, plus tard, au banquet fraternel de la rue Saint-Honoré, avec le vrai Rateau qui était chez la mère Théot pendant ce même souper si agité, qu'aucun de ces misérables assassins ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles et nous avons pu ainsi filer aussi facilement que des lapins hors d'un filet déchiré.

C'était ainsi qu'il racontait l'aventure dangereuse au cours de laquelle il avait, déguisé en charbonnier, affronté la tourbe hurlante et entraîné Mme de Serval et ses enfants dans la maison abandonnée qui était un des refuges de la ligue, avec une hardiesse, un cran vraiment surhumains. Et il n'en disait pas plus sur ce trait inouï d'audace qui l'avait fait se montrer sur le balcon pour jeter des mannequins dans le brasier afin de

donner le temps à ses amis d'emmener les malheureux hors de la maison. Puis vint l'histoire de Bertrand Moncrif, enlevé à demi inconscient de l'appartement de la belle Cabarrus alors que Robespierre en personne était assis à une dizaine de mètres, séparé seulement de lui par l'épaisseur d'un mur.

– Cette femme doit vous haïr, murmura Marguerite avec un frisson qu'elle cherchait à dissimuler. Il y a des choses qu'une femme comme Theresia Cabarrus ne doit jamais pardonner. Qu'elle aime ou non Moncrif, sa vanité souffrira profondément et elle ne vous pardonnera jamais de l'avoir enlevé de ses griffes.

Il rit.

– Seigneur ! ma chérie, si nous devions nous soucier de toutes les personnes qui nous détestent, nous passerions toute notre vie à réfléchir au lieu d'agir. Et les seules choses auxquelles je veux réfléchir, ajouta-t-il avec un regard passionné, qu'elle sentit autour d'elle comme un manteau brûlant, sont votre beauté, vos yeux, le parfum de vos cheveux et le goût délicieux de vos baisers.

II

Quelques heures plus tard, le même jour bienheureux, alors que les ombres des frênes et des châtaigniers s'allongeaient sur le sentier et que le soir enveloppait mystérieusement leur nid, Sir Percy et Marguerite étaient assis dans l'embrasure profonde d'une fenêtre du petit salon. Percy avait ouvert complètement les persiennes et, la main dans la main, les époux contemplaient le dernier rayon de lumière qui s'attardait à l'ouest, en écoutant les pépiements qui venaient des nids nouvellement construits dans les arbres où l'on se souhaitait tendrement la bonne nuit. C'était un de ces soirs exquis de printemps, rares dans les pays nordiques, où le vent

ne souffle pas, où chaque son retentit clair et net dans le silence alentour. L'air doux, un peu humide, avait un goût de vie nouvelle et de sève montante, une odeur de narcisses sauvages et de violettes des bois. Un soir où même le bonheur est déplacé, où la nature, dans sa perfection si cruellement fugace, réclame l'hommage d'une douce mélodie.

Une grive dit quelque chose à son compagnon, quelque chose de tendre et d'insistant qui les berça jusqu'à les endormir. Puis, tout devint silencieux, et Marguerite, la gorge serrée, laissa tomber sa tête sur la poitrine de son mari. Brusquement, on entendit une voix d'homme rauque, mais distincte, rompre la paix du lieu. On ne put d'abord comprendre ce qu'il disait. Ce ne fut qu'au bout d'un moment que Marguerite fut assez consciente de ce bruit pour lever la tête et écouter. Quant à Sir Percy, il était tout à la contemplation de la femme adorée, et seul un tremblement de terre aurait pu le ramener à la réalité si Marguerite ne s'était redressée sur les genoux et n'avait murmuré :

– Écoute !

Une voix de femme alternait avec la voix d'homme ; elle était haute comme pour un défi pitoyable et impuissant :

– Vous ne pouvez me nuire maintenant, je suis en Angleterre !

Marguerite se pencha hors de la fenêtre, essaya de percer l'obscurité qui s'amoncelait dans la venelle. Les voix venaient de là : d'abord celle de l'homme, puis celle de la femme, et de nouveau celle de l'homme ; tous deux parlaient français, la femme était visiblement terrifiée et se défendait tandis que l'homme était rude et commandait. Elle était maintenant plus incisive et distincte qu'auparavant et Marguerite eut de la peine à réprimer le cri qui montait à ses lèvres. Elle avait reconnu cette voix.

– Chauvelin ! murmura-t-elle.

– Oui, en Angleterre, citoyenne, continuait cette voix menaçante, mais le bras de la justice est long et rappelez-vous que vous n'êtes pas la première à avoir tenté sans succès, croyez-moi, à éviter votre châtiment en allant rejoindre les ennemis de la France. Où que vous vous cachiez, je saurai vous trouver. Ne vous ai-je pas trouvée ici ? et il y a quelques heures à peine que vous êtes à Douvres !

– Vous n'avez pas le droit ! protestait la femme avec le courage du désespoir.

L'homme rit :

– Êtes-vous assez sotte, citoyenne, pour le croire réellement ?

Cette réponse sarcastique fut suivie par un silence brusquement rompu par un cri de femme et, à l'instant, Sir Percy fut debout et sortit. Marguerite le suivit jusqu'au portail d'où le sol en pente, coupé de marches ici et là, menait à la grille, puis au sentier. Ce fut tout à côté de la grille que Sir Percy trouva une forme humaine recroquevillée, tandis qu'il apercevait à une cinquantaine de mètres plus loin un homme qui s'éloignait si vite que sa retraite ressemblait à une course. Le réflexe de Sir Percy était de se précipiter à sa poursuite, mais l'être tassé contre le mur étendit les bras, s'accrocha à lui si désespérément avec des pleurs étouffés, des « Par pitié, ne me quittez pas », qu'il lui parut inhumain de s'éloigner. Il se pencha, releva ce tas humain et le porta dans la maison. Il déposa son fardeau sur le siège de la fenêtre où un moment plus tôt il regardait avec ravissement les cils de Marguerite, et avec son habituelle bonne humeur, il dit :

– Je vous laisse le reste, chérie ; mon français est trop mauvais pour me servir dans ce cas.

Marguerite comprit la précaution. Sir Percy, dont la maîtrise de la langue française était extraordinaire, ne se servait de ce langage que pendant le temps que duraient ses périlleuses entreprises.

III

La loque humaine semblait pitoyable, étendue ainsi sur le siège, soulevée par des coussins. C'était un adolescent, habillé de vêtements rudes de pêcheur, un bonnet enfoncé sur la tête, mais dont on ne pouvait pas ne pas voir les mains fines de femme et l'exquis visage.

Sans un mot, Marguerite saisit le bonnet et l'enleva doucement. Une abondance de cheveux presque bleus se répandit sur les épaules.

– C'est ce que je pensais, dit tranquillement Sir Percy, tandis que l'étrangère sautait sur ses pieds, fondait en larmes et gémissait :

– Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Sainte Vierge, protégez-moi !

Il n'y avait qu'à attendre, et bientôt cet accès de chagrin et de peur se calma. L'étrangère, avec un faible sourire, prit le mouchoir que lui tendait Lady Blakeney et se mit à essuyer ses larmes. Puis elle regarda les bons Samaritains qui l'avaient secourue :

– Je vous ai trompés, je sais, dit-elle, tandis que ses lèvres tremblaient comme celles d'un enfant malheureux. Mais si vous saviez…

Elle était franchement assise maintenant et tournait nerveusement le mouchoir humide entre ses doigts.

– D'aimables gentilshommes anglais ont été bons pour moi là-bas dans le village, continua-t-elle plus clairement. Ils m'ont nourrie et abritée et on m'a laissée seule pour me reposer, mais j'étouffais dans cette petite pièce. J'entendais tout le monde rire

et parler et le soir était si doux. Je suis sortie. Je ne voulais que respirer un peu, mais il faisait si beau, tout était si paisible… ici, en Angleterre, c'est si différent…

Elle frissonna et sembla être près de pleurer. Marguerite intervint doucement :

– Alors vous avez prolongé votre promenade et vous avez trouvé ce sentier ?

– Oui, j'ai prolongé ma promenade. Je n'ai pas vu que le chemin devenait solitaire. Brusquement, j'ai compris qu'on me suivait et j'ai couru ; je ne savais qui était derrière moi, mais je sentais que c'était horrible !

Ses yeux dilatés par la peur étaient noirs comme s'ils n'avaient plus que la pupille. Ils étaient fixés sur Marguerite et ne se levaient jamais sur Sir Percy qui se tenait à une certaine distance des deux femmes et les regardait en silence et sans émotion apparente.

La femme frissonnait, son visage était pris de peur et ses lèvres semblaient exsangues. Marguerite caressa les mains tremblantes.

– Il est heureux que vous vous soyez dirigée sur cette maison.

– J'avais vu une lumière, continua la jeune femme plus calmement. Et je pense que, sans en avoir conscience, j'ai couru pour trouver un abri. Puis mon pied a heurté une pierre, je suis tombée ; j'ai voulu me relever et je n'en ai pas eu le temps, une main était sur mon épaule et une voix, une voix dont j'ai peur, m'a appelée par mon nom.

– La voix de Chauvelin ? dit simplement Marguerite.

La femme la regarda rapidement :

– Vous le connaissez ?

– Je connais sa voix.

– Mais vous le connaissez ? insista l'étrangère.

– Oui, je le connais. Je suis une de vos compatriotes. Avant de me marier, je m'appelais Marguerite de Saint-Just.

– Saint-Just ?

– Mon frère et moi sommes les cousins du jeune député, de l'ami de Robespierre.

– Dieu vous aide ! murmura la femme.

– C'est ce qu'il a fait en nous emmenant en Angleterre. Mon frère est marié maintenant, et moi, je suis Lady Blakeney. Vous aussi serez heureuse et en sûreté maintenant que vous êtes ici.

– Heureuse ? dit la femme dans un sanglot. Et en sûreté ? Si seulement je pouvais le croire !

– Qu'avez-vous à craindre ? Chauvelin peut avoir encore quelque ombre de pouvoir en France, mais ici, il est impuissant.

– Il me hait, il me hait…

– Pourquoi ?

L'étrangère ne répondit pas tout de suite. Ses yeux profonds et brûlants semblaient tenter de lire la secrète pensée de Marguerite en retrait de son front serein. Puis elle reprit avec une sorte d'inconséquence :

– Tout a commencé si bêtement ! Pourtant, je n'ai rien fait contre mon pays, contre ma patrie !

Elle saisit les mains de Marguerite et s'écria avec un enthousiasme puéril :

– Avez-vous entendu parler du Mouron Rouge ?

– Oui, j’en ai entendu parler.

– Vous savez que c’est le plus beau, le plus brave, le plus étonnant des hommes ?

– Je le sais, approuva Marguerite en souriant.

– Bien sûr, on le hait en France. C’est l’ennemi de la République ; il est contre les massacres, contre la persécution. Il sauve les innocents, il les aide, c’est pourquoi on le hait, naturellement.

– Naturellement.

– Je l’ai toujours admiré, continua la jeune femme, les yeux brillants. Toujours ! Toujours depuis que j’ai su comment il avait sauvé le comte de Tournai et Juliette Marny et Esther Vincent et tant d’autres. Je savais tout, parce que je connaissais très bien Chauvelin et quelques membres du Comité de salut public et j’essayais toujours de leur tirer les vers du nez au sujet du Mouron Rouge. Quoi d’étonnant à ce que je l’aie admiré de toute mon âme ! J’aurais donné ma vie pour l’aider.

Elle s’arrêta et ses yeux sombres étaient fixés droit devant elle comme si elle apercevait réellement le héros de ses rêves. Ses joues prenaient de l’éclat et sa merveilleuse chevelure tombait comme un manteau de nuit autour d’elle, encadrant l’ovale parfait de son visage, rehaussant la blancheur crémeuse de sa gorge et la teinte rosée qui s’était répandue sous sa peau. C’était vraiment une créature exquisement jolie, et Marguerite, qui était elle-même une des plus ravissantes femmes de ce temps, sentait la plus vive admiration pour cette étrangère dont l’enthousiasme, vu son objet, était si sympathique.

– Vous comprenez peut-être maintenant pourquoi Chauvelin me hait, conclut la jeune femme tandis que ses yeux se voilaient et que ses joues reprenaient leur pâleur.

– Vous avez été peut-être imprudente, suggéra Marguerite.

– Je l'ai été, je suppose. Et Chauvelin est vindicatif. Sur quelques mots prononcés par étourderie, il a établi une accusation. Un ami m'a avertie ; mon nom était déjà dans les dossiers de Fouquier-Tinville. Vous savez ce que cela signifie : la perquisition, l'arrestation, le jugement et puis la guillotine. Et je n'avais rien fait. Je me suis enfuie. Un ami influent s'est arrangé pour cela. Un domestique m'accompagnait. Nous avons atteint Boulogne je ne sais trop comment ; j'étais faible, malade, malheureuse, à peine vivante. J'avais dit à François, mon domestique, de m'emmener où bon lui semblait, mais nous n'avions ni papiers ni passeports. Chauvelin était sur notre trace. Nous nous sommes cachés dans des granges, dans des porcheries, n'importe où, et nous sommes enfin arrivés à Boulogne. J'avais de l'argent, heureusement ; nous avons convaincu un marin de nous céder son bateau. Un bateau à rames… vous voyez cela. Et nous n'étions que deux ; rester pouvait nous coûter la vie, mais partir pouvait avoir le même résultat. Le temps était beau, par chance, et François me dit que nous rencontrerions certainement un bateau anglais qui nous recueillerait. J'étais plus morte que vive. Je me souviens avoir vu les côtes de France s'éloigner, s'éloigner… J'étais rompue. J'ai dû m'endormir. Brusquement, quelque chose m'a réveillée. Un cri. J'avais entendu un cri et un plouf ! J'étais toute trempée. Un aviron était encore accroché à la barque, l'autre avait disparu. François n'était plus là ; j'étais seule.

Elle parlait par phrases hachées comme si chaque mot la blessait. La plupart du temps elle regardait ses mains qui tournaient et retournaient le petit mouchoir trempé jusqu'à en faire une boule. De temps en temps elle regardait ses hôtes, Sir Percy plus souvent que Marguerite. Ses yeux pleins de larmes s'attachaient à lui avec un regard tantôt implorant, tantôt plein de défi. Lui paraissait ému et il la regardait attentivement en silence, avec une expression d'intérêt par moment détaché comme s'il ne comprenait pas tout ce qu'elle disait.

– Combien vous avez dû souffrir ! dit doucement Marguerite. Mais qu'arriva-t-il après ?

– Oh ! je ne sais pas, je ne sais pas, reprit la pauvre femme. J'étais trop engourdie, trop paralysée par la peur pour souffrir beaucoup. Le bateau a dû dériver, je suppose, la nuit était belle et calme et la lune brillait, mais je ne me souviens plus de rien après ce cri. Je suppose que le pauvre François s'est trouvé mal ou s'est endormi et qu'il est tombé à l'eau. Je ne l'ai plus revu. Je ne me souviens de rien jusqu'à me retrouver à bord d'un bateau, entourée d'un groupe de marins. Ils ont été très bons pour moi ; ils m'ont emmenée à terre et m'ont conduite dans un endroit chauffé où des gentilshommes anglais se sont occupés de moi. Et… et je vous ai déjà dit la suite.

Elle se renversa sur les coussins comme si cet effort prolongé l'avait épuisée. Ses mains semblaient froides, bleuies. Marguerite se leva et ferma la fenêtre derrière elle.

– Comme vous êtes bonne et attentionnée, s'écria l'étrangère.

Et après un moment elle ajouta avec un soupir las :

– Je n'abuserai pas plus longtemps de votre bonté. Il est tard, je dois m'en aller.

Elle se leva avec regret.

– L'auberge où j'étais, demanda-t-elle, est-elle loin ?

– Vous ne pouvez y aller seule, dit Marguerite. Vous ne savez même pas le chemin !

– Non, mais peut-être votre domestique pourrait-il m'accompagner, seulement jusqu'à la ville ? Après, je demanderai le chemin.

– Vous parlez anglais, madame ?

– Oui. Mon père était diplomate et il a habité l'Angleterre pendant quatre ans. J'ai appris un peu d'anglais et je ne l'ai pas oublié.

– Un des domestiques va vous accompagner. L'auberge dont vous parlez doit être *Le Repos du Pêcheur,* puisqu'il s'y trouvait des gentilshommes.

– Si vous me permettez, madame, interrompit Sir Percy qui parlait pour la première fois depuis que l'étrangère avait commencé son récit.

Celle-ci le regarda avec un regard à demi rusé, à demi ardent.

– Vous, milord ! Oh, non, j'en serais confuse !

Elle s'arrêta et ses joues devinrent pourpres tandis que son regard se posait sur son extraordinaire costume.

– J'avais oublié, murmura-t-elle. François m'avait fait mettre mes affreux vêtements quand nous avons quitté Paris.

– Je vais vous prêter un manteau pour cette nuit, dit Marguerite. Mais vous n'avez pas besoin de vous soucier de vos vêtements. Sur cette côte nous sommes habitués à voir débarquer les malheureux fugitifs dans toutes sortes de déguisements. Demain nous trouverons quelque chose pour votre voyage à Londres.

– À Londres ? dit vivement l'étrangère. Oui, je souhaiterais me rendre à Londres.

– Ce sera facile. Mme de Serval avec son fils, ses deux filles et un ami, prendra le coche demain. Vous pourrez vous joindre à eux, j'en suis sûre. Ainsi, vous ne serez pas seule. Avez-vous de l'argent, madame ? ajouta Marguerite avec sollicitude.

– Oui, j'en ai beaucoup pour ce dont j'ai besoin en ce moment. J'ai un portefeuille sous mes vêtements. J'ai pu en

réunir un peu et je ne l'ai pas perdu. Je ne suis à la charge de personne et dès que j'aurai trouvé mon mari…

– Votre mari ?

– Le marquis de Fontenay. Peut-être le connaissez-vous ? L'avez-vous rencontré à Londres ?

Marguerite secoua la tête :

– Non, pas à ma connaissance.

– Il m'a abandonnée il y a deux ans… cruellement. Il a émigré en Angleterre et je suis restée seule. Il a sauvé sa vie, mais moi je ne pouvais pas le suivre à ce moment, et…

Elle eut l'air d'être près de pleurer. Mais elle se domina et reprit plus tranquillement :

– Mon idée était de le retrouver un jour. Maintenant que j'ai dû quitter la France, peut-être des amis voudront-ils bien m'aider à le retrouver. Je n'ai jamais cessé de l'aimer et je pense que, peut-être, il ne m'a pas tout à fait oubliée.

– Ce serait impossible, répondit aimablement Marguerite. J'ai des amis à Londres qui sont en relation avec la plupart des émigrés. Nous verrons ce qu'on peut faire. Je pense qu'il ne doit pas être difficile de trouver M. de Fontenay.

– Vous êtes un ange ! s'écria l'étrangère.

Et, avec un geste charmant, elle prit la main de Marguerite et la porta à ses lèvres. Elle sécha une fois de plus ses yeux, ramassa son bonnet où elle enfouit rapidement ses cheveux, puis elle se tourna vers Sir Percy :

– Je suis prête, milord. J'ai trop longtemps troublé votre intimité. Je ne suis pas assez courageuse pour refuser votre escorte ; pardonnez-moi, madame, je vais marcher très vite pour que votre mari soit bientôt de retour.

Elle s'enveloppa du manteau que la domestique venait d'apporter et aussitôt Sir Percy partit avec l'étrangère tandis que Marguerite restait sous le porche, écoutant le bruit de leurs pas qui s'éloignaient.

Son visage gardait une expression de surprise et ses yeux étaient troublés. Le bref séjour de cette ravissante femme dans sa maison avait fait naître un vague sentiment de crainte qu'elle cherchait vainement à combattre. Elle ne pouvait pas soupçonner cette femme, mais elle qui était toujours si émue par les infortunes que Sir Percy tentait de soulager se sentait glacée dans ce cas, sans vraie sympathie. L'histoire de Mme de Fontenay ne différait que par quelques détails des milliers d'autres récits qu'elle avait pu entendre, chaque fois elle s'était sentie portée à aider et à consoler, mais aujourd'hui il lui semblait avoir foulé un reptile blessé ou malade, faible et sans défense et pourtant indigne de pitié.

Cependant, Marguerite n'est pas femme à permettre à son imagination de dessécher son cœur. L'héroïque Mouron Rouge ne se demandait jamais si les gens pour qui il exposait sa vie en étaient dignes ou non, et Marguerite, avec un soupir, se reprocha sa lâcheté, sécha ses larmes et rentra dans la maison.

15

Pour l’amour du sport

Pendant les cinq premières minutes, Sir Percy Blakeney et Mme de Fontenay marchèrent l’un à côté de l’autre sans mot dire.

– Vous ne dites rien, milord ? demanda-t-elle.

– Je réfléchissais.

– À quoi ?

– Je pensais que nous perdions une remarquable actrice en Theresia Cabarrus.

– Mme de Fontenay, s’il vous plaît.

– Theresia Cabarrus tout de même. Et probablement Mme Tallien demain, car vous avez divorcé, madame, dès que la loi contre les émigrés vous a permis de prendre votre liberté.

– Vous paraissez bien informé.

– Presque aussi bien que vous, madame.

– Vous n’avez donc pas cru mon histoire ?

– Pas un mot.

– C’est étrange, rêva-t-elle, car chaque mot est vrai.

– Vraiment étrange !

– Bien sûr, je n'ai pas tout dit. Je ne pouvais pas... Votre femme n'aurait pas compris. Elle est devenue, comment dire ? très anglaise. Marguerite de Saint-Just aurait pu comprendre, mais Lady Blakeney ?...

– Qu'est-ce que Lady Blakeney ne pouvait comprendre ?

– Eh bien ! Bertrand Moncrif.

– Ah !

– Vous pensez que j'ai nui à ce garçon... Vous me l'avez enlevé. Vous, vous le Mouron Rouge. Vous voyez, je sais tout ; Chauvelin m'a dit...

– Et vous a guidée adroitement jusqu'à ma porte, conclut Sir Percy avec un éclat de rire. Pour jouer la charmante comédie du tyran à la grosse voix et de la victime pathétique de sa persécution. C'était bien joué. Permettez-moi de vous offrir mes sincères félicitations.

Elle ne dit rien pendant un moment, puis demanda avec brusquerie :

– Vous pensez que je suis venue pour vous espionner ?

– Oh ! dit-il légèrement, il serait présomptueux de supposer que la belle Theresia Cabarrus pourrait consacrer son attention à un objet aussi peu intéressant que moi.

– C'est vous, reprit-elle sèchement, qui choisissez de jouer un rôle. Trêve de plaisanterie, s'il vous plaît, et dites-moi plutôt ce que vous comptez faire.

Il ne répondit pas à cette demande et son silence énerva la jeune femme qui continua d'un ton agressif :

– Vous allez me livrer à la police ? Et comme je suis sans papiers...

Il leva la main, de ce geste gentiment désapprobateur qui lui était familier :

– Oh ! comment pouvez-vous croire que je manquerais à ce point d'esprit chevaleresque ?

– Je suppose qu'en Angleterre on penserait qu'il s'agit de patriotisme ou de légitime défense : combattre un ennemi, dénoncer un espion…

Elle s'arrêta et, comme une fois de plus il gardait le silence, elle recommença avec une ardeur émouvante :

– Ce serait tout de même me livrer, après tout. Vendre une pauvre femme à son pire ennemi ! Quel mal vous ai-je fait pour que vous me persécutiez ainsi ?

– Vous persécuter ! s'exclama-t-il. Pardieu, madame, voici une plaisanterie si subtile qu'avec votre permission, mon esprit obtus ne peut l'expliquer !

– Ce n'est pas une plaisanterie. Puis-je vous dire ? car il me semble que nous jouons aux propos interrompus, vous et moi.

Elle s'arrêta et il dut l'imiter. Ils étaient presque au bout du sentier qui, quelques mètres plus loin, débouchait sur la grand-route. Dans le lointain, les lumières de la ville et du port de Douvres brillaient dans la nuit. Derrière eux, la venelle creusée entre des pentes herbues et ombragée par de vieux ormes aux formes tourmentées paraissait encore plus noire. Mais à l'endroit où ils se tenaient, la lune jetait en plein sa clarté sur la route large, sur un bouquet de hêtres cuivrés à gauche, sur le petit cottage qui abritait son toit de chaume au pied de la colline, et, au loin, sur la masse du château de Douvres, de l'église et des tours. Dans cette lumière glacée, chaque bout de clôture, chaque rameau des haies d'aubépine, semblaient nettement découpés dans un métal aiguisé. Theresia, délicieusement longue et fine, gracieuse malgré ses vêtements grossiers, se tenait hardiment en pleine lumière ; les bouclettes de ses cheveux de jais étaient doucement agitées par une faible

brise et ses yeux, à la fois sombres et lumineux, étaient fixés sur l'homme qu'elle avait entrepris de subjuguer.

– Ce garçon (cette fois sa voix était tout à fait douce), Bertrand Moncrif, était un jeune étourdi, mais je l'aimais et je voyais l'abîme où sa folie le menait. Il n'y avait entre nous que de l'amitié, mais je voyais que, tôt ou tard, il mettrait sa tête dans une nasse et alors, qu'est-ce que sa pâle fiancée pourrait faire pour lui ? Tandis que moi, j'ai des amis, de l'influence, et je l'aimais, j'étais inquiète pour lui. Puis, la catastrophe est arrivée l'autre nuit. C'était ce que les bêtes féroces appellent un banquet fraternel. Bertrand y était ; comme un fou, il a commencé à dire pis que pendre de Robespierre. Là, au beau milieu de la foule ! Ils auraient pu le mettre en pièces. Je ne sais au juste ce qui s'est passé, je n'y étais pas, mais il est venu chez moi, à minuit, échevelé, les vêtements déchirés, plus mort que vif. Je l'ai accueilli, je l'ai caché. Oui, oui ! alors que Robespierre et ses amis étaient sous mon toit, et je risquais ma vie à chaque minute que Bertrand passait dans mon appartement. Chauvelin se doutait de quelque chose. Je le connais, ses yeux enfoncés, si clairs, semblaient me fouiller l'âme tout le temps. À quel moment avez-vous emmené Bertrand ? Je ne sais... mais Chauvelin devait le savoir. Il a dû vous voir, il allait et venait sous différents prétextes et lorsque les autres ont été partis il est revenu. Il m'a accusée d'avoir abrité Bertrand et aussi le Mouron Rouge, il m'a dit que j'avais partie liée avec les espions anglais et que je m'étais arrangée avec eux pour faire enlever mon amoureux de chez moi. Puis il est parti. Il ne m'avait pas menacée ; vous le connaissez aussi bien que moi, menacer n'est pas sa manière, mais dans son regard, j'avais lu ma condamnation. Heureusement, j'avais François. Nous avons emballé le peu qui m'appartient, j'ai laissé ma fidèle Pepita pour y veiller et je me suis enfuie. Quant au reste, je vous jure que tout s'est passé comme je l'ai raconté à votre femme. Vous dites que vous ne me croyez pas. Bien ! Voulez-vous donc me faire quitter ce pays où je cherche un abri après avoir tant souffert ? Voulez-vous me renvoyer en France pour me jeter dans les bras d'un homme qui me mettra dans le tombereau qui va emporter la prochaine fournée de victimes à la guillotine ? Vous pouvez le faire, vous êtes en Angleterre, vous êtes riche, influent, une

puissance dans votre pays, et je suis étrangère, sans amis, sans argent… Si vous le faites, monsieur, mon sang retombera sur vous ; et tout ce que vous avez fait de bien avec votre ligue sera terni par ce crime.

Elle était, en parlant ainsi avec calme, d'une exquise beauté. Sir Percy Blakeney eût été surhumain s'il avait pu résister à un appel formulé par de si jolies lèvres.

La nature elle-même plaidait pour Theresia, la douceur de la nuit, le scintillement étoilé du ciel, la clarté de la lune, l'odeur de la terre humide et de la violette des bois. Et l'homme qui avait consacré sa vie au soulagement de l'humanité souffrante, dont les oreilles s'étaient entraînées à percevoir l'appel des faibles et des innocents, devait plutôt croire à la sincérité de cette belle créature que s'en rapporter à l'instinct qui le préservait des périls déguisés, et cuirasser son cœur contre toute compassion. Quand elle s'arrêta, lasse et secouée de sanglots, qu'elle cherchait vainement à réprimer, il lui dit avec une extrême gentillesse :

– Croyez-moi, madame, je n'avais pas la pensée de vous accuser quand j'ai affirmé que je ne croyais pas votre récit. J'ai vu tant de choses étranges au cours de mon existence mouvementée que je dois savoir combien la vérité peut paraître quelquefois invraisemblable !

– Si vous me connaissiez mieux…

– Justement. Je ne vous connaissais pas, madame, et maintenant il me paraît que le sort s'en est mêlé et que je ne vous connaîtrai jamais.

– Que voulez-vous dire ?

Sa réponse n'eut aucun rapport avec la question.

– Marchons-nous ? Il se fait tard.

Elle eut un cri léger comme si on l'éveillait d'un rêve, puis se mit à marcher à côté de lui de son pas long, plein de grâce. En silence, ils atteignirent la grand-route. Ils avaient déjà dépassé le premier groupe des maisons de la ville et *Le Piéton qui court,* l'auberge la plus excentrique de la cité. Il n'y avait plus qu'à suivre la rue Haute, traverser la vieille place et ils apercevraient *Le Repos du Pêcheur*.

– Vous ne m'avez pas répondu, dit Theresia.

– À quelle question, madame ?

– Je vous ai demandé pourquoi le sort nous empêcherait de nous rencontrer de nouveau.

– Oh !… Vous m'avez dit que vous restiez en Angleterre ?

– Si vous voulez bien m'y laisser, dit-elle d'un ton soumis.

– Il n'est pas en mon pouvoir d'accorder ou de refuser cela.

– Vous ne me dénoncerez pas à la police ?

– Je n'ai jamais dénoncé une femme.

– Ou à Lady Blakeney ?

Il ne répondit pas.

– Ou à Lady Blakeney ? répéta-t-elle.

Comme il ne répondait toujours pas, elle se mit à le supplier :

– Que gagnerait-elle à savoir que je suis cette pauvre abandonnée, sans foyer, sans parents, sans amis, Theresia Cabarrus, la belle Cabarrus ! autrefois fiancée au puissant Tallien, maintenant soupçonnée d'intelligence avec les ennemis de son pays en France… et soupçonnée en Angleterre d'être une espionne. Où vais-je aller, mon Dieu ! Que vais-je faire ? Ne le

dites pas à Lady Blakeney. Je vous en prie à genoux. Elle me haïrait, elle me craindrait, elle me mépriserait. Laissez-moi ma chance d'être heureuse !

Elle posa une main sur le bras de son compagnon. Elle leva les yeux vers lui, des yeux brillants de larmes, ses belles lèvres rouges tremblaient. Il soutint un moment son regard en silence, puis, tout à coup, il rejeta la tête en arrière et se mit à rire.

– Bon Dieu ! que vous êtes intelligente !

– Monsieur ! protesta-t-elle.

– Non ! n'ayez pas peur, belle dame. J'aime le sport. Je ne vous dénoncerai pas.

Elle fit une grimace de stupéfaction.

– Je ne vous comprends pas.

– Allons au *Repos du Pêcheur,* reprit-il avec son habituel manque d'à-propos, allons !

– Pouvez-vous m'expliquer ?

– Il n'y a rien à expliquer. Vous m'avez demandé, non, vous m'avez défié de ne pas vous dénoncer même à Lady Blakeney. Bien, je relève le défi. C'est tout.

– Vous ne direz à personne, attention, à personne, que Mme de Fontenay et Theresia Cabarrus ne font qu'une seule personne ?

– Vous avez ma parole.

Elle eut un soupir de soulagement.

– Très bien, monsieur, puisque je pourrai aller à Londres, nous nous rencontrerons là-bas, j'espère.

– C’est peu probable, chère madame, car je pars demain pour la France.

Elle eut un halètement vite étouffé dont elle espéra qu’il ne s’était pas rendu compte.

– Vous allez en France ?

– Comme j’ai l’honneur de vous le dire. Je pars pour la France et vous laisse libre d’aller et venir à votre guise !

Elle fit semblant de ne pas avoir saisi l’invite ; puis tout à coup, comme si elle était mue par une impulsion irrésistible, elle dit résolument :

– Si vous partez, je pars.

– J’en étais sûr, chère madame. Car il n’y a aucune raison pour que nous nous attardions ici. Notre ami commun, M. Chauvelin, doit être impatient de connaître le résultat de l’entrevue.

Elle eut un cri d’horreur et d’indignation :

– Oh ! Vous continuez à croire cela de moi ?

Il était là, souriant, la contemplant d’un regard mi-amusé, mi-nonchalant. Il ne dit rien, mais elle sentit qu’il avait répondu. Avec un gémissement, comme un enfant qui s’est fait mal, elle se retourna, enfouit son visage dans ses mains et sanglota à s’en briser le cœur. Sir Percy attendit tranquillement que le premier paroxysme se fût apaisé, puis il lui parla gentiment :

– Je vous en prie, madame, reprenez-vous et séchez vos larmes. Si je vous ai blessée, j’implore votre pardon. Je voudrais qu’il vous fût possible de comprendre qu’un homme qui tient des vies humaines dans ses mains, qui est responsable de la vie et de la sûreté de ceux qui se sont confiés à lui, doit être deux fois plus prudent et ne doit se fier à personne. Vous avez dit

vous-même que maintenant enfin, dans ce jeu de vie et de mort que mes amis et moi avons joué avec succès pendant ces trois dernières années, j'ai les cartes perdantes. Donc, je dois jouer chaque partie très serrée, car un bon joueur peut gagner grâce aux fautes de l'adversaire, même s'il a une mauvaise main.

Elle repoussa les consolations.

– Vous ne saurez jamais combien vous m'avez blessée, dit-elle à travers ses larmes. Moi qui, depuis des mois, rêvais de voir le Mouron Rouge ! Vous étiez le héros de mes rêves, vous étiez, à part de cette masse d'humains vindicatifs, couards, égoïstes, la personnification de tout ce qui est beau et noble. J'ai espéré le voir une fois seulement, tenir sa main, regarder dans ses yeux et être meilleure pour l'avoir fait. Était-ce l'amour ? Non, ce n'était pas de l'amour, de l'admiration comme pour une nuit pleine d'étoiles, un matin de printemps, un coucher de soleil sur les collines. J'ai rêvé du Mouron Rouge et ce rêve trop ardent pour ne pas conduire à quelque indiscrétion, m'a contrainte à fuir ma maison, à être une suspecte, bientôt une condamnée ! Le hasard m'a mise en face de mon héros et il m'a considérée comme la chose la plus vile de la création, comme une espionne ! Une femme qui ment d'abord à un homme, et puis qui l'envoie à la mort !

Sir Percy avait écouté tranquillement ces étranges paroles. Il ne pouvait rien dire à une femme si belle qui avouait si franchement son amour pour lui. C'était une situation étrange qu'il ne goûtait pas beaucoup et il aurait donné bien des choses pour qu'elle prît fin le plus tôt possible. Heureusement, Theresia redevenait maîtresse d'elle-même. Elle sécha ses yeux, et d'un commun accord ils se remirent en route.

Ils ne parlèrent plus jusqu'à être parvenus devant le porche du Repos du Pêcheur. Theresia s'arrêta, et tendit simplement la main à Sir Percy.

– Nous ne nous rencontrerons plus sur terre, vraiment je prierai Dieu de me tenir hors de votre chemin.

Il rit avec bonne humeur.

– Je doute, chère madame, que vous disiez sérieusement cette prière !

– Vous voulez me soupçonner et je ne chercherai pas plus longtemps à combattre votre méfiance. Mais je dirai un mot de plus : rappelez-vous la fable du lion et du rat. Un jour, l'invincible Mouron Rouge aura peut-être besoin de l'aide de Theresia Cabarrus. Je voudrais que vous puissiez croire que vous pouvez compter sur elle.

Elle tendit la main et la prit tandis que son regard toujours moqueur défiait le regard sérieux de la jeune femme. Au bout d'une ou deux secondes, il lui baisa le bout des doigts.

– Permettez-moi de le dire différemment, chère madame. Un jour l'exquise Theresia, la fiancée de Tallien, aura besoin de l'aide du Mouron Rouge !

– Je préférerais mourir que de vous la demander.

– À Douvres, peut-être..., mais en France ? Et vous me dites que vous revenez en France malgré les soupçons de Chauvelin aux yeux pâles.

– Puisque vous pensez tant de mal de moi, pourquoi m'offrez-vous votre aide ?

– Parce que, à part mon ami Chauvelin, je n'ai jamais eu d'ennemi aussi divertissant, et je serais très heureux de vous rendre un service signalé.

– Vous voulez dire que vous risqueriez votre vie pour sauver la mienne ?

– Non, je ne risquerai pas ma vie, mais je ferai de mon mieux, s'il en est besoin, pour sauver la vôtre !

Après quoi, avec un salut cérémonieux, il prit congé d'elle, et elle resta immobile à contempler la haute taille qui s'éloignait, jusqu'à ce qu'il eût tourné le coin de la rue.

Qui aurait pu deviner ses sentiments et ses pensées à ce moment ? Personne, en vérité, même pas elle. Theresia avait rencontré bien des hommes, en avait séduit beaucoup et en avait affolé plus d'un. Mais elle n'en avait jamais rencontré un comme celui-là. À un moment donné, elle avait cru qu'elle le tenait ; il paraissait ému, sérieux, compatissant, il avait donné sa parole qu'il ne la dénoncerait pas ; et son instinct d'aventurière, de femme que son esprit aide autant que son charme, lui disait qu'elle pouvait se fier à sa promesse. La craignait-il ou ne la craignait-il pas ? Theresia n'aurait pas su le dire. Elle n'avait jamais rencontré un tel homme. C'était comme le mot « sport », elle ne savait même pas ce qu'il voulait dire, et il avait parlé de ne pas la dénoncer pour l'amour du « sport » ! Tout cela était étonnant et mystérieux.

Elle resta longtemps devant le porche. De la baie carrée sur sa droite vint un bruit de rires et de paroles, tandis que quelques groupes bruyants de marins et de jeunes filles passaient à côté d'elle en chantant et riant le long de la rue ; mais sous le porche où elle se tenait, le monde lui paraissait lointain. Elle pouvait, si elle fermait les yeux et les oreilles aux bruits de ce monde, entendre encore la voix nonchalante, gaie, moqueuse de l'homme qu'elle avait voulu punir, elle pouvait revoir sa haute silhouette et son visage spirituel, avec ses yeux profonds qui brillaient toujours d'une étrange lumière et l'arc ferme de sa bouche toujours prêt à s'infléchir en souriant. Elle pouvait voir encore l'homme qui aimait tant le sport qu'il avait été capable de jurer qu'il ne la dénoncerait pas alors que ce serment pouvait la faire tomber dans un piège.

Bien ! Il l'avait défiée et offensée. La lettre qu'il avait laissée chez elle après avoir enlevé Bertrand Moncrif l'avait piquée plus que n'importe quoi, cet homme devait être frappé et de telle façon qu'il ne puisse se méprendre sur la main qui aurait fait partir le coup. Mais ce serait beaucoup plus difficile que la belle Theresia ne l'avait pensé.

16

Réunion

I

Pensive, Theresia rentra dans le petit hall du *Repos du Pêcheur*. Au moment où elle l'avait quittée, l'auberge était encore en grand remue-ménage du fait de la présence des jeunes gentilshommes et de la compagnie qu'ils avaient amenée de France, car il fallait tout préparer pour la nuit.

Theresia, sous son déguisement de vagabond, n'avait éveillé qu'un intérêt passager, les réfugiés de toutes conditions n'étaient que trop nombreux à cette époque, et elle avait pu se glisser dehors sans qu'on s'en aperçût. Sans doute on avait dû se poser quelques questions à propos du garçon mystérieux qu'on avait installé dans le petit salon, mais, probablement, on ne s'était plus préoccupé de son sort après avoir découvert qu'il était parti sans un remerciement.

Les voyageurs venus de France, brisés de fatigue, s'étaient retirés dans leurs chambres depuis longtemps. Les jeunes sauveurs étaient partis, les uns pour loger chez des amis dans le voisinage, d'autres, comme Sir Andrew Ffoulkes et Lord Anthony Dewhurst, étaient montés à cheval au début de la soirée afin d'atteindre Ashford peut-être ou Maidstone avant la nuit, diminuant ainsi la distance qui les séparait encore des être aimés.

Des rires et des bruits venaient de la salle du café. Par la porte vitrée, Theresia put voir les habitués de l'auberge, paysans et pêcheurs, assis devant leur verre de bière ; certains d'entre eux jouaient aux cartes ou aux dés. L'aubergiste était, comme toujours, engagé dans une discussion animée avec quelques clients privilégiés qui lui tenaient compagnie au coin du feu. Theresia passa furtivement devant la porte vitrée. Juste en face d'elle s'ouvrait à angle droit un second couloir ; trois marches y conduisaient. Elle les monta sur la pointe des pieds et regarda autour d'elle pour essayer de deviner la disposition des pièces. Sur sa gauche, une séparation vitrée isolait du couloir le petit salon qui lui avait servi de refuge à son arrivée. À droite, le couloir menait sans doute possible à la cuisine, car un grand bruit de vaisselle et des éclats aigus de voix féminines venaient de là. Un moment, Theresia hésita. Sa première intention avait été de chercher maîtresse Waite et de lui demander si elle pouvait avoir un lit pour la nuit ; mais un léger bruit qui venait du salon la fit revenir sur ses pas. Elle regarda par la porte vitrée. La pièce était faiblement éclairée par une lampe à huile, un peu de feu brillait encore dans le foyer, et sur un tabouret bas, au coin du feu, les mains posées sur les genoux, Bertrand Moncrif regardait fixement les tisons. Theresia eut de la peine à étouffer un cri de surprise. Un instant, elle crut que son imagination et la lumière incertaine lui avaient joué un tour, mais ce fut bref. Aussitôt, elle ouvrit la porte sans faire de bruit et se glissa dans la pièce. Bertrand n'avait pas bougé. Apparemment il n'avait rien entendu ou s'il avait jeté un vague regard interrogateur à ce garçon grossièrement vêtu qui troublait sa solitude, il n'en avait pas fait cas. Il avait l'air absorbé par de sombres pensées ; cependant Theresia, pour se mettre à l'abri des regards curieux, fermait les rideaux qui pendaient de chaque côté de la porte vitrée, puis elle appela doucement :

– Bertrand !

Il sembla sortir d'un rêve, leva les yeux et la vit. Il passa plusieurs fois une main tremblante sur son front et soudain comprit qu'elle était là, devant lui, en chair et en os. Avec un cri rauque, il se précipita, s'agenouilla devant elle, les bras autour

d'elle et le visage enfoui dans les plis de son manteau. Il oubliait tout dans sa joie. Il pleurait comme un enfant et murmurait son nom lorsqu'il ne couvrait pas de baisers ses genoux, ses mains, ses pieds dans leurs gros souliers. Elle restait debout, immobile, le regardant et abandonnant ses mains aux caresses. Sur ses belles lèvres rouges errait un sourire indéfinissable, mais dans ses yeux brillait une indiscutable lueur de triomphe. Au bout d'un moment, il se releva et elle se laissa conduire à un fauteuil au coin du feu. Elle s'assit et il s'agenouilla à ses pieds, un bras autour de sa taille et la tête appuyée sur la poitrine de Theresia. Jamais il n'avait été aussi heureux. Elle n'était plus cette impérieuse Theresia, impatiente, dédaigneuse, parfois cruelle qu'il avait connue les derniers temps, mais la Theresia qu'il avait vue arriver à Paris précédée d'une réputation de bonté, de beauté, d'esprit et qui avait si gracieusement accepté l'hommage de son admiration qu'il en avait été subjugué pour la vie.

Elle insista pour qu'il ne lui cachât rien des détails de son évasion de Paris, puis de la France, sous la protection de la ligue du Mouron Rouge. À vrai dire, il ignorait qui était son sauveur. Il ne se rappelait que peu de chose de cette affreuse nuit où, après l'incident du souper de la rue Saint-Honoré, il avait cherché refuge auprès d'elle et avait compris trop tard qu'il compromettait sa précieuse vie en restant sous son toit. Il s'était résolu à partir dès qu'il pourrait se tenir debout et à se livrer au poste le plus proche de la Section, lorsqu'il fut soudain conscient d'une présence dans la pièce. Il n'eut le temps ni la force de se lever : un manteau fut jeté sur sa tête et il se sentit enlevé du fauteuil et emporté, par des bras puissants, il ne savait où.

Après, tout avait ressemblé à un rêve. Tantôt il était dans une voiture avec Régine, tantôt avec Jacques, ou bien il gisait sur la paille, dans une hutte, cherchant le sommeil et se tourmentant pour Theresia. Il y avait eu des haltes, des retards et des courses dans la nuit. Il lui semblait être un pantin qu'on secouait en tous sens. Régine était avec lui : elle faisait de son mieux pour le réconforter, pour faire passer plus vite les heures pénibles du voyage. Elle lui tenait la main, parlait de leur vie future en Angleterre où ils pourraient oublier les terreurs de ces

dernières années, et vivraient dans la paix et le bonheur ! Mon Dieu ! comme s'il pouvait y avoir pour lui paix et bonheur loin de la femme qu'il adorait !

Theresia écouta presque tout sans mot dire. Quelquefois, elle touchait le front et les cheveux du jeune homme de sa main fraîche et douce. Elle lui posa quelques questions, presque toutes sur le sauveur de Bertrand : l'avait-il vu ? avait-il vu quelques-uns des gentilshommes anglais qui l'avaient fait évader ? Oui ! Bertrand avait vu les chevaleresques aventuriers qui l'avaient accompagné depuis Paris. Il avait aperçu le dernier d'entre eux pour la première fois dans cette auberge, quelques heures plus tôt. L'un d'eux lui avait donné de l'argent pour qu'il pût se rendre à Londres en bonne condition. Ils étaient très bons, absolument désintéressés. Mme de Serval, Régine étaient submergées de gratitude et si heureuses. Joséphine et Jacques avaient oublié leur devoir envers leur patrie dans leur joie de se retrouver sains et saufs et tous ensemble dans ce nouveau pays.

Theresia insista, tout en cachant son impatience sous une tendre sollicitude, pour savoir s'il avait vu le Mouron Rouge lui-même.

– Non, répondit Bertrand. Je ne l'ai jamais vu, bien qu'il m'ait certainement retiré de votre appartement. Les autres parlaient de lui comme du « chef ». Ils semblaient le vénérer. Il doit être beau et brave. Régine, sa mère et les deux adolescents avaient appris à l'adorer, ce qui n'avait rien de surprenant après ce qu'il avait fait pour eux.

– Qu'a-t-il fait ? demanda Theresia.

Et Bertrand lui répéta le récit qu'il tenait de Régine.

– Je voudrais le remercier à genoux, termina Bertrand avec ferveur, puisqu'il vous a menée jusque dans mes bras.

Elle le prit par les épaules, l'éloigna à longueur de bras tandis qu'elle le regardait, avec une légère moquerie dans les yeux :

– Il m’a amenée jusque dans vos bras, Bertrand ? Que voulez-vous dire ?

– Vous êtes ici, Theresia, saine et sauve grâce à la ligue du Mouron Rouge.

Elle eut un rire sans joie :

– Oui, grâce à sa ligue. Mais non ainsi que vous l’imaginez.

– Comment ?

– Le Mouron Rouge, après vous avoir emporté, a envoyé à la Section un dénonciateur anonyme qui m’a accusée d’avoir abrité le traître Moncrif et d’avoir conspiré avec lui l’assassinat de Robespierre alors que celui-ci se trouvait chez moi.

Bertrand eut un cri d’horreur :

– Impossible !

– Le commissaire de la Section, continua-t-elle, au risque de sa vie, m’a fait avertir. Aidée par lui et par mon fidèle domestique, j’ai pu m’échapper au prix de souffrances indicibles et j’ai quitté le pays dans une barque. Un bateau m’a recueillie et portée jusqu’ici où je suis arrivée plus morte que vive.

Elle se renversa sur le fauteuil, son corps flexible secoué de sanglots. Bertrand, muet d’horreur, tentait de calmer sa bien-aimée comme elle l’avait calmé un instant plus tôt alors que le souvenir de ses tristes expériences lui enlevait tout courage. Elle essaya bientôt de sourire à travers ses larmes :

– Vous voyez, Bertrand, que votre héroïque Mouron Rouge est aussi impitoyable dans ses haines que désintéressé dans ses amitiés.

– Mais pourquoi, cria le jeune homme. Pourquoi ?

– Pourquoi me hait-il ? reprit-elle avec un sourire pathétique. Qui le sait ? Sûrement il doit ignorer que depuis que j'ai conquis l'amitié de Tallien, j'ai consacré ma vie à intervenir en faveur des victimes de la Révolution. Je pense qu'il doit me prendre pour une amie de ces terroristes sans pitié qu'il déteste. Il a oublié ce que j'ai fait à Bordeaux et comment j'ai risqué ma vie là-bas et plus tard à Paris pour sauver celle d'une sorte de gens que lui-même a pris pour tâche de secourir. Ce doit être une méprise, ajouta-t-elle avec une douce résignation, seulement, elle a failli me coûter la vie.

Bertrand l'enveloppa de ses bras, la serra contre lui comme pour la protéger de son corps contre tout péril. À son tour, il pouvait la consoler et elle reposait sa tête sur son épaule, lui accordant par sa faiblesse la joie la plus exquise qu'il pût rêver. Les minutes passèrent et le temps fut oublié.

II

Theresia fut la première à se reprendre. Elle regarda la pendule. Elle marquait près de dix heures. Elle sauta sur ses pieds et avec une confusion adorable :

– Vous allez me perdre de réputation, Bertrand, dès notre arrivée dans ce pays étranger.

Elle dit qu'elle allait voir la fille du propriétaire pour demander un lit, car elle était très fatiguée. Et lui, qu'allait-il faire ?

– Passer la nuit dans cette pièce si l'aubergiste y consent, répondit-il. J'aurai ici de beaux rêves. Les murs refléteront votre image et vous me sourirez quand je fermerai les yeux.

Elle eut de la peine à s'échapper de ses bras et ce fut seulement après lui avoir promis formellement de revenir dans

quelques minutes pour lui dire ce qu'elle aurait obtenu qu'elle put s'en aller. Il se sentit horriblement triste quand il la vit s'éloigner, si souple dans ses affreux vêtements d'homme tandis qu'elle se dirigeait tout droit vers la cuisine. Du café venaient toujours des bruits joyeux, mais le petit salon semblait loin de tout, plein de paix, un autel que sa déesse avait consacré par sa présence.

Bertrand soupira. Qu'il était fatigué ! Plus qu'il ne le pensait. Elle avait promis de revenir et de lui dire bonsoir dans quelques minutes… Les minutes se traînaient avec des semelles de plomb… Il était à moitié mort de fatigue. Il se jeta sur un sofa de crin où il espérait qu'on lui laisserait passer la nuit. Il regarda la pendule : il n'y avait que trois minutes qu'elle était partie… sûrement elle ne tarderait pas… quelques minutes encore… Il ferma les yeux, ses paupières étaient lourdes : sûrement il l'entendrait venir…

17

Du soir au matin

I

Theresia attendit au coin du couloir jusqu'à ce que son oreille fine lui dît que Bertrand ne guettait plus et avait fermé la porte. Alors elle revint sur ses pas, sur la pointe des pieds, de peur qu'il l'entendît.

Elle trouva le chemin de la porte d'entrée qui n'était encore fermée qu'au loquet. Elle l'ouvrit et tenta de percer les ténèbres. Le petit porche était désert, mais au-dehors, sur le quai, quelques passants animaient encore la soirée par leurs propos et leurs chansons. Theresia était sur le point de sortir lorsqu'une voix connue l'appela doucement par son nom :

– Citoyenne Cabarrus !

Un homme vêtu de sombre, chaussé de hautes bottes et coiffé d'un chapeau en pain de sucre, sortit d'un coin noir derrière le porche.

– Pas ici, murmura vivement Theresia. Allez sur le quai et attendez-moi, Chauvelin. Je vous rejoins tout de suite. J'ai tant de choses à vous dire !

Il lui obéit silencieusement. Elle resta sous le porche, surveillant la chétive silhouette au manteau sombre qui traversait la route pour joindre le quai, puis se mettait à

marcher rapidement. La lune étincelait. Le port, et la mer au loin, brillaient comme des nappes argentées cloutées de diamants. L'horloge du château sonna dix heures. Les groupes de passants se faisaient rares : un couple d'amoureux qui rentrait en flânant, se murmurant des riens tendres et levant des yeux ravis vers la lune ; une demi-douzaine de marins regagnant leur bateau, hurlant et chantant le long des quais et qui barraient la route en se dandinant et se tenant par le bras ; un colporteur attardé, fatigué d'une tournée sans profits, reprenant tout abattu le chemin de sa maison…

Un de ces malheureux, un estropié à la jambe de bois, presque plié en deux par la lourde charge arrimée sur son dos, s'arrêta à côté du porche et tendit sa main sale à Theresia avec un gémissement lamentable :

– Par charité, mon bon monsieur ! Achetez quelque chose au pauvre vieux pour qu'il puisse acheter un bout de pain !

Il était tout à fait pitoyable avec ses longs cheveux gris éparpillés par la brise : à la lumière de la lune, son visage décoloré, couvert de sueur, semblait de métal peint.

– Achetez-moi un petit quelque chose, mon bon monsieur, continua-t-il d'une voix rauque. Ma femme est malade chez moi avec mes pauv' petits enfants.

Theresia, légèrement effrayée et peu encline à la charité en ce moment, se détourna rapidement, rentra dans la maison tandis que les vigoureuses malédictions de l'infirme la poursuivaient :

– Que Satan et ses troupes…

Elle ferma la porte et se hâta dans le couloir. Ce malheureux vieillard à la face cadavérique l'avait fait frissonner comme si elle pressentait un malheur.

II

Avec d'infinies précautions, Theresia jeta un coup d'œil dans la pièce où elle avait laissé Bertrand. Elle le vit étendu sur le sofa, endormi.

Sur la table, au centre de la pièce, il y avait un vieil encrier de corne, une plume et quelques feuilles de papier. Discrète comme une souris, Theresia se glissa dans le salon, s'assit et écrivit rapidement quelques lignes. Bertrand n'avait pas bougé. Theresia plia sa missive et, toujours sur la pointe des pieds, alla glisser le papier entre les doigts mollement joints du jeune homme. Puis elle sortit, parcourut en hâte le couloir et revint de nouveau sous le porche, essoufflée, mais soulagée.

Bertrand n'avait pas bougé et personne ne l'avait vue. Theresia attendit de retrouver son souffle, puis sans hésiter, à grands pas, elle traversa la route jusqu'au quai et prit la même direction que Chauvelin.

Alors, la silhouette du vieil infirme sortit de l'ombre. Il regarda Theresia qui s'éloignait rapidement, déposa son ballot, étira son dos, étendit ses bras avec un soupir satisfait. Après ces étonnants préliminaires, il eut un rire muet, détacha sa jambe de bois, la jeta avec son ballot en travers de ses larges épaules et tournant le dos au port et à la mer, prit la rue Haute et s'en fut très vite.

III

Lorsque Bertrand s'éveilla, l'aube se montrait à la fenêtre sans rideaux. Il se sentait ankylosé et il avait froid. Il lui fallut un moment pour se rappeler où il était et reprendre ses esprits. Il avait rêvé… dans cette pièce… Theresia était là… elle avait

posé sa tête contre lui et s'était laissé calmer et consoler. Puis elle avait dit qu'elle allait revenir et lui, comme un imbécile, s'était endormi. Il sauta du divan, complètement réveillé cette fois ; un morceau de papier plié tomba. Il ne l'avait pas vu au moment de son réveil et il lui semblait qu'il appartenait à son rêve. Tel qu'il le voyait à ses pieds sur le plancher et ce fut d'une main tremblante qu'il le ramassa.

Maintenant chaque instant faisait pénétrer un peu plus de clarté dans la pièce : une clarté froide, grise, car la fenêtre était au sud-ouest, ouverte largement sur le port de marée et, au-delà, sur la haute mer. Le soleil, qui n'était pas tout à fait levé, ne réchauffait pas le paysage, et cette aube décolorée, le calme mystérieux que prend la nature juste au moment de s'éveiller sous la caresse du soleil, parurent à Bertrand d'une tristesse au-delà de toute expression.

Il alla à la fenêtre et l'ouvrit. Au-dessous de lui, une fille de cuisine lavait les marches usées du porche ; là-bas, dans le port intérieur, des bateaux de pêche se préparaient à mettre à la voile et, du port de marée, le yacht gracieux qui avait amené la veille Bertrand et ses amis glissait majestueusement comme un cygne aux ailes déployées.

Maîtrisant son appréhension, sa nervosité. Bertrand parvint à déplier la lettre mystérieuse. Il lut les quelques lignes qu'avait tracées une petite main de femme et avec un soupir de désir et de passion il pressa le papier sur ses lèvres. Theresia lui avait écrit. Elle l'avait trouvé endormi, elle lui avait mis son message dans la main. Il était étrange qu'il ne se fût pas réveillé quand elle s'était penchée sur lui et, peut-être, avait effleuré son front du bout des lèvres.

La lettre disait :

Une bonne âme a eu pitié de moi. Il n'y avait pas de place pour moi dans l'auberge et on m'a offert une chambre dans un cottage, tout près, je ne sais où. J'ai obtenu de l'aubergiste qu'on vous laissât dans cette petite pièce dont les murs vous parleront de moi. Bonne nuit, mon bien-aimé ! Demain, vous

irez à Londres avec les Serval. Je suivrai plus tard. C'est mieux ainsi. À Londres, vous me trouverez chez Mme de Neufchâteau, une amie de mon père qui habite au n° 54, à Soho square, et qui m'avait offert l'hospitalité au temps où je pensais pouvoir visiter Londres pour mon plaisir. Elle me recevra maintenant que je suis une pauvre exilée. Venez me voir là-bas. En attendant, mon cœur vivra du souvenir de vos baisers.

C'était signé : Theresia.

Bertrand pressait de temps en temps ce billet sur ses lèvres ; jamais il n'avait été à pareille fête. Il cacha enfin le papier sur sa poitrine. Sa joie était sans mesure, il lui semblait marcher dans les airs. La mer, le paysage n'étaient plus tristes et gris. C'était là l'Angleterre, le pays de la liberté, le pays où il avait repris sa bien-aimée. Ah ! le mystérieux Mouron Rouge, en cherchant à tirer une ignoble vengeance des fautes que Theresia n'avait pas commises, leur avait, en fait, rendu un inappréciable service. Theresia à Paris, courtisée, adulée, était aussi loin de Bertrand qu'une étoile ; mais ici, seule et pauvre, réfugiée sans toit comme lui, elle devait se tourner naturellement vers son fidèle amoureux qui mourrait volontiers pour assurer son bonheur.

Avec cette lettre en sa possession, Bertrand ne pouvait rester en place : il lui fallait être dehors devant la mer, les montagnes, l'air pur du Bon Dieu qu'elle aussi respirait. Il prit vivement son chapeau et sortit. La fille de cuisine s'arrêta de frotter et le regarda en riant lorsqu'il passa près d'elle en courant, une chanson joyeuse aux lèvres. Il n'eut pas une pensée pour Régine, pour la tendre, l'aimante Régine qui tenait tant à lui et à son amour. Elle était le passé morne et terne qu'il avait partagé avec elle tant qu'il n'avait pas su combien la vie pouvait être brillante, le futur doré et l'horizon rose dans le lointain. Il atteignit le port au moment où le soleil se levait dans toute sa gloire. Sur le ciel transparent, la silhouette gracieuse du schooner se balançait doucement dans la brise du matin, avec ses voiles déployées brillantes comme l'or. Bertrand le contempla un moment. Il pensait au Mouron Rouge, à cette affreuse vengeance qu'il avait voulu tirer de la bien-aimée de

Bertrand. Et la rage qui le secoua obscurcit un instant la beauté du jour. Avec le geste caractéristique des gens de son sang, il leva le poing et le montra au vaisseau déjà lointain.

18

Une rencontre

I

Pour Marguerite, cette merveilleuse journée de mai, comme d'autres journées aussi heureuses, aussi merveilleuses, se termina trop vite. Ressasser le bonheur enfui ne servait qu'à s'attrister, à faire naître l'angoisse et l'irritation que contenait par bonheur son désir d'accepter l'inévitable. Les amis intimes de Marguerite Blakeney s'étonnaient souvent de son énergie au moment de ces adieux si souvent renouvelés. Lorsque, au petit jour, elle mettait ses bras aimants autour du cou de Percy, et qu'elle craignait de plonger son regard dans celui de son bien-aimé pour la dernière fois, Marguerite pensait qu'aucune douleur au monde ne pouvait surpasser la sienne. Puis venait la terrible demi-heure où elle se tenait sur l'embarcadère ; les lèvres, les yeux, la gorge brûlant encore de baisers, elle surveillait une petite tache : le bateau qui s'éloignait vite emportant le Mouron Rouge vers son œuvre de pitié, de charité, et elle restait solitaire et désespérée. Puis, pendant les jours et les heures où il était loin d'elle, il lui fallait sourire, rire même, faire semblant de tout ignorer de son mari, tout, sauf qu'il était la coqueluche des salons, un charmant étourdi dont les absences répétées avaient pour causes l'affût du daim en Écosse, la pêche dans la Tweed, la chasse dans les comtés du centre de l'Angleterre, tout ce qui pouvait jeter de la poudre aux yeux du monde auquel son mari et elle appartenaient.

– Sir Percy n’est pas avec vous ce soir, chère Lady Blakeney ?

– Avec moi ? Mon Dieu, non ! Je ne l’ai pas vu de trois semaines.

– L’animal !

Les gens bavardaient, posaient des questions, lançaient quelques insinuations. La bonne société, quelques mois auparavant, avait été très émue parce que la belle Lady Blakeney, la femme la plus à la mode de la ville, avait eu un caprice passionné pour, vous ne le croiriez pas, ma chère ! pour son propre mari. Elle ne le quittait ni dans les dîners, ni en bateau, ni dans sa loge à L’Opéra, ni à la promenade. C’était tout à fait indécent ! Sir Percy était la coqueluche de la société ; ses mots, son rire léger, ses façons nonchalantes, impertinentes et délicieuses, son élégance, faisaient de lui la plus belle parure des salons où il consentait à se montrer. Son Altesse Royale n’était jamais de si bonne humeur que lorsque Sir Percy l’accompagnait. Aussi que sa propre femme prétendît le confisquer était déplacé, anormal, extravagant ! Certaines personnes mirent cette fantaisie sur le compte de l’excentricité française ; d’autres y virent une ruse de Lady Blakeney pour abuser son peu clairvoyant époux et cacher ainsi quelque amour dont personne n’avait encore eu vent.

Heureusement pour les sentiments de la société mondaine, cette phase d’amour conjugal ne dura pas longtemps. Son zénith avait été atteint l’année précédente ; depuis il ne cessait de décliner. On savait que ces derniers temps, Sir Percy n’était presque jamais chez lui et que ses apparitions à Blakeney Manor, sa belle habitation de Richmond, étaient rares et brèves. Il avait dû se fatiguer d’être dans l’ombre de sa charmante femme, ou être irrité par son esprit caustique, qu’elle ne se privait pas d’aiguiser à ses dépens ; et le ménage de ces deux personnalités à la mode avait, suivant ceux qui étaient dans le secret, pris de nouveau une tournure normale.

Lorsque Lady Blakeney était à Richmond, à Londres ou à Bath, Sir Percy chassait, pêchait ou faisait du yacht, ce qui était juste ce qu'il devait faire. Et quand il faisait sa réapparition dans le monde, Lady Blakeney ne faisait attention à lui que pour le prendre comme tête de turc.

II

Peu de gens savaient combien il coûtait à Marguerite de jouer ce rôle. L'identité d'un des plus grands héros qui aient jamais existé était connue de son pire ennemi, mais restait ignorée de ses amis. Marguerite continuait à sourire, à plaisanter, à flirter tandis que son cœur se brisait et que son cerveau était presque paralysé par l'angoisse. Ses amis intimes l'entouraient, évidemment ; cette magnifique petite troupe de héros qui formait la ligue du Mouron Rouge : Sir Andrew Ffoulkes et sa jolie femme, Lord Anthony Dewhurst et son épouse dont les grands yeux étaient encore emplis de la vision tragique qui avait assombri le premier mois de sa vie conjugale, et Lord Hastings, Sir Evan Cruche, le jeune Squire de Holt, tous les autres… !

Quant au prince de Galles, il est plausible qu'il avait deviné l'identité du Mouron Rouge, s'il n'en avait pas été informé officiellement. Il est certain que son tact et sa discrétion permirent plus d'une fois à Marguerite de se tirer de situations embarrassantes.

Auprès de ces amis, dans leur conversation, leur rire heureux, leur magnifique courage et leur non moins magnifique gaieté, réplique de celle de leur chef adoré, Marguerite trouvait les consolations qui lui étaient nécessaires. Avec Lady Andrew Ffoulkes, avec Lady Anthony Dewhurst, tout lui était commun. En compagnie des membres de la ligue qui étaient présents en Angleterre, elle pouvait parler et refaire en pensée les diverses étapes de l'aventure où son bien-aimé et ses amis étaient

engagés. Enfin, elle pouvait vivre les souvenirs heureux d'un bonheur parfait où l'amour, l'altruisme, la compréhension, la bonté sans bornes étaient mêlés.

III

De Mme de Fontenay, puisque Marguerite continuait à la connaître sous ce nom, elle n'apprit que peu de choses. Que la belle Theresia eût gagné Londres ou non et qu'elle eût réussi ou non à retrouver son mari fugitif, Marguerite n'en sut rien et ne s'en soucia pas. L'inexplicable antipathie qu'elle avait ressentie la première fois qu'elle avait vu la belle Espagnole l'incita à la tenir à l'écart. Sir Percy, fidèle à sa parole, n'avait pas livré à sa femme le nom actuel de Theresia, mais à sa façon légère, insouciante, il avait laissé tomber quelques mots de mise en garde qui avaient aiguisé les soupçons de Marguerite et renforcé sa détermination d'éviter Mme de Fontenay autant que possible. Et du moment que cette femme n'avait pas besoin de secours matériel, elle ne voyait aucune raison de reprendre des relations qui, en fait, ne semblaient pas être souhaitées non plus par Theresia.

Un jour, cependant, un jour où Marguerite se promenait seule dans le parc de Richmond, elle se trouva face à face avec l'Espagnole. C'était un bel après-midi de juillet, la fin d'un jour qui avait été relativement heureux pour Marguerite : le courrier de France lui avait apporté des nouvelles de Sir Percy, une lettre où son mari lui disait que tout allait bien et qu'il entrevoyait la possibilité de venir passer à Douvres un de ces jours inoubliables pour tous deux.

Marguerite, qui venait juste de recevoir la lettre de son bien-aimé, s'était sentie absolument incapable d'aller remplir ses devoirs mondains à Londres. Rien d'important ne réclamait sa présence. Son Altesse Royale était à Brighton ; l'opéra et le dîner de Lady Portarles se passeraient d'elle. La soirée

promettait d’être plus belle encore que de coutume avec son brillant coucher de soleil et cette brise parfumée des fins de jour à la mi-été.

Après dîner, Marguerite avait eu envie de flâner un peu seule. Elle jeta un châle sur sa tête et sortit sur la terrasse. Un panorama de pelouses veloutées, d’allées ombreuses, de bordures de roses en pleine floraison, se déploya devant elle dans une perspective confuse ; et, plus loin, le mur d’enceinte, vêtu de lierre, surplombé par d’immenses tilleuls, percé par les belles grilles de fer forgé qui ouvraient directement sur le parc. Les ombres du soir commençaient à l’envahir et le jardin prenait cette mélancolie subtile que la beauté parfaite traîne toujours avec soi. Dans un orme, au loin, un merle sifflait son chant du soir. La nuit était pleine d’odeurs douces, roses, héliotrope, tilleul et réséda, tandis que juste au-dessous de la terrasse, une plate-bande de tabac blond balançait l’encens de ses fleurs fantomatiques. C’était un soir bien fait pour attirer une âme esseulée hors des murs, loin des indifférents, jusqu’au cœur de la nature qui seule est toujours assez puissante pour calmer et consoler.

IV

D’un pied léger, Marguerite parcourut le jardin et atteignit bientôt les grilles monumentales à travers lesquelles la solitude paisible et feuillue du parc semblait lui faire signe. La grille n’était pas fermée à clef ; elle la franchit et prit une allée ombragée bordée de végétation inextricable et de hautes fougères qui la conduisit à l’étang ; là, brusquement elle aperçut Mme de Fontenay.

Theresia était vêtue d’une robe collante en soie noire très mince, qui mettait en valeur la blancheur laiteuse de sa peau et le carmin vif de ses lèvres. Un châle transparent entourait ses épaules, ce qui, avec la forme de sa robe à taille haute, convenait

parfaitement à sa grâce flexible. Elle ne portait aucun bijou, aucun colifichet, rien qu'une magnifique rose rouge à son corsage. Marguerite ne s'attendait pas du tout à la voir à cet endroit et à ce moment, et son intuition l'avertit que l'apparition de cette beauté qui flânait seule et désœuvrée au bord de l'eau était de mauvais augure. Son premier mouvement fut de s'enfuir avant que Mme de Fontenay l'eût aperçue, mais elle se morigéna bientôt pour ce mouvement puéril de terreur et elle s'arrêta, attendant que l'autre femme s'approchât d'elle.

Une minute plus tard, Theresia, levant les yeux, à son tour vit Marguerite. Elle ne parut pas surprise et s'avança assez rapidement avec un cri joyeux, les deux mains tendues :

– Milady, s'écria-t-elle. Enfin, je vous vois ! Je me suis souvent étonnée de ne jamais vous rencontrer !

Marguerite prit les mains tendues et répondit avec le plus de cordialité qu'elle put. Elle fit de son mieux pour montrer à son interlocutrice intérêt et sympathie.

Mme de Fontenay n'avait pas grand-chose à raconter. Elle avait trouvé asile dans un couvent français à Twickenham dont la supérieure avait été une amie de sa mère aux anciens jours heureux. Elle sortait très peu et ne fréquentait pas la société, mais elle aimait flâner dans ce magnifique parc. Les religieuses lui avaient dit que la belle demeure de Lady Blakeney était toute proche ; elle aurait aimé lui faire signe, elle n'avait jamais osé et s'en était remise au hasard d'une rencontre, ce qui, jusqu'à ce jour, ne s'était jamais produit.

Elle lui demanda gentiment des nouvelles de Sir Percy et parut avoir appris qu'il était à Brighton auprès de son royal ami. Mme de Fontenay n'avait pas trouvé trace de son propre époux. Il devait vivre sous un faux nom, pensait-elle, et probablement sans le sou, c'était à craindre ; elle aurait donné un empire pour le rencontrer.

Puis elle demanda à Lady Blakeney si elle savait quelque chose des Serval.

– Je prenais beaucoup d’intérêt à eux parce que j’en avais entendu parler à Paris et parce que nous avons débarqué en Angleterre le même jour, si ce n’est dans les mêmes circonstances. Seulement, je n’ai pu voyager avec eux le lendemain comme vous l’aviez si aimablement suggéré, parce que j’étais très malade. Un ami a pris soin de moi à Douvres ; mais je me souviens d’eux et j’ai souvent souhaité les rencontrer.

Oui, Marguerite voyait les Serval de temps en temps. Ils avaient loué un petit cottage non loin d’ici, juste en dehors de la ville. L’une des filles, Régine, avait trouvé un emploi chez une couturière à la mode de Richmond. La plus jeune, Joséphine, était professeur dans une institution de jeunes filles, et le garçon, Jacques, travaillait dans une étude de notaire. Tout cela était bien dur pour eux, mais ils avaient un magnifique courage, et bien que les enfants ne gagnassent pas beaucoup d’argent, cela suffisait à leurs besoins.

Mme de Fontenay écouta ces nouvelles avec grand intérêt. Elle exprima le souhait que le mariage de Régine avec l’homme de ses rêves apportât un rayon de soleil dans cette maison.

– Je le souhaite aussi, dit Lady Blakeney.

– Avez-vous vu ce jeune homme, le fiancé de Régine ?

– Oui, quelquefois. Seulement, il semble pris toute la journée. Il a une tendance au découragement, à la mélancolie. C’est malheureux, car Régine est une fille charmante qui mérite d’être heureuse.

Là-dessus, Mme de Fontenay soupira de nouveau et répéta qu’elle serait contente de rencontrer les Serval :

– Nous avons tant de peines à mettre en commun ! Tant de malheurs… Nous devrions être amis.

Elle frissonna un peu :

– Le temps est bien froid pour juillet. Oh ! combien on regrette le chaud soleil de France !

Elle serra plus étroitement son châle léger autour d'elle. Elle était fragile, expliqua-t-elle : une fille du Midi, et elle craignait que ce climat anglais ne la tue. En tout cas, il était imprudent de sa part de rester immobile à causer alors qu'il faisait si froid. Et elle prit congé avec une gracieuse inclinaison de tête et un « au revoir » cordial. Elle prit un petit sentier sous les arbres, coupa à travers les fougères et Marguerite, pensive, contempla la silhouette gracieuse jusqu'à ce que les feuilles l'eussent dérobée à sa vue.

19

Le départ

I

Le jour suivant, le soleil se leva plus brillant que de coutume. Marguerite le salua d'un soupir de bonheur. Un tour de cadran de plus rendait plus proche le moment où elle reverrait son bien-aimé. Le courrier suivant devait porter un message qui fixait le jour exact où elle pourrait reposer dans ses bras pour quelques heures, qui étaient pour elle un avant-goût du paradis.

Tôt après le déjeuner, elle demanda sa voiture dans l'intention de se rendre à Londres pour voir Lady Ffoulkes et remettre à Sir Andrew le message que Percy avait inclus pour lui dans sa dernière lettre. En attendant la voiture, elle flâna dans le jardin qu'égayaient les roses et les pieds-d'alouette, les armoises et les héliotropes et qu'animaient le chœur assourdissant des merles et des grives, le pépiement des moineaux et les derniers appels du coucou. Le jardin débordait de souvenirs ; partout, elle y rencontrait l'image de l'homme qu'elle aimait. Les chants d'oiseaux semblaient redire son nom, le souffle de la brise dans les arbres semblait porter l'écho de sa voix, le parfum du thym et du réséda avait le goût de ses baisers. Soudain, elle entendit un bruit de pas précipités sur le gravier de l'allée. Elle se retourna et vit un jeune homme qu'elle ne reconnut pas tout de suite et qui courait à en perdre le souffle. Il n'avait pas de chapeau, son linge était froissé et le collet de son

manteau était de travers. En l'apercevant, il jeta un cri de soulagement :

– Lady Blakeney ! Merci, mon Dieu !

Elle le reconnut : c'était Bertrand Moncrif.

Il tomba à genoux, saisit sa robe. Il semblait hors de lui et Marguerite cherchait en vain à obtenir de son visiteur une phrase cohérente. Il ne pouvait que répéter :

– Voulez-vous m'aider ? Voulez-vous nous aider tous ?

– Mais oui, je le veux, si je le peux, monsieur Moncrif. Essayez de vous reprendre et dites-moi ce qui va mal.

Elle parvint à le faire relever et à se faire suivre jusqu'à un banc du jardin où elle s'assit. Il resta debout devant elle. Ses yeux semblaient égarés et il passait sa main tremblante dans ses cheveux défaits. Cependant, il faisait des efforts visibles pour se calmer et, après un instant pendant lequel Marguerite attendit avec la plus grande patience, il commença de manière intelligible :

– Vos domestiques m'ont dit, madame, que vous étiez dans le jardin. Je n'ai pu attendre qu'ils vous appelassent et j'ai couru à votre rencontre. Voulez-vous me pardonner ? Je ne devrais pas vous déranger.

– Bien sûr, je vous pardonnerai, répondit Marguerite avec un sourire, si vous me dites seulement ce qui s'est passé.

Il se tut un instant, puis cria brusquement :

– Régine est partie !

Marguerite, étonnée, répéta sans comprendre :

– Partie ? Et où ?

– Pour Douvres. Avec Jacques.

– Jacques ? répéta-t-elle.

– Son frère. Vous le connaissez ?

Marguerite fit oui de la tête.

– Une tête brûlée, dit Moncrif. Lui et Joséphine s'étaient mis dans la tête qu'ils étaient destinés à délivrer la France de l'anarchie et des massacres.

– Comme vous-même, monsieur Moncrif !

– Oh ! je suis devenu sérieux, raisonnable, maintenant que j'ai compris combien cet espoir était vain. Nous devons tous la vie au noble Mouron Rouge. Nous ne devions plus nous lancer à l'aventure. Je travaillais, Régine aussi… Vous le savez ?

– Oui, je sais tout cela. Au fait, je vous en prie ?

– Jacques, ces derniers temps, était fiévreux, exalté. Nous ne savions ce que cela signifiait. Régine et moi nous en parlions souvent, et Mme de Serval était folle d'inquiétude. Elle adore son fils unique. Et Jacques ne disait rien, il ne parlait à aucun de nous. Tous les jours il se rendait à son travail. Hier soir, il n'est pas revenu. Mme de Serval a reçu un mot où il l'informait qu'un ami de Londres l'avait décidé à aller au théâtre et à passer la nuit chez lui. Mme de Serval ne soupçonna rien. Elle était contente que Jacques eût quelque amusement pour se distraire de ses pensées secrètes. Régine, cependant, n'était pas rassurée. Après que sa mère se fut couchée, elle se rendit dans la chambre de Jacques, trouva des papiers, des lettres, je ne sais quoi, bref, la preuve que le garçon était en route pour Douvres et avait tout arrangé pour prendre un bateau à destination de la France !

– Mon Dieu ! Quelle folie !

– Ce n'est pas le pire. C'était une folie, mais il y a eu une plus grande folie encore.

Avec des mouvements fébriles il produisit une lettre froissée.

– Elle m'a envoyé ceci ce matin, dit-il, et c'est pourquoi je suis venu vous trouver.

– Elle… Voulez-vous dire Régine ? demanda Marguerite en prenant la lettre.

– Oui. Elle a dû l'apporter elle-même. À l'aube. Je n'ai su que faire, qui consulter, une impulsion m'a jeté vers vous ; je n'ai pas d'autre ami…

Pendant ce temps, Marguerite déchiffrait la lettre sans entendre les balbutiements du jeune homme.

Mon cher Bertrand, disait la lettre, *Jacques part pour la France. Rien ne pourra le ramener : il dit que c'est son devoir. Je pense qu'il est fou et je sais que maman en mourra. C'est pourquoi je pars pour le rejoindre. Peut-être à Douvres parviendrai-je à le fléchir par mes supplications. Si je n'y arrive pas et qu'il mette à exécution son projet insensé, je pourrai toujours le surveiller et l'empêcher de se livrer à quelque extravagance. Nous partons pour Douvres par la diligence qui se met en route dans une heure. Adieu, mon bien-aimé, je vous demande pardon de vous causer de tels soucis, mais je pense que Jacques a plus besoin de moi que vous.*

Sous la signature, il y avait quelques lignes de plus, écrites après réflexion, semblait-il :

J'ai dit à maman que ma patronne m'envoyait à la campagne pour une affaire de robes et que Jacques ayant pu avoir quelques jours de vacances je l'emmenais avec moi parce que je pensais que l'air pur lui ferait du bien. Maman sera étonnée et blessée sans doute de ne pas avoir un mot de Jacques, mais il vaut mieux qu'elle n'apprenne pas tout de suite la vérité. Si nous ne revenons pas dans la semaine, donnez-lui ces nouvelles avec le plus de ménagements possible.

Bertrand s'était laissé tomber sur le banc et avait enfoui son visage dans ses mains. Il était tout à fait désemparé et Marguerite se repentit d'avoir douté de son amour pour Régine. Elle posa une main compatissante sur l'épaule du jeune homme.

– Qu'avez-vous pensé en venant me trouver ? Que puis-je faire ?

– Me donner un conseil, madame, je suis si seul ! Quand j'ai reçu la lettre, je n'ai pu avoir aucune réaction. Régine et Jacques étaient partis de bonne heure, bien longtemps avant que je lise le message. J'ai pensé que vous jugeriez mieux de ce que je dois faire, que vous sauriez comment les rejoindre. Régine m'aime ; si je peux me jeter à ses pieds, je la ramènerai. Tous deux sont condamnés ; dès qu'ils entreront dans Paris, ils seront reconnus, arrêtés. Mon Dieu ! ayez pitié de nous !

– Vous pensez pouvoir convaincre Régine ?

– J'en suis sûr, affirma-t-il. Vous le pourriez aussi, madame, Régine vous admire tant !

– Et Jacques ?

– Ce n'est qu'un enfant, et j'ai toujours eu sur lui une grande autorité. Toute la famille vous adore, madame. Tous savent ce qu'ils vous doivent. Jacques n'a pas pensé à sa mère, mais s'il vient à y penser…

Marguerite se leva :

– Bien, dit-elle. Nous allons y aller ensemble et voir ce que nous pouvons sur ces jeunes entêtés.

Bertrand resta béant de surprise et d'espoir. Sa figure s'éclaira et il contempla la belle jeune femme comme un fidèle regarde son dieu.

– Vous, madame ? Vous accepteriez de m'aider autant que cela ?

Marguerite sourit :

– Je vais vous aider autant que cela. Ma voiture est commandée ; nous allons partir tout de suite. Nous nous arrêterons aux relais de Maidstone et d'Ashford et nous atteindrons Douvres ce soir, avant l'arrivée de la diligence. Je connais toutes les personnes importantes à Douvres et nous trouverons les fugitifs.

– Vous êtes un ange, madame ! balbutia Bertrand qui, visiblement, débordait de reconnaissance.

– Êtes-vous prêt ? répliqua Marguerite qui voulait éviter d'autres marques d'émotion.

Bien sûr, Bertrand n'avait pas de chapeau, ses vêtements étaient fripés, mais ce n'étaient là que des bagatelles dans un tel moment. Quant aux domestiques de Marguerite, ils étaient habitués à la voir partir brusquement pour Douvres, Bath ou toutes destinations connues et inconnues avec, parfois, un préavis de quelques minutes seulement.

La voiture était déjà à la grille. Les femmes de chambre fermèrent les valises ; Marguerite changea sa robe élégante pour une robe de voyage ; et, une demi-heure après son arrivée à Richmond, Bertrand se trouvait assis dans une voiture côte à côte avec Lady Blakeney. Le cocher fit claquer son fouet, le postillon sauta en selle et les domestiques, debout, regardèrent le véhicule franchir les grilles, les chevaux prendre le trot et disparaître sur la route, suivis par un nuage de poussière.

II

Bertrand Moncrif, absorbé dans ses pensées, dit peu de chose tandis que la voiture roulait au trot allongé des chevaux. Marguerite, qui avait toujours assez de soucis en tête, ne chercha pas à entrer en conversation. Elle était très peinée pour ce garçon qui devait en vérité souffrir aussi de remords. La tiédeur, évidemment une tiédeur seulement apparente, de ses sentiments à l'égard de sa fiancée et des personnes de sa famille, avait pu influer sur la catastrophe présente. Sa froideur et son humeur morose avaient dû amener un transfert de sentiments. Régine, blessée par l'indifférence de son amoureux, n'avait été que plus encline à se sacrifier pour son jeune frère. Marguerite était bien fâchée de ce qui arrivait à ce jeune étourdi, au tempérament exalté de Latin dont les idées de sacrifice étaient insensées, mais surtout son cœur généreux allait à Régine de Serval, pauvre enfant prédestinée aux chagrins et aux déceptions et dont la nature affectueuse n'arrivait pas à provoquer un attachement digne d'elle. Régine adorait Bertrand, sa mère, son frère, sa sœur, et tous lui apportaient leurs peines, leurs difficultés, mais aucun d'eux ne faisait jamais rien pour l'amour de la silencieuse, de la pensive Régine. Marguerite laissait sa pensée s'appesantir sur ces gens pour qui son mari avait déjà tant fait, ce qui les lui rendait chers. Elle les aimait comme elle en aimait bien d'autres, parce que Percy avait bravé pour eux tous les dangers. Leurs vies étaient précieuses puisqu'il avait risqué la sienne pour les sauver et Marguerite savait que si ces deux étourdis parvenaient à revenir à Paris, ce serait encore l'héroïque Mouron Rouge qui leur éviterait de payer les conséquences de leur folie.

III

Le lunch et une courte halte eurent lieu à Franingham et Maidstone qu'ils atteignirent vers trois heures de l'après-midi. Là, les domestiques de Lady Blakeney la quittèrent et des chevaux de poste furent loués pour continuer sur Ashford. Deux heures plus tard, il y eut un nouveau relais à Ashford. À cette

heure-là, la diligence n'avait plus que neuf ou dix milles d'avance, et il y avait maintenant toutes les chances pour qu'on fût à Douvres à la nuit tombante et que les fugitifs fussent rattrapés. Donc tout allait pour le mieux. Bertrand, après le relais d'Ashford, parut être réconforté. Il commença à parler longuement et sérieusement de lui, de ses plans, de ses projets, de son amour pour Régine qu'il lui était toujours difficile d'exprimer ; il parla aussi de Régine, de sa mère, de son frère, de sa sœur. Sa voix était très calme, très unie. Cette monotonie agit sur les nerfs de Marguerite comme un soporifique. Le roulement de la voiture, la touffeur de ce long après-midi de juillet, le bercement des ressorts l'assoupirent. Puis un étrange parfum envahit l'intérieur de la voiture, un parfum doux, entêtant qui semblait lui fermer les paupières, lui donnant une sensation de béatitude. Bertrand continuait à ronronner et sa voix parvenait aux sens alanguis de Marguerite comme à travers un voile épais. Elle ferma les yeux. Le parfum, plus fort, plus insistant, atteignait ses narines. Elle renversa la tête sur les coussins et entendit encore la voix monocorde de Bertrand, inarticulée maintenant, comme le bourdonnement d'un essaim d'abeilles…

Puis elle redevint tout à fait consciente, juste à temps pour sentir une main de fer contre sa bouche et voir le visage de Bertrand, blanc comme un mort, les yeux égarés plus par la peur que par la colère, tout près du sien. Elle ne put pas crier et ses membres pesants comme du plomb ne lui permirent pas de se débattre. Un instant plus tard, une écharpe épaisse entourait vite sa tête, lui couvrant la bouche et les yeux, ne lui laissant que l'espace suffisant pour respirer, et ses mains et ses bras furent liés avec des cordes.

Cette attaque brutale avait été si soudaine que Marguerite la prit d'abord pour un cauchemar. Elle n'était plus tout à fait consciente, elle suffoquait à demi sous les plis de l'écharpe et l'odeur qui persistait, par sa douceur écœurante, la tenait au bord de la syncope. Dans son étourdissement, elle ne cessait pas cependant de guetter son ennemi Bertrand Moncrif, ce traître qui avait mis à exécution cet affreux attentat… pour quelles raisons ? Marguerite était trop hébétée pour le deviner. Elle

sentait qu'il était là, elle avait conscience de ses mains assurant les cordes autour des poignets de sa victime et resserrant l'écharpe sur sa bouche ; puis elle sentit qu'il se penchait par-dessus elle ; baissant la glace, il criait au cocher :

– Sa Seigneurie s'est trouvée mal ! Conduisez-nous aussi vite que vous pouvez à une maison blanche plus loin, sur la droite, celle qui a des volets verts et un grand if près de la grille !

Elle ne put entendre la réponse du cocher ni le claquement du fouet. Ce qui est sûr, bien que la voiture ait marché un bon train jusque-là, les chevaux, à l'ordre de Bertrand, semblèrent brûler la route sous leurs sabots. Quelques minutes s'écoulèrent… une éternité. Alors le terrible parfum fut de nouveau approché de ses narines jusqu'à l'écœurement ; la nausée, l'hébétement s'emparèrent de Marguerite et, après, elle ne put se souvenir de rien.

20

Souvenirs

I

Lorsque Marguerite Blakeney revint tout à fait à elle, le soleil était bas à l'occident. Elle était dans une voiture, qui n'était plus la sienne, que l'on enlevait sur la route à une vitesse terrifiante. Elle était seule, la bouche bâillonnée, les poignets et les chevilles ligotés ; elle ne pouvait ni parler ni bouger, un colis impuissant qu'on transportait… où ? et pour le compte de qui ? Bertrand n'était plus là. Par la glace de séparation elle pouvait apercevoir les vagues silhouettes de deux hommes assis sur le siège du cocher, tandis qu'un troisième montait le cheval de flèche. Quatre chevaux tiraient la légère voiture qui volait dans la direction du sud-est tandis que les ombres du soir descendaient rapidement.

Marguerite avait trop vu de cruautés et de barbarie en ce monde, elle savait trop quelle haine peut exister entre deux pays ennemis, quelles rancœurs suscitait son mari pour ne pas deviner d'où le coup était parti. Quelque chose dans la silhouette qui lui tournait le dos, quelque chose aussi dans la coupe du vêtement élimé, l'arrangement du nœud noir sur la nuque, lui était assez familier pour qu'elle n'eût plus de doute. Ce n'était pas du simple brigandage, un enlèvement en vue d'une rançon, c'était là l'œuvre des ennemis de son mari qui, à travers elle, essayaient une fois de plus de l'atteindre. Bertrand Moncrif avait été l'appeau. Comment l'avait-on incité à se retourner contre celui qui l'avait sauvé ? Marguerite n'était pas

en état de faire des suppositions à ce sujet. Il était parti emportant avec lui, peut-être pour toujours, le secret de son ressentiment. Ligotée, impuissante comme elle était, Marguerite n'avait qu'une pensée : de quelle façon les démons qui la tenaient prisonnière comptaient-ils se servir d'elle contre la vie et l'honneur du Mouron Rouge ? Elle avait déjà été en leur pouvoir il n'y avait pas si longtemps, à Boulogne, et Percy en était sorti sain et sauf, victorieux d'eux tous.

Marguerite, dans son impuissance s'efforçait de méditer sur cette époque où ses ennemis avaient préparé une coupe d'humiliation et d'horreur qui, par elle, devait parvenir jusqu'au Mouron Rouge et où l'innocence de la jeune femme et l'audace de son mari avaient brisé la coupe avant qu'elle approchât de leurs lèvres. Vraiment, sa situation à Boulogne était aussi terrible, aussi désespérée que celle-ci. Elle était prisonnière alors comme aujourd'hui ; elle était aux mains de gens dont la vie et la pensée étaient depuis deux ans dirigées tout entière par le désir de défaire et d'annihiler le Mouron Rouge. Et la pauvre femme trouvait une satisfaction mélancolique à se remémorer tant d'occasions où l'étonnant aventurier avait complètement dupé ses adversaires, comme dans cette affaire de Boulogne où on avait voulu faire payer sa vie de celles de milliers d'innocents.

II

L'embarcation se rangea quelque part sur la côte près de Birchington. Lorsque, à la fin de la nuit, la voiture s'arrêta et que l'air de la mer et l'écume salée frappèrent les joues brûlantes et les lèvres desséchées de la jeune femme, celle-ci essaya de toutes ses forces de deviner le lieu exact où elle se trouvait, mais ce fut impossible.

On l'enleva de la voiture et aussitôt on jeta un châle sur son visage de manière qu'elle ne pût rien voir. Seul, l'instinct la

guidait dans ses perceptions. Dans la voiture, elle avait eu vaguement conscience de la direction qu'on lui avait fait prendre. Toute cette région lui était familière. Elle avait si souvent roulé sur ces routes avec Percy soit en allant à Douvres ou, plus souvent encore, à un point plus secret de la côte où il s'embarquait pour des destinations inconnues, que, même aveuglée par les larmes, et à demi étourdie, elle pouvait reconstituer l'itinéraire qu'on lui faisait parcourir avec une telle rapidité.

Birchington, un des repaires favoris des contrebandiers, avec ses innombrables grottes et cachettes creusées par la mer dans les falaises de craie tout exprès pour le profit des bons à rien, semblait être le but des bandits qui la tenaient prisonnière. En fait, à un moment, elle fut tout à fait sûre d'avoir vu la tour carrée de la vieille église de Minster passer devant ses yeux par la fenêtre de la voiture et immédiatement après, les chevaux gravirent la colline qui sépare Minster et Acoll.

Quoi qu'il en fût, la voiture s'arrêta dans un endroit désolé. Le temps, radieux le matin, avait tourné, le soir, au vent et à la pluie. Cette pluie fine eut bientôt trempé les vêtements de Marguerite et le châle qui recouvrait sa tête, ajoutant à sa misère et à son malaise. Bien qu'elle ne vît rien, elle aurait pu signaler chaque étape du calvaire au sommet duquel on la hissait comme un colis.

Puis, elle fut couchée au fond d'un petit bateau, malade de corps et d'esprit, les yeux fermés, les membres ankylosés par les liens qui, avec l'humidité, pénétraient dans sa chair, affaiblie par le froid et le jeûne, trempée jusqu'aux os tandis que ses yeux, sa tête, ses mains brûlaient et que ses oreilles s'emplissaient du bruit monotone des avirons crissant dans les tolets et le plouf des paquets d'eau contre les flancs de la barque.

On l'enleva du bateau et on la porta – deux hommes, lui sembla-t-il – le long d'une échelle de cabine, puis on redescendit quelques marches et elle fut enfin déposée sur une planche dure. Après quoi, on lui enleva le châle trempé : elle

était dans le noir. Seul un mince filet de lumière se frayait un chemin à travers une fente quelque part près du plancher. Une odeur de goudron et de nourriture de conserve lui donna la nausée. Cependant, elle était parvenue à une telle prostration physique et mentale que toutes les douleurs physiques perdaient leur acuité et devenaient supportables parce qu'elle n'avait pas la force de les ressentir.

Puis un mouvement familier, le bruit reconnaissable du bateau qui lève l'ancre, vint porter encore un coup à ses faibles espoirs. Chaque mouvement du bateau l'emportait maintenant toujours plus loin de l'Angleterre, de sa maison, et rendait sa situation plus misérable, plus désespérée.

Je ne veux pas dire qu'à aucun moment de cette terrible épreuve Marguerite Blakeney perdit son courage ou ses esprits, mais elle était si désarmée que son instinct la forçait à demeurer immobile, paisible, et à ne pas engager le combat contre une situation qui la dépassait. Au milieu de la Manche, entourée de misérables, elle ne pouvait faire autre chose que sauvegarder sa dignité par son silence et sa résignation apparente.

III

On la transporta à terre à l'aube en un endroit assez proche de Boulogne. On ne prit plus alors de précautions pour l'empêcher de crier « au secours » ; on enleva les liens de ses poignets et de ses chevilles dès qu'elle fut dans la barque qui l'amenait à terre. Ankylosée comme elle l'était, elle dédaigna le bras qu'on lui offrit pour l'aider à sortir de l'embarcation. Tous les visages qui l'entouraient lui étaient inconnus. Il y avait là quatre ou cinq hommes silencieux et bourrus qui la guidèrent à travers les rochers et les falaises, puis le long des sables jusqu'au hameau de Wimereux qu'elle connaissait bien. À cette heure, la côte était encore déserte ; une fois seulement, leur petit groupe rencontra quelques jeunes femmes avenantes flânant nu-pieds

avec leurs filets à crevettes sur les épaules. Elles regardèrent avec de grands yeux, mais sans témoigner de compassion, la malheureuse femme aux vêtements déchirés et trempés, aux cheveux blonds défaits, qui s'efforçait bravement de ne pas tomber tandis que ses grossiers compagnons, aux tricots et aux culottes en lambeaux, aux genoux nus, la pressaient d'avancer.

Une seconde, Marguerite, à la vue de ces femmes, eut l'impulsion irréfléchie de courir à elles, de demander leur aide au nom de leurs maris, de leurs enfants, de se jeter à leurs pieds et leur demander assistance, car leurs cœurs de femmes ne pouvaient pas être sans pitié. Ce ne fut qu'un éclair, le délire d'un esprit exalté, la paille flottante qui dupe l'homme en train de se noyer. Les femmes s'éloignèrent en riant et en bavardant. L'une d'elles entonna le *Ça ira !* Marguerite, heureusement pour sa dignité, n'avait pas été vraiment tentée par ce recours insensé.

Plus tard, dans un bouge ignoble aux alentours de Wimereux, on lui donna enfin quelque nourriture qui, bien que pauvre et grossière au-delà de toute description, fut bien accueillie car elle lui redonna les forces dont son âme et son courage avaient tant besoin. Le reste du voyage fut sans histoire. Pendant la première heure de ce nouveau transport, elle comprit qu'on l'amenait à Paris. Quelques mots échappés à ses gardiens la renseignèrent. Ceux-ci étaient d'ailleurs très taciturnes, s'ils n'étaient ni brutaux ni méchants.

La voiture qui l'emportait pendant la première étape était spacieuse et assez confortable, bien que ses coussins fussent déchirés et ses cuirs moisis. Surtout Marguerite avait là ce luxe suprême d'être seule. Seule dans la voiture, seule pendant les haltes dans les auberges au bord de la route où on lui octroyait le repos et la nourriture, seule durant deux nuits interminables où, tandis qu'on mettait de nouveaux chevaux entre les brancards et que les hommes à tour de rôle allaient boire et manger dans quelque maison dissimulée par l'obscurité, Marguerite chercha en vain à dormir un peu ou à oublier son sort quelques instants. Elle fut seule tout le jour suivant tandis que des averses d'été jetaient leurs grosses gouttes sur les glaces

de la voiture et que les étapes familières de la route de Paris voltigeaient comme des esprits maléfiques devant ses yeux douloureux.

On entra à Paris au matin du troisième jour. Soixante-douze heures s'étaient traînées avec des semelles de plomb depuis le moment qu'elle avait, dans sa propre voiture, quitté sa maison de Richmond, entourée de ses domestiques et accompagnée par le traître Moncrif. Depuis, elle avait porté un lourd fardeau de chagrin, d'angoisse, de souffrances physiques et morales. Et tout ce chagrin, cette angoisse, ces souffrances n'étaient rien à côté de la pensée torturante de son bien-aimé qui ignorait encore sa terrible situation, et des plans que ces démons qui l'avaient si ignoblement capturée étaient en train d'élaborer pour mener à bien la vengeance qu'ils voulaient tirer de lui.

21

Attente

I

La maison où Marguerite fut conduite en fin de compte et où elle occupa, l'escalier gravi, un appartement petit et bien meublé, semblait être sise quelque part dans un quartier excentrique de Paris. L'appartement se composait de trois pièces : une chambre, un salon et un petit cabinet de toilette, simplement mais élégamment meublés. Le lit était propre et confortable, il y avait un tapis sur le plancher, quelques tableaux aux murs, des fauteuils, et des livres dans une armoire. Une vieille femme à l'air inflexible, mais empressée et pleine de sollicitude, fit tout son possible pour donner à la pauvre femme recrue de fatigue ce dont elle avait besoin. Elle lui porta du lait chaud et du pain de ménage. Elle expliqua qu'il n'était pas possible de se procurer du beurre et que personne dans la maison n'avait vu de sucre depuis des semaines.

Marguerite, brisée et affamée, mangea volontiers le déjeuner, mais ce qu'elle désirait le plus c'était se reposer. Aussi, sur l'invitation bourrue de la vieille, elle se déshabilla puis étendit ses membres rompus entre les draps avec un soupir de satisfaction. L'angoisse, pour un moment, céda au bien-être et, le nom de son amour sur les lèvres, Marguerite s'endormit comme un enfant.

Quand elle s'éveilla, il était tard dans l'après-midi. Sur une chaise, près de son chevet, on avait déposé du linge propre, des

bas de rechange, des souliers cirés et une robe d'une parfaite élégance, ce qui achevait de donner à cette demeure silencieuse et solitaire l'apparence d'un palais d'ogre ou de fée. Marguerite se leva et s'habilla. Le linge était beau ; manifestement il appartenait à une femme raffinée et tout ce qui se trouvait dans le cabinet de toilette : peigne, miroir, savon, eau de senteur, donnait à penser que la main d'une femme délicate et distinguée avait présidé à leur arrangement. Un peu plus tard, la servante au visage revêche apporta du potage et un plat de légumes cuits.

Chaque phase de l'aventure devenait de plus en plus déconcertante à mesure que le temps passait, Marguerite, maintenant que son bien-être augmentait avec la tiédeur des vêtements secs et l'ingestion d'une nourriture saine, reprenait assez de liberté d'esprit pour penser et réfléchir. Elle avait ouvert la fenêtre et, se penchant au-dehors, elle avait constaté qu'elle ouvrait sur les derrières de la maison, que la vue s'étendait sur des terrains incultes, des ateliers, des entrepôts et des chantiers de bois ; elle remarqua aussi, en regardant au nord-ouest, que l'appartement devait se trouver au dernier étage d'une maison isolée qui, si elle en jugeait par certains repères qui lui étaient vaguement familiers, était située au-dehors de la barrière Saint-Antoine, à peu de distance de la Bastille et de l'Arsenal.

Elle réfléchit de nouveau. Où était-elle ? Pourquoi la traitait-on avec une amabilité et un respect qui n'étaient pas habituels aux ennemis du Mouron Rouge ? Elle n'était pas dans une prison. On ne l'affamait ni la menaçait, on ne l'humiliait pas. Le jour avait passé sans qu'on l'eût mise en présence des démons qui voulaient se servir d'elle comme d'un appeau.

Cependant Marguerite était prisonnière bien qu'elle ne fût pas en prison. Elle s'en était assurée cinq minutes après avoir été laissée seule. Elle pouvait errer à son gré de pièce en pièce, mais elle ne pouvait sortir de l'appartement. Les portes de communication étaient grandes ouvertes, mais celle qui devait donner sur le palier était solidement verrouillée et quand la vieille femme était revenue avec le plateau du dîner, Marguerite avait aperçu un groupe d'hommes qui portaient l'uniforme en

lambeaux bien connu de la garde nationale : ils se tenaient en surveillance dans une longue et large antichambre.

Elle était prisonnière. Elle pouvait ouvrir les fenêtres et respirer l'air doucement humide qui venait de la vaste étendue de terrain en friche, mais ces fenêtres étaient à trente pieds du sol, il n'y avait sur le mur extérieur de la maison aucune prise assez proche où un être humain pût poser le pied.

On la laissa vingt-quatre heures à ses méditations, sans autre compagnie, sans autre ressource que celle de ses pensées qui n'avaient rien de gai. La bizarrerie de sa situation irrita promptement ses nerfs. Elle avait été calme toute la matinée, mais la solitude, le mystère, le silence qui avaient rempli toute cette journée entamèrent son courage. Elle en vint bientôt à considérer la personne qui la servait comme une geôlière et quand elle était seule, elle s'efforçait d'entendre ce que les hommes de garde disaient entre eux de l'autre côté de la porte.

La nuit suivante, elle ne put presque pas dormir.

II

Vingt-quatre heures plus tard, elle reçut la visite du citoyen Chauvelin. Elle avait tout le temps attendu cette visite ou bien un message de lui. Quand il arriva, elle eut besoin de rassembler tout son courage pour ne pas lui laisser voir l'émotion que sa présence lui causait. Peur, dégoût, tels étaient ses sentiments. La peur par-dessus tout : parce qu'il semblait parfaitement poli et maître de lui, parce qu'il était habillé avec beaucoup de soin et affectait les manières et les grâces d'une société qui depuis longtemps l'avait rejeté. Ce n'était pas le terroriste grossier, percé aux coudes, qui se tenait devant elle, le démagogue qui distribuait ses coups à droite et à gauche sur une classe qui l'avait toujours méprisé et tenu à l'écart ; c'était le gentilhomme déchu aux prises avec la chance, qui s'efforce de se venger par

ses sarcasmes des coups du sort et de l'orgueil qui l'avaient frappé d'ostracisme dès sa chute.

Il commença par s'informer avec sollicitude de son bien-être, exprima l'espoir que le voyage n'eût pas trop fatigué la jeune femme ; lui demanda humblement pardon de l'inconfort qu'un pouvoir supérieur l'avait contraint à lui infliger. Il débita ces platitudes avec une voix unie, onctueuse jusqu'à ce que Marguerite, à bout de nerfs, lui eût ordonné d'en venir au fait.

– Je suis au fait, chère madame, répliqua-t-il avec suavité. Le fait, c'est qu'il faut que vous ayez vos aises et n'ayez pas motif de vous plaindre pendant que vous demeurerez sous ce toit.

– Et combien de temps dois-je rester prisonnière ?

– Jusqu'à ce que Sir Percy ait honoré cette maison de sa présence.

À cela elle ne répondit pas tout de suite, elle resta tranquillement assise à le regarder comme si elle était indifférente. Lui, ses yeux pâles un peu moqueurs fixés sur elle, attendait qu'elle parlât. Alors elle dit seulement :

– Je comprends.

– J'étais sûr que vous comprendriez, chère madame, reprit-il. Voyez-vous, la phase héroïque est terminée. Je dois vous avouer qu'elle n'a servi de rien contre le suprême sang-froid d'un incomparable petit-maître. Aussi nous avons maintenant laissé tomber l'enthousiasme comme un vêtement. Nous aussi, nous allons être calmes, imperturbables, heureux d'attendre. La belle Lady Blakeney est notre hôte. Tôt ou tard, le plus chevaleresque des époux voudra rejoindre sa femme. Tôt ou tard, il apprendra qu'elle n'est plus en Angleterre, et il appliquera ses brillantes facultés à découvrir sa retraite et, tôt ou tard, il la découvrira, peut-être l'y aiderons-nous. Il viendra. N'ai-je pas raison ?

Évidemment, il avait raison. Tôt ou tard, Percy saurait où elle se trouvait et il viendrait. Il viendrait, quels que soient les pièges qu'on lui ait préparés, malgré les filets tendus pour le capturer, malgré le danger mortel qu'il allait courir.

Chauvelin n'ajouta pas grand-chose. Vraiment, l'ère de la grandiloquence était close. Fini cet inquiétant « ou… ou » qu'il avait coutume d'énoncer d'une voix tremblante de rage et du désir de la vengeance. Maintenant, il ne s'agissait pas d'alternative ni de desseins profondément dissimulés ; il n'y avait qu'à attendre l'arrivée du Mouron Rouge.

Et, en attendant, la prisonnière devrait manger, boire, dormir. Elle qui servait d'appeau ne saurait jamais à quel moment tomberait le coup qui lui apporterait mille morts s'il écrasait l'homme qui était toute sa vie.

Chauvelin s'en alla. Marguerite ne s'aperçut pas réellement de son départ. Un moment auparavant, il était assis sur ce fauteuil raide et il disait poliment :

– Il viendra. N'ai-je pas raison ?

Quand Marguerite avait fermé les yeux, il avait encore son regard moqueur fixé sur elle et tenait ses fines mains blanches complaisamment croisées devant lui. Maintenant, tandis que le jour déclinait et que dans la pièce l'ombre s'emparait des objets un par un, le fauteuil au dossier raide prenait une forme humaine, la forme d'un homme chétif aux épaules étroites et aux jambes fines aux bas soigneusement tirés. Les faibles bruits autour de Marguerite, craquements de meubles, mouvements des hommes de garde au-delà de la porte, soupir de la brise vespérale dans les feuilles de l'orme, se perdaient tous dans le son d'une voix humaine douce et fluette qui continuait à répéter :

– Il viendra. N'ai-je pas raison ?

22

Ambition

I

À son retour d'Angleterre, Theresia Cabarrus alla consulter la vieille sorcière de la rue de la Planchette. Elle était mue autant par le remords que par l'ambition : la belle Espagnole n'avait rien d'une criminelle endurcie ; ce n'était qu'une enfant gâtée qui, contrariée et mystifiée, cherchait une revanche. Le Mouron Rouge ayant paru absolument insensible à ses charmes, elle se laissa manœuvrer par Chauvelin qui l'associa à ses plans pour la destruction du réseau des aventuriers anglais dont la première étape était l'enlèvement de Lady Blakeney et son incarcération.

Acte cruel, abominable ! Theresia qui avait foncé tête baissée dans ce crime honteux aurait bien voulu, quelques jours plus tard, défaire ce qu'elle avait fait. Mais elle allait apprendre que lorsqu'on avait servi une fois d'instrument au Comité de salut public et à son peu scrupuleux agent Chauvelin, il n'était plus possible de se dérober aux ordres jusqu'à ce que le but fût atteint. Il n'y avait plus de liberté que dans la mort et les regrets de Theresia ne suffisaient pas à la mener jusqu'au sacrifice de sa vie. Theresia, après avoir accompli la sale besogne de Chauvelin pour lui complaire, cherchait maintenant à voir ce qu'elle pourrait en tirer d'avantages personnels. Il y avait d'abord la joie mesquine de s'être vengée : quand le Mouron Rouge serait pris, il regretterait sûrement de s'être mêlé des affaires d'amour de Theresia. Theresia ne se souciait pas énormément de

Bertrand Moncrif et eût été bien reconnaissante au milord anglais de l'avoir débarrassée de cet amoureux encombrant s'il n'y avait eu la lettre qui l'avait blessée et mise en disposition de ne rien regretter de ce qu'elle ferait par la suite contre Sir Percy. Bien entendu, elle ne savait pas que la lettre était un faux, médité et rédigé par Chauvelin afin de pousser la vindicative Espagnole à le seconder. Mais ce qui avait joué un plus grand rôle encore dans la détermination de Theresia, c'était le souci de son avenir. Elle s'était mise à rêver de la gratitude de Robespierre, de sa renommée quand elle aurait triomphé de ces aventuriers qu'on s'efforçait en vain de dépister depuis deux ans ; elle voyait Robespierre devenir son esclave obéissant et quelque chose de plus. Quant à Bertrand, il ne lui était plus utile. Pour le remercier d'avoir si bien mené l'enlèvement de Lady Blakeney, on l'avait autorisé à suivre sa bien-aimée, comme un laquais attaché à sa suite. Négligé, déjà méprisé, il revint à Paris avec elle pour reprendre la vie d'humiliation qui avait brisé son âme avant que son chevaleresque sauveur l'eût arraché aux griffes de la belle Espagnole. Dès la première heure de son retour en France, Bertrand avait compris qu'il n'avait été qu'une cire molle aux doigts de Theresia, qui l'avait modelé selon son caprice et maintenant le rejetait comme un objet inutile et gênant. Il avait compris que l'ambition de cette femme l'éloignait d'une liaison avec un amoureux obscur et sans le sou, alors que déjà elle avait à ses pieds l'homme de l'avenir : le citoyen Tallien.

II

Enfin Theresia avait atteint un de ses buts : d'ores et déjà, le Mouron Rouge pouvait être considéré comme vaincu et il ne pourrait avoir de doute, au moment de succomber, sur la main d'où lui était venu ce coup.

Quant à ses plans pour son avenir personnel, ils étaient plus sujets à caution. Elle n'avait pas assez fait impression sur

Robespierre pour qu'il lui vouât un amour déférent et mît son pouvoir et sa popularité à ses pieds ; quand à l'homme qui lui offrait son nom, Tallien, il mettrait toujours obstacle à l'ambition de Theresia comme à son propre avenir, par sa pusillanimité et son manque d'initiative. Tandis qu'elle le poussait à l'action décisive, à prendre le pouvoir suprême avant que Robespierre et les siens eussent irrévocablement affermi le leur, Tallien était pour la temporisation, et craignait qu'en essayant de confisquer la dictature, lui et sa bien-aimée ne perdissent leurs têtes.

– Tant que Robespierre vit, disait Theresia avec passion, aucune tête n'est en sûreté. Ceux qui peuvent devenir ses rivaux deviennent ses victimes… Saint-Just et Couthon veulent faire de lui un dictateur ; ils réussiront tôt ou tard et ce sera la mort pour tout homme qui, un jour, a osé leur tenir tête.

– Donc il vaut mieux ne pas tenir tête, répliquait Tallien. Ce temps viendra…

– Jamais. Tandis que vous faites des plans, que vous discutez, que vous réfléchissez, Robespierre agit ou signe votre condamnation à mort.

– Robespierre est l'idole du peuple ; il mène la Convention avec sa parole. Son éloquence suffirait à mener des armées d'opposants à la guillotine.

– Robespierre ! reprenait Theresia avec un souverain mépris. Quand vous avez prononcé ce nom, vous avez tout dit. Tout pour vous est incarné par cet homme. Écoutez-moi ! Robespierre n'est qu'un nom, un fétiche, un mannequin hissé sur un piédestal. Par qui ? Par vous, par la Convention, par les clubs, par les Comités. Le piédestal n'est que cette entité illusoire que vous appelez le peuple et il s'effritera sous ses pieds dès que le peuple verra que les pieds du colosse sont d'argile. Une chiquenaude d'un doigt ferme sur le mannequin et il tombe en poussière ; et à votre tour vous pouvez gravir le même piédestal qu'il avait si facilement atteint.

Quelquefois Tallien était ébranlé par cette véhémence, mais il finissait toujours par secouer la tête et lui conseiller d'être prudente : il n'était pas temps. Theresia, plus d'une fois, avait failli rompre.

– Je ne peux aimer un lâche, disait-elle, et elle faisait dans son subconscient des plans qui reposaient sur le transfert de ses faveurs à un autre homme, plus digne d'elle.

– Robespierre ne me décevrait pas comme ce couard, rêvait-elle, tandis que Tallien, aveugle et soumis, lui disait au revoir à la porte même de la sorcière vers qui Theresia allait se tourner dans ces circonstances difficiles pour ses rêves ambitieux.

III

La mère Théot avait perdu quelque peu de sa renommée depuis que soixante-six de ses fidèles, accusés d'avoir comploté la perte de la République, avaient été guillotinés. Les ennemis de Robespierre, trop lâches pour l'attaquer à la Convention et aux clubs, avaient profité du mystère qui entourait les séances de la rue de la Planchette pour miner sa popularité dans les uns et sa puissance dans l'autre.

On introduisit des espions dans le repaire de la voyante. On sut les noms de ceux qui le fréquentaient le plus assidûment et bientôt on procéda à des arrestations en masse qui furent suivies des inévitables condamnations. Robespierre ne fut pas nommé ouvertement, mais les noms de ceux qui l'avaient proclamé Messager du Très-Haut, Étoile du Matin ou Régénérateur de l'humanité, furent lancés du haut de la tribune, à la Convention, comme autant de flèches empoisonnées à l'adresse du tyran.

Cependant Robespierre avait été trop prudent pour qu'on pût l'impliquer dans cette affaire. Ses ennemis essayèrent de le compromettre en cherchant à lui faire prendre la défense de ses adorateurs, ce qui aurait été l'aveu de ses relations avec leur bande, mais il resta silencieux et sacrifia sans pitié ses partisans à sa propre sûreté. Il n'éleva pas la voix, il ne fit pas un geste pour les sauver de la mort et tandis qu'il restait fermement installé au pouvoir, ceux qui avaient fait de lui presque l'égal de Dieu mouraient sur l'échafaud.

La mère Théot, pour une raison inexplicable, échappa à cette hécatombe, mais ses réunions étaient déchues de leur splendeur. Robespierre n'osait plus s'y rendre, même sous un déguisement ; la maison de la rue de la Planchette devint une maison suspecte aux agents du Comité de salut public et la voyante fut réduite aux expédients pour continuer à gagner une vie mal assurée et conserver les bonnes grâces des agents du Comité à qui elle rendait d'inavouables services.

Pour ceux qui avaient préféré braver l'opinion et mépriser les dangers que faisaient courir les sorcelleries de la mère Théot, les cérémonies n'avaient que peu ou point perdu leur solennité originelle. Il y avait encore la pièce bien close, l'atmosphère lourdement parfumée, les chants, les flammes colorées, les néophytes fantomatiques. Drapée dans ses voiles gris, la sorcière continuait à composer ses sortilèges et à invoquer les puissances de lumière comme celles des ténèbres pour l'aider à prédire l'avenir. Les néophytes chantaient et se tortillaient ; seul, le négrillon riait de ces grimaces où il avait appris à ne voir que comédie.

Theresia, assise sous le dais, la vue et l'entendement brouillés par les senteurs entêtantes de l'Orient, buvait les paroles mielleuses et les prophéties alléchantes de la sorcière.

– Ton nom deviendra grand dans ce pays ! Les trônes les plus élevés s'inclineront devant toi. Ta parole fera tomber des têtes et chanceler des couronnes ! annonçait la mère Théot d'une voix caverneuse en scrutant sa boule de cristal.

– Est-ce parce que je serai la femme du citoyen Tallien ?

– Les esprits ne le disent pas. Un nom ne signifie rien pour eux... Je vois ta tête entourée d'un nimbe lumineux et, à tes pieds, gît quelque chose qui fut écarlate et qui maintenant est cramoisi et broyé.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– À toi de le savoir. Abandonne-toi à l'étreinte des esprits, apprends d'eux les vérités essentielles, et le futur deviendra clair pour toi.

Sur ces affirmations sibyllines, elle rassembla ses voiles autour d'elle et avec d'étranges murmures « Evohe ! Evohe ! Sammael ! Zamiel ! Evohe ! » elle se glissa hors de la pièce, probablement pour laisser sa cliente abasourdie méditer dans la solitude les énigmes de sa prophétie.

Dès qu'elle eut passé la porte, l'attitude de la mère Théot changea. Ici, la lumière du jour semblait la dépouiller de ses étranges attributs. Elle redevenait une femme vieille et laide, au nez crochu, attifée avec des chiffons gris de vieillesse et de saleté, et dont les mains griffues semblaient les serres d'un oiseau de proie.

À son entrée, un homme qui se tenait à la fenêtre opposée à la porte et qui regardait dans l'horrible rue au-dessous, se tourna vivement vers elle :

– Es-tu content ? demanda-t-elle aussitôt.

– De ce que j'ai pu saisir, oui ! bien que j'eusse préféré que tes prédictions fussent plus claires.

La mégère haussa les épaules et désigna du menton la direction de son antre :

– L'Espagnole en a compris assez. Elle ne me consulte jamais et n'invoque pas les esprits, mais eux lui parlent de ce

qui est écarlate. Elle sait ce que cela veut dire. Tu ne dois pas avoir peur, citoyen Chauvelin, qu'elle oublie, dans ses plans ambitieux, que ses premiers devoirs sont envers toi.

– Non, dit Chauvelin avec calme, elle ne l'oubliera pas. Elle n'est pas étourdie. Elle sait bien que les citoyens qui ont servi l'État ne peuvent plus être libres, qu'ils doivent aller jusqu'au bout de leur tâche.

– Il ne faut pas douter de la Cabarrus. Elle ne te manquera pas. Sa vanité est sans bornes. Elle croit que cet Anglais l'a insultée en écrivant cette lettre impertinente et elle ne l'abandonnera pas jusqu'à être vengée.

– Non, elle ne me manquera pas. Et toi non plus, citoyenne.

– Moi ? Ce n'est pas la même chose. Tu m'as promis dix mille livres le jour où on aura capturé le Mouron Rouge !

– Et la guillotine si tu laisses s'enfuir la femme qui est en haut.

– Je sais. Si elle s'enfuit, ce ne sera pas de ma faute.

– Dans le service de l'État, riposta Chauvelin, toute négligence est un crime.

Catherine Théot serra les lèvres, puis répondit tranquillement :

– Elle ne s'échappera pas. N'aie pas peur.

– C'est bien. Maintenant, dis-moi ce qu'il advient du charbonnier Rateau ?

– Il va et vient. Tu m'as dit de l'encourager !

– Oui.

– Alors je lui ai donné des potions pour sa toux. Il a un pied dans la tombe.

– Puisse-t-il avoir tous les deux ! s'écria cruellement Chauvelin. Sa vie est une menace perpétuelle pour mes plans. Il eût été si commode de l'envoyer à la guillotine.

– Vous le pouviez. Le Comité avait fait un rapport contre lui. La mesure était comble : aider cet exécrable Mouron Rouge ! C'était bien suffisant…

– On n'a pas pu prouver qu'il l'aidait, et Fouquier-Tinville ne l'aurait pas mis en accusation. Il aurait pensé que cela pouvait irriter le peuple, la canaille, dont Rateau fait partie. Nous ne pouvons irriter la canaille en ce moment.

– Et c'est pourquoi Rateau est sorti libre de prison, tandis que mes fidèles étaient traînés à la guillotine et que je restais sans moyens de gagner honnêtement ma vie ! conclut la mère Théot avec un douloureux soupir.

– Honnêtement ! dit Chauvelin sarcastique. Puis voyant que la vieille allait se fâcher, il ajouta :

– Raconte-moi quelque chose de plus sur Rateau. Vient-il souvent ?

– Oui. Très souvent. Il doit être dans l'antichambre en ce moment. Il est venu ici tout droit au sortir de la prison et depuis il est toujours chez moi. Il pense que je vais le guérir de son asthme, et comme il me paie bien…

– Il te paie bien, ce meurt-de-faim ?

– Rateau n'est pas un meurt-de-faim, assura la vieille. Il m'a donné plus d'une pièce d'or anglaise.

– Récemment ?

– Hier encore.

Chauvelin jura :

– Donc, il voit toujours ce damné Anglais !

– Quelqu'un sait-il qui est l'Anglais et qui est Rateau ? dit Catherine avec un rire sec.

Il se passa alors quelque chose d'étrange, si étrange que la réplique de Chauvelin se changea en affreux jurons et que la mère Théot, blanche jusqu'aux lèvres, les genoux tremblants, des gouttelettes de sueur ruisselant sous ses mèches pauvres, dut se raccrocher à la table pour ne pas tomber.

Cependant il n'y avait rien eu de terrible. Simplement, un homme avait ri, gaiement et longuement ; et ce rire venait de tout près, de la chambre voisine sans doute ou du palier au-delà de l'antichambre. Ce rire, légèrement assourdi par le mur de séparation, était à la fois bas et distinct. Il n'y avait pas de quoi effrayer l'enfant le plus nerveux.

Un homme avait ri. Un client, certainement, client qui cherchait à tromper l'attente par une conversation badine avec un ami. Ce devait être cela. Chauvelin, se maudissant pour sa couardise, passa la main sur son front et sourit de travers.

– Un de tes clients se paie du bon temps, dit-il avec une indifférence bien jouée.

– Il n'y a personne dans l'antichambre, murmura Catherine Théot. Il n'y a que Rateau…

Cependant Chauvelin ne l'écoutait plus ; avec une exclamation incompréhensible, il avait tourné les talons et avait quitté la pièce presque en courant.

23

Au nom de la République

I

L'antichambre était large et avait toute la longueur de l'appartement de la mère Théot. Le repaire de la voyante et la pièce où elle venait de s'entretenir avec Chauvelin donnaient sur un côté de cette antichambre et deux autres pièces sur l'autre côté. À un bout, il y avait deux fenêtres qu'on tenait toujours fermées, et à l'autre extrémité se trouvait la grande porte d'entrée qui ouvrait sur le palier et l'escalier.

L'antichambre était vide et semblait narguer l'agitation de Chauvelin avec ses murs gris zébrés par la crasse, ses bancs mangés aux vers et son chandelier terni. La mère Théot, volubile et tremblante de peur, était sur les talons de Chauvelin. Celui-ci lui ordonna de disparaître ; ses marmottements l'irritaient et sa crainte visible d'une chose inconnue agissait de façon déplaisante sur ses nerfs. Il se maudissait pour sa faiblesse et maudissait le seul homme au monde qui eût le pouvoir de l'énerver.

– Je rêvais, c'est sûr, dit-il entre ses dents. Je suis obsédé par ce démon, son rire, sa voix, ses tics…

Il allait se diriger vers la grande porte pour jeter un coup d'œil sur le palier et la cage d'escalier lorsqu'il entendit appeler de très près. Theresia Cabarrus se tenait dans l'encadrement de

la porte qui ouvrait sur le sanctuaire de la sibylle, soulevant la portière de sa main fine.

– Citoyen Chauvelin, je vous attendais.

– Et moi, citoyenne, répliqua-t-il grossièrement, je vous avais oubliée.

– La mère Théot m'avait laissée seule pour que je reste en communion avec les esprits.

– Ah ! et quel est le résultat de vos réflexions ?

– Vous aider encore, si vous avez besoin de moi.

– En vérité, j'ai besoin de toute main qui accepte de se dresser contre un ennemi. J'ai besoin de vous, de la vieille sorcière, du charbonnier Rateau, de tout patriote qui voudra bien surveiller cette maison où nous tenons le seul appât qui puisse faire mordre le poisson.

– Ne vous ai-je pas prouvé ma bonne volonté ? Pensez-vous que cela me plaise d'avoir renoncé à ma vie personnelle, à mes aises, à mon existence comblée pour devenir une simple esclave attachée à votre service ?

– Une esclave qui sera bientôt plus puissante qu'une reine.

– Si je pensais cela !

– J'en suis aussi sûr que d'être vivant. Vous n'arriverez à rien avec Tallien, citoyenne. Il est trop bas, trop lâche. Mais si vous livrez le Mouron Rouge à Robespierre, il vous suffira de demander la couronne des Bourbons pour l'obtenir.

– Je le sais, dit-elle sèchement, sinon je ne serais pas ici.

– Nous avons toutes les bonnes cartes, continua-t-il ardemment. Lady Blakeney est dans nos mains. Tant que nous l'avons, nous avons la certitude que, tôt ou tard, l'Anglais

cherchera à communiquer avec elle. Catherine Théot est une bonne geôlière et le capitaine Boyer a une troupe nombreuse sous ses ordres, une vraie meute de limiers dont le zèle est stimulé par la promesse d'une généreuse récompense. Seulement, l'expérience m'a appris que le Mouron Rouge n'est jamais si dangereux que lorsque nous le croyons acculé. Ses talents de comédien nous ont tenus en échec jusqu'ici. Des yeux humains sont impuissants à deviner ses déguisements. C'est pourquoi, citoyenne, je vous ai amenée en Angleterre, c'est pourquoi je vous ai mise en face de lui et vous ai dit : « C'est lui. » Depuis, grâce à vous, nous tenons l'appeau. Vous êtes mon bras droit. J'ai placé ma confiance dans votre coup d'œil, votre esprit, votre intuition. En quelque déguisement que le Mouron Rouge se présente à vous – et il se présentera à vous ou il n'est plus l'aventurier impudent que je connais ! – je sens que vous, du moins, saurez le reconnaître.

– Oui, dit-elle d'un air songeur. Je pense que je le reconnaîtrais.

– Pensez-vous que je ne sais pas apprécier les sacrifices que vous consentez en vous soumettant si noblement à cette vie d'angoisse et de perpétuelle alerte ? Vous êtes l'appât qui attirera le Mouron Rouge dans mes filets.

– Bientôt, j'espère.

– Bientôt, affirma-t-il résolument. J'ose le jurer. Jusqu'à ce moment, au nom de votre propre avenir et au nom de la France, je vous conjure, citoyenne, d'être vigilante ! Songez aux buts que nous nous sommes fixés : mettez le Mouron Rouge à notre merci et Robespierre, qui est à l'heure actuelle la proie d'une étrange peur à son sujet, deviendra votre homme lige. Il est convaincu que cet espion anglais va causer sa chute ; il s'isole de plus en plus, il ne vient plus aux Comités ni aux clubs ; il évite ses amis et ses regards furtifs semblent vouloir percer quelque déguisement supposé sous lequel il espère et redoute alternativement de découvrir son ennemi. Il a peur d'un assassinat, d'attentats perpétrés par des inconnus. En chaque membre peu connu de la Convention qui escalade la tribune, il a

peur de deviner le Mouron Rouge sous un masque nouveau. Ah ! citoyenne, quelle influence auriez-vous sur lui si, par votre entremise, toutes ces craintes étaient noyées dans le sang de cet abominable Anglais !

– Qui aurait pensé cela ? interrompit une voix moqueuse avec un petit rire tranquille. Je gage, mon cher monsieur Chambertin, que vous devenez encore plus éloquent qu'autrefois !

Comme l'éclat de rire de tout à l'heure, la voix ne semblait venir de nulle part. Elle flottait en l'air, assourdie par les parfums de la mère Théot, par l'épaisseur des portes et des rideaux. Elle était bizarre, mais humaine.

– C'est intolérable ! cria Chauvelin.

Et sans se préoccuper du cri terrifié de Theresia, il courut à la porte d'entrée. Elle n'était pas fermée à clef ; il l'ouvrit avec fracas et bondit sur le palier.

II

Du palier, un escalier étroit, en pierre, humide et sombre, menait à l'étage supérieur comme au rez-de-chaussée par une spirale. La maison n'avait que les deux étages édifiés sur des magasins désaffectés en mauvais état qui donnaient sur la rue par une double porte et un guichet.

La cage d'escalier recevait sa lumière d'une seule petite fenêtre dans le haut du toit, dont les carreaux étaient couverts de crasse, de sorte qu'à partir du premier étage l'escalier était plongé dans l'obscurité. Chauvelin hésita une minute. Bien que, physiquement, il n'eût rien d'un lâche, il n'avait nullement envie de se précipiter dans un escalier sombre où son ennemi

l'attendait peut-être. Ce ne fut qu'un éclair. Aussitôt il eut cette réflexion :

– L'assassinat dans l'ombre n'est pas dans les habitudes de l'Anglais.

À peine à quelques mètres de l'endroit où il se tenait, de l'autre côté de la porte se trouvaient les douves desséchées qui entouraient l'Arsenal. De là, une douzaine de soldats, plus même, surgiraient de terre à son appel. Des hommes qu'il avait postés là et à qui on pouvait faire confiance pour faire bien et vite leur devoir, s'il avait le loisir d'atteindre la porte et d'appeler au secours. Quelque insaisissable que fût le Mouron Rouge, ici on lui ferait la chasse avec succès.

Chauvelin descendit en courant une douzaine de marches, se pencha au-dessus de la cage de l'escalier et aperçut une faible lumière qui allait et venait rapidement. Ensuite il vit sous la lumière un bout de chandelle, puis une main sale qui portait la chandelle, un bras, le sommet d'une tête hérissée surmontée d'un bonnet rouge graisseux, enfin un large dos sous un tricot bleu déchiré. Il entendit des pas lourds sur le pavement au-dessous de lui et, après, les échos d'une toux sépulcrale. Puis la lumière disparut, les ténèbres parurent plus impénétrables ; enfin deux minces filets de lumière signalèrent la place de la porte d'entrée. Quelque chose poussa Chauvelin à crier :

– Est-ce vous, citoyen Rateau ?

Évidemment, c'était idiot. Il eut sa réponse aussitôt. Une voix, la voix moqueuse qu'il connaissait si bien, l'interpella à son tour :

– À votre service, cher monsieur Chambertin ! Puis-je faire quelque chose pour vous ?

Chauvelin jura et, laissant toute prudence, descendit en courant aussi vite que ses genoux tremblants pouvaient le lui permettre. À trois marches du rez-de-chaussée il s'arrêta une seconde, pétrifié par ce qu'il voyait. C'était pourtant peu de

chose : la même petite lumière, la main sale tenant la chandelle, la tête hirsute et son bonnet rouge… Dans l'obscurité, la silhouette paraissait surnaturellement haute, la lumière vacillante jetait des ombres fantastiques sur le visage et le cou du colosse lui faisant un nez et un menton aux proportions grotesques. Puis Chauvelin, avec un cri, fonça comme un taureau furieux sur le géant qui, saisi à ce moment par une toux déchirante, fut pris au dépourvu et tomba sur le dos, laissant choir la lumière et haletant avec peine, tout en donnant libre cours à ses sentiments par quelques jurons bien sentis.

Chauvelin, surpris par sa propre force et par la faiblesse de son adversaire, pressait son genou sur la poitrine de celui-ci, lui serrait la gorge, étouffant jurons et halètements, transformant la toux sépulcrale en soupir d'agonie.

– À mon service, vraiment, mon héroïque Mouron Rouge, murmurait-il d'une voix rauque tandis qu'il sentait ses faibles forces se dissiper dans cet effort exténuant. Que pouvez-vous faire pour moi ? Attendez ici jusqu'à ce que je vous tienne lié et bâillonné, incapable de me jouer un autre mauvais tour !

Sa victime, cependant, après un dernier soupir convulsif, gisait maintenant de tout son long sur le pavement, les bras en croix, immobile. Chauvelin relâcha son étreinte. Il était fourbu, baigné de sueur, tremblant de la tête aux pieds, mais il avait triomphé. Son sarcastique ennemi, emporté par son talent de comédien, avait surestimé sa propre force… La quinte de toux si bien imitée lui avait coupé le souffle au moment critique et la surprise avait fait le reste. Chauvelin, faible, chétif, un insecte devant le colosse anglais, avait gagné simplement par son courage et son habileté.

Ici gisait le Mouron Rouge qui avait pris le déguisement de l'asthmatique Rateau une fois de trop, et il avait été écrasé sous le poids de l'homme qu'il avait mystifié, tourné en ridicule. Maintenant enfin, les intrigues, les démarches humiliantes, les plans fiévreux et leurs échecs avaient pris fin… Lui, Chauvelin, serait libre et honoré. Robespierre devenait son débiteur.

Un vertige le saisit : le vertige de sa gloire à venir. Il se releva en chancelant et put à peine rester debout. Les ténèbres autour de lui étaient épaisses ; seuls deux rais de lumière à angle droit qui passaient par les fentes de la porte d'entrée éclairaient confusément l'intérieur du magasin délabré, les dernières marches de l'escalier, la rangée de tonneaux vides d'un côté et le tas de gravats de l'autre ; enfin, sur le sol, le grand corps étendu raide dans ses hardes sales. Guidé par ce peu de clarté, Chauvelin chercha la porte et, en tâtonnant, trouva le verrou du guichet, ouvrit la grille et se trouva à l'air libre.

III

La rue de la Planchette était généralement déserte. Il se passa quelques minutes avant que Chauvelin vît un passant. En attendant, il avait crié « au secours » de toutes ses forces. Il dépêcha le passant à l'Arsenal pour ramener de l'aide.

– Au nom de la République, dit-il solennellement.

Cependant ses cris avaient déjà attiré l'attention des sentinelles. Une demi-douzaine de gardes nationaux se hâtaient le long de la rue. Ils eurent vite atteint la maison, la porte où Chauvelin, toujours essoufflé mais sans avoir perdu ses manières officielles qui ne souffraient pas d'être mises de côté, leur donna de rapides instructions.

– Il y a un homme étendu ici ; saisissez-le et faites-le lever, puis qu'un de vous apporte des cordes et qu'on le ligote solidement.

Les hommes ouvrirent les doubles portes toutes grandes. Un flot de lumière remplit le magasin. Le grand corps était toujours à terre, mais il n'était plus immobile ; secoué une fois

de plus par une quinte de toux, il essayait de se remettre sur pieds. Les hommes accoururent, l'un d'eux rit :

– Comment ? Mais c'est ce vieux Rateau ?

Ils le soulevèrent par les bras. Il était aussi désarmé qu'un enfant et sa face était pourpre foncé.

– Il va mourir ! dit un autre.

D'une certaine façon, ils en avaient de la peine. C'était un des leurs. Rateau l'asthmatique n'avait rien d'un aristo.

– As-tu joué une fois de plus à faire le milord anglais, mon vieux Rateau ? demanda un autre soldat compatissant.

Ils réussirent à le lever et à l'asseoir sur un tonneau. La toux se calmait, elle était remplacée maintenant par des jurons. Rateau leva la tête, rencontra les yeux pâles de Chauvelin qui semblaient fixés sur lui sans le voir.

– Nom d'un chien ! commença-t-il.

Mais il n'alla pas plus loin. Un vertige le prit. Il était faible : sa toux, puis cette étreinte forcenée autour de son cou après avoir été attaqué dans l'ombre et précipité au sol…

Les hommes, autour de lui eurent un haut-le-corps à la vue de Chauvelin. Celui-ci était pâle comme un mort. Ses joues, ses lèvres étaient livides, ses cheveux dépeignés, ses yeux décolorés comme ceux d'un être surnaturel. Il tenait étendue devant lui une main tremblante comme pour conjurer une horrible apparition.

Les hommes, qui ne pouvaient deviner ce qui s'était passé, crurent un moment que le citoyen Chauvelin, que tous connaissaient de vue, avait perdu la raison ou était possédé par le diable. Et vraiment, le pauvre Rateau ne pouvait faire peur à personne ! Heureusement cet état de transe se dissipa avant que tous les témoins eussent été pris de panique. Chauvelin parvint

à se dominer par un de ces efforts surhumains dont les natures violentes sont capables. D'un geste impatient il rejeta ses cheveux en arrière, essuya sa figure comme pour chasser l'image qui l'avait obsédé ; il regarda encore Rateau, ses yeux passaient et repassaient sur le charbonnier à demi inconscient comme s'il cherchait quelque chose. Enfin, il parut frappé d'une idée et appela l'homme le plus proche de lui :

– Le sergent Chazot est-il à l'Arsenal ?

– Oui, citoyen, répondit l'homme.

– Va me le chercher tout de suite !

Le soldat obéit et le temps passa sans qu'on dise mot. Rateau, fatigué, à moitié étourdi, jurait du haut de son tonneau, suivant d'un regard anxieux tous les mouvements de Chauvelin. Celui-ci marchait de long en large comme un fauve captif. Parfois il s'arrêtait et son regard cherchait la direction de l'Arsenal ou les coins obscurs du magasin tandis qu'il démolissait les tas de gravats à coups de pied.

IV

Enfin, il eut un soupir de soulagement : le soldat était de retour avec un camarade, un homme bâti en force, l'air d'un taureau.

– Sergent Chazot, dit brusquement Chauvelin.

– À vos ordres, citoyen, répliqua le sergent.

Et sur un signe de son interlocuteur, il le suivit dans le coin le plus éloigné de la pièce.

– Ouvrez vos oreilles, murmura Chauvelin, et tâchez de m'écouter ; je ne veux pas que ces imbéciles m'entendent.

Puis montrant Rateau :

– Vous allez amener ce rustre au quartier de cavalerie. Demandez le vétérinaire, dites-lui…

Il s'arrêta comme s'il ne pouvait plus continuer. Ses lèvres tremblaient, sa figure était grise. Chazot qui ne comprenait pas attendait patiemment.

– Ce bonhomme, reprit Chauvelin, a partie liée avec une bande de dangereux espions anglais. L'un d'eux, qui est passé maître en tours de passe-passe, se sert de cet homme comme d'un double. Peut-être le savez-vous ?

Chazot fit oui de la tête.

– J'ai entendu parler du banquet de la rue Saint-Honoré. On m'a dit que personne ne pouvait deviner qui était Rateau et qui était le milord anglais.

– C'est cela, ajouta Chauvelin. Maintenant sa voix était ferme.

– Donc, je veux être sûr. Le vétérinaire, vous comprenez, marque les chevaux pour la cavalerie. Je veux qu'on marque le bras de cet homme. Une lettre seulement.

Chazot eut un haut-le-corps :

– Oh ! citoyen…, protesta-t-il.

– Eh bien ? Dans le service de la République il n'y a pas de oh ! sergent.

– Je sais, dit Chazot confondu, je voulais dire seulement… c'est si étrange…

– Des choses plus étranges arrivent tous les jours à Paris. Nous marquons les chevaux qui sont la propriété de l'État, pourquoi ne marquerions-nous pas un homme ? Le temps viendra, ajouta-t-il avec un ricanement sinistre, où l'État demandera à tout citoyen loyal de porter, imprimé de manière indélébile dans sa chair, le signe de son allégeance. Au nom de la République !

– Je n'ai rien à dire, dit Chazot en haussant les épaules. Puisque vous me dites de mener le citoyen Rateau chez le vétérinaire et de le faire marquer comme le bétail…

– Non, citoyen, non comme le bétail, interrompit doucement Chauvelin. Vous commencerez par administrer à Rateau une pleine bouteille d'eau-de-vie aux frais du Gouvernement. Puis, quand il sera tout à fait ivre, le vétérinaire mettra le fer sur son bras gauche… seulement une lettre. Le misérable ivrogne ne s'apercevra de rien.

– Comme vous voulez, citoyen, dit Chazot avec indifférence. Je ne suis pas responsable. J'obéis aux ordres.

– Et maintenant soyez discret.

– Oh ! pour cela…

– Cela ne vous profiterait pas si vous l'entendiez autrement ; donc filez avec cet homme et prenez ce mot pour le vétérinaire.

Il prit des tablettes et un poinçon dans sa poche et gribouilla quelques mots signés *Chauvelin,* avec cet élégant paraphe qui fut tracé si souvent à cette époque sur les ordres secrets du Comité de salut public.

Chazot prit l'ordre, tourna les talons, ordonna aux hommes de lever le géant. Rateau voulait bien s'en aller. Il aurait fait n'importe quoi pour être éloigné de ce petit démon au visage hagard et aux yeux pâles. Il se laissa conduire hors de la maison sans un murmure.

Chauvelin regarda le petit groupe, six hommes, le charbonnier et le sergent défiler hors de la maison, traverser la rue de la Planchette et prendre le tournant qui conduisait par la porte et la rue Saint-Antoine au quartier de cavalerie, du côté de la Bastille. Après quoi, il ferma soigneusement les doubles portes et se guidant au jugé dans le noir, trouva son chemin jusqu'au pied de l'escalier qu'il monta lentement jusqu'au premier étage.

V

Il était sur le palier. La porte de la mère Théot n'était pas fermée à clef ; il étendait la main pour l'ouvrir lorsque la porte tourna sur ses gonds comme si une main invisible la manœuvrait et une voix sympathique, moqueuse, qui semblait parler derrière lui, dit avec une grave politesse :

– Permettez-moi, mon cher monsieur Chambertin !

24

Quatre jours de délai

De ce qui se passa pendant les quelques secondes qui suivirent, Chauvelin lui-même n'eût pu dire grand-chose. Il n'aurait pu dire s'il avait pénétré volontairement dans l'antichambre de la mère Théot, ou si une main invisible l'y avait poussé. Ce qui est certain, c'est qu'il se retrouva assis sur un banc, le dos appuyé au mur et qu'en face de lui, le regardant de haut en bas de ses yeux mi-clos, nonchalants, se tenait son ennemi juré, Sir Percy Blakeney.

L'antichambre était très sombre. Quelqu'un avait allumé entre-temps les chandelles du lustre, et cette lumière trouble vacillait sur les murs nus, le plancher sans tapis, les fenêtres closes ; une mince spirale de fumée malodorante montait au plafond noirci.

Il n'y avait pas trace de Theresia. Chauvelin regarda autour de lui comme un animal pris au piège et enfermé dans un espace limité avec son tourmenteur. Il fit des efforts désespérés pour composer son attitude et surtout pour faire appel à ce courage qui ne l'abandonnait jamais. Physiquement, Chauvelin n'avait jamais connu la peur et il ne craignait pas d'être maltraité ou tué par l'homme qu'il avait poursuivi de sa haine. Non, il ne craignait pas d'être tué par le Mouron Rouge. Il ne craignait que d'être ridiculisé, humilié ; les plans hardis, risqués, apparemment irréalisables, qu'il connaissait, s'échafaudaient en ce moment derrière le front calme de son ennemi, derrière ces yeux méprisants qui l'irritaient jusqu'à le rendre fou.

Cet aventurier impudent, rien de plus qu'un espion en dépit de sa mine aristocratique et de ses grands airs, ce brigand

anglais qui se mêlait de tout ce qui ne le regardait pas, était le seul homme au monde qui l'eût tenu en échec, l'eût tourné en dérision devant ceux qu'il voulait régenter et, à ce moment où il était obligé une fois de plus de regarder dans ces yeux si étrangement provocants, il sentait leur regard comme une épée, et une crainte qui lui coupait bras et jambes et lui paralysait le cerveau l'envahissait.

Il ne pouvait comprendre pourquoi Theresia avait disparu. Même la présence d'une femme lui eût apporté du réconfort.

– Vous vous demandez où est Mme de Fontenay, je pense, cher monsieur Chambertin, commença légèrement Sir Percy qui semblait deviner ses pensées. Les femmes ! Ah ! les femmes ajoutent tant de charme, de piquant aux plus pénibles conversations ! Hélas ! Mme de Fontenay a dû fuir au son de ma voix. Maintenant, elle s'est réfugiée dans l'antre de la vieille sorcière pour consulter les esprits sur la meilleure façon de sortir alors que la porte est fermée à clef. Quel ennui de trouver une porte fermée lorsqu'on voudrait se trouver de l'autre coté ! Qu'en pensez-vous, monsieur Chambertin ?

– Je pense seulement, Sir Percy, répondit Chauvelin, rappelant à lui tout son courage, qu'une autre jolie femme, juste au-dessus de nos têtes, serait aussi très heureuse de se trouver de l'autre côté d'une porte fermée à clef.

– Vos pensées, mon cher monsieur Chambertin, sont toujours très naïves. Assez bizarrement, les miennes en ce moment concernent la possibilité, qui n'est pas invraisemblable, d'ôter l'âme à votre vilain petit corps, comme je pourrais le faire à un rat.

– Ôtez, mon cher Sir Percy, ôtez, riposta Chauvelin avec un calme simulé. Je veux bien vous accorder que je suis un rat chétif et vous le plus superbe des lions ; mais si je gisais sans vie à vos pieds, Lady Blakeney n'en serait pas moins prisonnière.

– Et vous porteriez toujours la paire de culottes la plus mal coupée que j'aie jamais eu le déplaisir de contempler, répondit

Sir Percy. Dieu vous bénisse ! Avez-vous donc guillotiné tous les bons tailleurs de Paris ?

– Vous avez envie de plaisanter, mais bien que depuis quelques années vous jouiez le rôle d'un étourdi, j'ai eu des raisons de penser que cette affectation de légèreté cachait une masse de solide bon sens.

– Vous me flattez, monsieur ! Vous n'aviez pas si bonne opinion de moi la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous entretenir. C'était à Nantes ; vous vous souvenez ?

– Là, comme ailleurs, vous êtes arrivé à m'abuser, Sir Percy.

– Non, non, je ne vous ai pas abusé ! Je vous ai fait agir comme un damné fou !

– Appelez-le comme vous voulez, admit Chauvelin avec un mouvement d'indifférence. La chance vous a favorisé plus d'une fois. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, vous nous avez ridiculisés dans le passé et vous gardez l'impression que vous y arriverez cette fois aussi.

– Je crois aux impressions, cher monsieur. L'impression que je garde de votre charmante personnalité est maintenant indélébile.

– Sir Percy Blakeney a une bonne mémoire parmi de très nombreuses facultés. Il a aussi un esprit aventureux et une galanterie qui l'amèneront inévitablement dans le filet que nous avons si péniblement tendu pour lui. Lady Blakeney…

– Ne dites pas son nom, ou dans les soixante secondes vous êtes un homme mort !

– Je ne suis pas digne de prononcer son nom, c'est entendu ; néanmoins c'est autour de cette charmante femme que les Destinées ont filé leur toile ces derniers jours. Vous pouvez me tuer. En ce moment je suis absolument à votre

merci. Mais avant que vous vous lanciez dans cette périlleuse entreprise, puis-je faire le point de nos positions respectives ?

– Évidemment ! C'est pour cela que je suis ici. Pensez-vous que j'aie recherché votre compagnie pour le plaisir de voir si vous perdiez contenance ?

– Je voudrais vous expliquer simplement à quels dangers vous exposez Lady Blakeney si vous vous livrez sur moi à des violences. Souvenez-vous que c'est vous qui avez cherché cette entrevue, ce n'est pas moi.

– Vous avez raison, vous avez toujours raison et je ne vous interromprai plus. Je vous prie de continuer.

– Je vais donc exposer clairement mon point de vue. En ce moment il y a une vingtaine de gardes nationaux au-dessus de nos têtes. Chacun d'eux sait qu'il ira à la guillotine si la prisonnière s'échappe, chacun d'eux doit recevoir dix mille livres le jour de la capture du Mouron Rouge. Il y a là de quoi entretenir leur vigilance, n'est-ce pas ? Ce n'est pas tout : ces hommes sont sous le commandement du capitaine Boyer et celui-ci sait que tous les jours, à une certaine heure, sept heures du soir pour être précis, je dois le voir et l'interroger sur l'état de la prisonnière. Si, prenez-y garde, Sir Percy, s'il arrivait que je ne vinsse pas un jour…

Le mot avait à peine passé ses lèvres qu'il s'achevait en un gémissement rauque. Sir Percy le tenait à la gorge et le secouait comme un rat.

– Chien ! disait-il, le visage tout près de celui de son ennemi, les mâchoires serrées, les yeux brûlant de colère, vous, chien misérable, impudent, aussi sûr qu'un ciel est au-dessus de nous…

Puis brusquement, son étreinte se relâcha, sa figure changea tout à fait comme si on en avait effacé les traits de colère et de haine. Ses yeux redevinrent calmes et ses lèvres se détendirent en un sourire moqueur. Il lâcha la gorge du

conventionnel qui, haletant, essoufflé, tomba lourdement contre le mur. Chauvelin essaya de se calmer comme il put, mais, tremblant, faible, sans recours, il s'effondra finalement sur le banc le plus proche tandis que Sir Percy se redressait, frottait ses mains l'une contre l'autre comme pour en faire tomber de la poussière et disait avec bonne humeur :

– Redressez votre cravate, vous êtes dégoûtant !

Il avança le bout d'un banc, s'assit et attendit le face-à-main devant les yeux tandis que Chauvelin machinalement mettait en ordre sa toilette.

– Cela va mieux, dit le Mouron Rouge avec approbation, le nœud juste sur la nuque… un peu plus à droite… Maintenant, vos manchettes. Vous êtes tiré à quatre épingles maintenant. Une gravure de mode, mon cher monsieur Chambertin, et l'image d'un esprit bien organisé.

– Sir Percy !

– Je vous prie d'accepter mes excuses. J'ai failli perdre patience, et en Angleterre nous trouvons cela de très mauvais goût. Cela ne m'arrivera plus. Continuez ce que vous vouliez dire. C'était si intéressant ! Il était question d'assassiner une femme de sang-froid, n'est-ce pas ?

– Non, sous le coup de la colère, Sir Percy, reprit Chauvelin avec fermeté, une colère justifiée par la pensée de la vengeance.

– Ah oui, c'est de ma faute ! comme vous le disiez…

– C'est vous qui nous attaquez. Vous, l'insupportable Mouron Rouge avec sa maudite bande !… Nous nous défendons de notre mieux, faisant usage des armes qui se trouvent à notre portée…

– Telles que le meurtre, la violence, l'enlèvement… et le port de culottes dont la coupe soulèverait l'indignation d'un saint !

– Meurtre, enlèvement, violences, comme vous voulez, Sir Percy, reprit Chauvelin aussi calme maintenant que son adversaire. Si vous aviez cessé de vous mêler de nos affaires lorsque vous avez échappé pour la première fois au châtiment de vos manigances, vous ne vous trouveriez pas aujourd'hui dans la triste situation où vous ont mis vos propres intrigues. Si vous nous aviez laissés tranquilles, nous vous aurions oublié.

– C'eût été bien malheureux, cher monsieur Chambertin. Je n'aurais pas voulu que vous m'oubliiez. Croyez-moi, j'ai si bien joui de la vie de ces deux dernières années pour vous voir, vous et vos amis, prendre un bain ou porter des boucles propres à vos souliers.

– Vous aurez des raisons de vous livrer à ces plaisirs dans quelques jours, Sir Percy, répliqua sèchement Chauvelin.

– Comment ? Le Comité de salut public doit aller au bain ? Le tribunal révolutionnaire ? Lequel des deux ?

Chauvelin était décidé à ne pas perdre patience ; il détestait si profondément cet homme qu'il n'avait pas de colère, il n'avait qu'une haine froide et calculatrice.

– Le plaisir de mettre aux prises vos facultés avec l'inévitable.

– Ah ! l'inévitable a toujours été de mes amis.

– Il ne le sera pas cette fois, je le crains.

– Ah ! vous voulez dire que… Et il passa la main sur son cou de manière significative.

– Le plus tôt possible.

Alors Sir Percy se leva, et d'une voix solennelle :

– Vous avez raison, mon ami. Les délais sont toujours dangereux. Si vous désirez avoir ma tête, dépêchez-vous. Moi aussi, les délais me font pleurer.

Il bâilla, étira ses longues jambes :

– Je suis diablement fatigué. Ne croyez-vous pas que cet entretien a assez duré ?

– Je ne l'ai pas cherché.

– Non, c'est moi, je vous l'accorde ; c'est moi. Il fallait absolument que je vous dise que vos culottes sont mal coupées.

– Et moi je voulais vous dire que nous étions à votre disposition le plus tôt possible.

– Pour…

Et une fois de plus, Sir Percy passa la main sur sa gorge. Puis il frissonna :

– Brrr. Je ne pensais pas que vous étiez si pressé !

– Nous attendons votre bon plaisir. Il ne faut pas laisser trop longtemps Lady Blakeney dans l'expectative. Pouvons-nous dire dans trois jours ?…

– Dites quatre, mon cher monsieur Chambertin, et je serai éternellement votre obligé.

– Bon, dans quatre jours. Vous voyez que je suis conciliant ! Quatre jours ? Très bien. Nous garderons notre prisonnière quatre jours de plus ; après…

Il s'arrêta, effrayé malgré lui par la pensée diabolique qui lui venait subitement à l'esprit, une inspiration brusque, probablement émanée de quelque esprit malpropre qu'il avait entretenu. Il regarda le Mouron Rouge en face. Il se sentait puissant, il aurait voulu voir un soupçon d'assombrissement

dans les yeux moqueurs, un imperceptible tremblement dans la main fine qui s'encadrait d'une dentelle sans prix.

Un moment, le silence régna dans la pièce, un silence que troublait seulement la respiration bruyante d'un homme. Cet homme n'était pas Sir Percy Blakeney. Celui-ci était tout à fait immobile, le face-à-main en l'air, un sourire au coin des lèvres. Une horloge, au loin, sonna une heure. Alors Chauvelin exprima clairement sa pensée :

– Pendant quatre jours, nous garderons là-haut notre prisonnière… Après ce délai, le capitaine Boyer a l'ordre de la faire fusiller.

Il y eut un nouveau silence. Même les murs semblaient attendre la réponse et brusquement un rire étrange, léger, retentit :

– Réellement vous êtes l'homme le plus mal habillé que j'aie jamais rencontré, monsieur Chambertin. Vous me permettrez de vous donner l'adresse d'un bon petit tailleur que j'ai rencontré l'autre jour au Quartier latin. Aucun homme décent ne voudrait aller à la guillotine avec un gilet comme le vôtre. Quant à vos bottes… (Il bâilla.) Voulez-vous m'excuser ? Je suis rentré tard du théâtre la nuit dernière et je n'ai pas eu mes heures de sommeil. Donc, avec votre permission…

– Vous l'avez, Sir Percy. Vous êtes encore un homme libre parce que vous m'avez trouvé seul et sans armes et que dans cette maison aux murs épais ma voix ne parviendrait pas à l'étage au-dessus et parce que vous êtes si agile que vous me glisseriez entre les doigts avant que le capitaine et ses hommes viennent à mon secours. Oui, vous êtes encore un homme libre. Libre de vous en aller sans mal, mais vous n'êtes pas aussi libre que vous le souhaiteriez. Vous pouvez me mépriser, faire de l'esprit à mes dépens, mais vous ne pouvez pas m'ôter la vie comme vous l'ôteriez à un rat. Et puis-je vous en dire la raison ? Parce que si à l'heure dite je ne venais pas voir le capitaine Boyer, celui-ci fusillerait sa prisonnière sans le moindre remords.

Là-dessus, Blakeney rit de bon cœur :

– Vous êtes unique, monsieur Chambertin, mais il faut mettre votre cravate d'aplomb. Une fois de plus, la chaleur de votre discours l'a dérangée. Permettez-moi de vous offrir une épingle.

Et d'un air affecté il retira une épingle de sa propre cravate, la présenta à Chauvelin qui bondit en rugissant :

– Sir Percy !

Blakeney lui mit une main ferme sur l'épaule, l'obligea à se rasseoir.

– Doucement, doucement, mon ami. Ne perdez pas le sang-froid dont vous êtes si justement fier. Laissez-moi arranger votre cravate. On tire un peu ici, on donne une chiquenaude là, ça y est ! Vous êtes l'homme le mieux cravaté de France.

– Vos insultes ne me touchent pas, interrompit Chauvelin qui cherchait à éviter le contact de ces mains fines et robustes qui erraient dangereusement autour de son cou.

– Oui, elles sont aussi futiles que vos menaces. On ne doit pas insulter un chien, pas plus qu'un chien ne doit menacer Sir Percy Blakeney.

– Vous avez raison. Le temps des menaces est fini. Et puisque vous paraissez vous amuser si bien…

– Je *m'amuse* si bien, monsieur Chambertin ! Comment puis-je y réussir alors que j'ai devant moi un déchet d'humanité qui ne sait même pas garder son nœud de cravate droit et ses cheveux en ordre, ni parler avec calme… au fait, de quoi parliez-vous ?

– De l’otage, Sir Percy, que nous gardons jusqu’à ce que l’héroïque Mouron Rouge soit notre prisonnier.

– Oui, il l’a été déjà. Et déjà vous avez fait de beaux plans pour sa capture.

– Et nous avons réussi.

– Par vos aimables méthodes habituelles : mensonges, tromperies, faux. Vous avez fait quelques faux cette fois, n’est-ce pas ?

– Que voulez-vous dire ?

– Vous désiriez avoir l’aide d’une belle dame, et elle avait l’air de ne pas être disposée. Aussi lorsqu’on a enlevé de chez elle son encombrant amoureux, vous avez écrit une lettre qu’elle a prise pour une insulte. À cause de cette lettre, elle a conçu contre moi une haine solide qui l’a conduite à vous aider à perpétrer l’attentat odieux dont vous allez être puni.

Il avait élevé la voix et Chauvelin jeta un regard plein d’appréhension vers la porte derrière laquelle Theresia devait guetter leurs paroles.

– Un joli conte, Sir Percy, et qui fait honneur à votre imagination. C’est pure supposition de votre part.

– Comment ? Une supposition ? Je suppose que vous avez remis à Mme de Fontenay la lettre que vous aviez projetée et que je n’ai jamais écrite ? Voyons, mais je vous ai vu le faire !

– C’est impossible !

– Des choses plus impossibles arriveront dans les jours qui vont suivre. J’étais de l’autre côté de la fenêtre de Mme de Fontenay pendant toute votre entrevue avec elle. Les volets n’étaient pas aussi bien fermés que vous auriez pu le souhaiter. Mais pourquoi en discuter alors que vous connaissez

si bien les méthodes que vous avez employées pour décider une jolie femme gâtée à vous aider dans votre maudite tâche ?

– Pourquoi discuter en effet ? Le passé est passé. Je répondrai devant mon pays des méthodes que j'ai employées pour lutter contre vos machinations qui le lèsent. Ce qui nous intéresse, vous et moi, c'est ce qui doit se passer pendant ces quatre jours. Après quoi, ou le Mouron Rouge se livrera, ou Lady Blakeney sera collée au mur et fusillée.

Là, quelque chose changea dans l'attitude nonchalante de Blakeney. Une seconde, il parut avoir toute sa stature et contempler du haut de son audace et de sa puissance la pauvre, l'ignoble personne de celui qui clamait des menaces de mort contre sa bien-aimée.

– Vous croyez vraiment que vous avez le pouvoir de réaliser vos plans infâmes ? Que je vous laisserai approcher du moment de leur exécution ? Vous devriez avoir appris que si vous osiez mettre vos mains immondes sur Lady Blakeney, vous et cette meute d'assassins qui terrorisez ce beau pays depuis si longtemps, l'heure sonnerait de votre condamnation. Vous avez osé, pour vous mesurer à moi, perpétrer un attentat si monstrueux à mes yeux que pour vous punir, je vous balaierai de la surface de la terre et vous enverrai rejoindre les esprits impurs qui vous ont aidé dans vos crimes. Après, la terre recommencera à sentir bon.

Chauvelin essaya vainement de rire, de prendre un air impertinent à la manière de son ennemi, mais cette longue conversation l'avait mis à bout de nerfs. Il pouvait dissimuler sa peur, mais il ne pouvait plus bouger, ni répondre. Ses membres semblaient de plomb, une sueur glacée mouillait son échine. Il lui semblait qu'un fantôme avait pénétré dans l'appartement et sonnait le glas silencieux de ses ambitions, de ses espoirs. Il ferma les yeux, malade, vaincu par le vertige. Quand il les rouvrit, il était seul.

25

Un rêve

Chauvelin n'avait pas encore tout à fait repris ses sens lorsqu'il vit Theresia Cabarrus traverser doucement l'antichambre. Il pensa que c'était un fantôme, une fée qui avait passé par le trou de la serrure. Elle lui jeta un regard plein de mépris qui était cependant très humain et même très féminin, et elle disparut.

Sur le palier elle s'arrêta. Tendant l'oreille, elle perçut le bruit d'un pas ferme qui descendait lentement l'escalier. Elle descendit en courant quelques marches et appela :

– Milord !

Les pas s'arrêtèrent et une voix aimable répondit tranquillement :

– À votre service, chère madame.

Theresia, courageusement, continua de descendre. Elle n'avait pas du tout peur. Elle savait qu'aucune femme n'aurait jamais rien à craindre de ce beau seigneur au rire étrange et aux airs gentiment ironiques qu'elle avait appris à connaître en Angleterre. Au milieu de l'escalier, elle se trouva face à face avec lui et tandis qu'elle haletait, agitée, il lui dit très courtoisement :

– Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler ?

– Oui. J'ai entendu tout ce qui s'est passé entre vous et Chauvelin.

– Évidemment, chère madame. Si une femme résistait jamais à la tentation de coller une oreille rose comme un coquillage au trou de la serrure, le monde y perdrait beaucoup d'amusement.

– Cette lettre, monsieur…

– Quelle lettre ?

– Cette lettre insultante. Vous ne l'aviez pas écrite ?

– Vous l'aviez vraiment cru ?

– J'aurais dû deviner… lorsque je vous ai vu en Angleterre.

– Et que vous avez compris que je n'étais pas un voyou.

– Oh ! pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

– Je l'avais oubliée. Et si je me souviens bien, vous avez passé beaucoup de temps, lorsque j'ai eu l'honneur de vous accompagner, à me donner des renseignements précis et intéressants sur vos difficultés, et j'ai passé beaucoup de temps à vous écouter.

– Oh ! je hais cet homme, cria-t-elle ; je le hais !

– Vraiment il n'a pas une personnalité attirante. Cependant, je ne pense pas que vous m'ayez appelé pour discuter la personnalité de votre ami Chauvelin.

– Non, non, je vous ai appelé…

Elle s'interrompit comme pour rassembler ses pensées. Ses yeux ardents cherchaient à deviner dans l'ombre les traits de l'aventurier. Elle ne voyait qu'une silhouette confuse, la lumière ne frappait que ses cheveux lisses, un nœud élégant sur sa nuque, la dentelle merveilleuse qu'il portait au cou et aux poignets. Sa tête était légèrement courbée, il portait son chapeau au creux du bras et toute son attitude convenait mieux

à un salon qu'à ce bouge humide où la mort le guettait. Il était aussi froid et calme que le soir de mai où il marchait à côté d'elle dans ce sentier du comté de Kent qu'embaumait l'aubépine.

– Monsieur, vous m'avez dit que vous étiez ce que les Anglais appellent un amateur de sport. Est-ce vrai ?

– Je l'espère du moins.

– Cela doit-il signifier qu'un tel homme ne fera du mal à une femme en aucun cas ?

– Je l'entends ainsi.

– Cependant, si cette femme a péché contre lui ?

– Je ne comprends pas, madame, et le temps passe. C'est de vous qu'il s'agit ?

– Oui, je vous ai fait du mal.

– Beaucoup de mal, dit-il gravement.

– Pourriez-vous croire que je n'ai été rien d'autre qu'un instrument, misérable, innocent ?

– La femme qui est en haut est innocente aussi, madame.

Je sais. Je ne devrais même pas plaider, car vous devez me haïr tant…

– Oh ! un homme peut-il haïr une jolie femme ?

– Il lui pardonne s'il sait ce qu'est le sport.

– Oui ? Vous m'étonnez. Vous êtes tous pleins d'imprévu pour un Britannique à l'esprit simple. Et à quoi vous servirait mon pardon ?

– Il est tout pour moi. J'ai été trompée par cet abominable menteur. J'ai honte, je suis malheureuse. Je donnerais le monde pour me réconcilier avec vous !

Il rit de son rire ironique et gentil.

– Vous ne possédez pas le monde, chère madame. Tout ce que vous possédez, c'est la jeunesse, la beauté, l'ambition, la vie. Vous perdriez tout cela pour vous réconcilier avec moi.

– Cependant…

– Lady Blakeney est prisonnière… vous êtes sa geôlière… Sa vie précieuse est votre gage…

– Milord…

– De tout cœur je vous souhaite du bien ; croyez-moi, les dieux païens qui vous ont modelée ne vous destinaient pas à la tragédie. Et si vous allez à l'encontre des souhaits de votre ami Chauvelin, je crains que votre joli cou n'en souffre. Il faut éviter cela à tout prix. Maintenant, puis-je m'en aller ? Ici, ma position est dangereuse et pendant ces quatre jours je ne puis, pour distraire une jolie femme, mettre ma tête dans le lacet.

Il allait s'en aller ; elle posa une main sur son bras.

– Milord…

– Madame ?

– N'y a-t-il rien que je puisse faire pour vous ?

Il la regarda et elle entrevit son regard railleur et le pli de moquerie qui, relevait sa lèvre.

– Demandez à Lady Blakeney de vous pardonner, dit-il sérieusement. C'est un ange ; elle peut le faire !

– Et si elle pardonne ?

– Elle saura comment s'y prendre pour me faire savoir ses pensées.

– Je ferai plus que cela, reprit Theresia, agitée. Je lui dirai que je prierai nuit et jour pour votre délivrance et la sienne. Je lui dirai que je vous ai vu et que vous allez bien.

– Ah ! si vous faites cela…, s'écria-t-il involontairement.

– Vous pardonneriez aussi ?

– Je ferai plus. Je vous ferai reine de France en tout, sauf le titre.

– Que voulez-vous dire ?

– Que je tiendrai la promesse que je vous ai faite dans le sentier près de Douvres. Vous souvenez-vous ?

Elle ne répondit pas, ferma les yeux. Son imagination, aiguisée par le mystère qui entourait cet homme, lui fit revivre ce soir inoubliable : la clarté de la lune, les parfums de la nuit, l'appel amoureux de la grive. Elle le revit lui baisant le bout des doigts et entendit de nouveau sa voix moqueuse :

– Je l'entends différemment, chère madame. Un jour, l'exquise Theresia Cabarrus, la fiancée de Tallien, aura besoin du Mouron Rouge.

Et elle avait répondu :

– Je préférerais mourir que de demander votre aide !

Puis la réponse :

– Ici, à Douvres, peut-être… Mais en France ?

Il avait eu raison, bien raison. Elle qui s'était crue puissante n'était qu'un instrument aux mains de ces hommes qui la

briseraient sans scrupules si elle leur échappait. Elle n'avait pas droit au remords. La réconciliation… un luxe que ne pouvait s'offrir un agent de Chauvelin. Le péché, la tache hideuse d'avoir traîné à la mort cet homme magnifique et cette femme innocente pèseraient pour toujours sur elle. En ce moment même elle lui faisait risquer sa vie en le retenant ici, mais elle ne pouvait s'empêcher de lui arracher un mot de pardon. Tantôt elle aurait voulu qu'il parte, tantôt elle aurait donné beaucoup pour le garder près d'elle. Elle l'avait retenu quand il voulait partir et maintenant qu'avec son mépris du danger il paraissait disposé à s'attarder, elle cherchait le mot qui le ferait partir.

Il semblait deviner sa pensée tandis que, les yeux clos, elle évoquait le passé. Le moment où seule sous le porche de la vieille auberge elle l'avait vu s'éloigner, étonnée de sentir son cœur meurtri d'un mal doux et triste qui faisait maintenant monter les larmes à ses paupières : le regret de ce qui ne pourrait jamais être. Ah ! si elle avait eu la chance de rencontrer un homme comme celui-ci, de lui inspirer pour elle ces sentiments qu'elle méprisait chez les autres, combien la vie eût été différente ! Et elle envia la pauvre prisonnière qui possédait le plus précieux trésor que la vie pût offrir à une femme : l'amour d'un héros. Des larmes brûlantes coulèrent de ses yeux fermés.

– Pourquoi êtes-vous triste, chère madame ?

Elle ne put d'abord parler, puis murmura :

– Quatre jours…

– Quatre jours. Dans quatre jours l'un aura péri : ou moi ou cette bande d'assassins.

– Que va-t-il advenir de moi ?

– Ce que vous aurez voulu.

– Vous êtes hardi, monsieur, vous êtes brave, mais que pouvez-vous alors que vous avez contre vous tout ce qu'il y a de puissant en France ?

– Que puis-je ? Les châtier, chère madame. Les châtier, puis quitter ce beau pays qui n'aura plus besoin de moi. Puis-je vous raccompagner jusqu'à l'étage ? Votre ami Chauvelin doit vous attendre.

Le nom de son chef ramena Theresia à la réalité. Le rêve s'achevait qu'elle avait bâti sur un désir. Cet homme ne lui était rien, moins que rien : c'était un espion, d'après les amis de Theresia. Même s'il n'avait pas écrit cette lettre insolente, c'était un ennemi qui levait la main sur ceux à qui elle avait lié son sort. Elle aurait pu ameuter la maisonnée avec ses cris, le faire abattre et pourtant elle sentait son cœur battre de la crainte qu'on entendît sa voix des étages au-dessus et que ses adversaires ne refermassent le piège sur lui. Elle avait plus peur que lui qui posait déjà son pied sur la première marche, prêt à remonter. Theresia entendit un bruit de pas au-dessus d'eux, des pas d'hommes, ceux qui guettaient l'arrivée du Mouron Rouge et que tenaient à la fois l'appât du gain et la crainte de la mort. Elle repoussa le bras offert :

– Vous êtes fou ! Risquer sa vie ainsi est une folie criminelle.

– Le meilleur de notre existence n'est que folie. Je n'aurais pas voulu manquer ce moment pour un empire !

Il prit la main de Theresia, la posa sur son bras et ils montèrent ensemble. Elle ne cessait de penser aux soldats, à Chauvelin, qui pouvaient paraître d'un moment à l'autre sur le palier. Theresia n'osait pas regarder derrière elle, effrayée par l'idée de voir soudain apparaître la Mort. Sur le palier, il baisa sa main :

– Comme elle est froide ! dit-il.

Et il lui sourit. Elle leva les yeux :

– Je vous en prie à genoux, milord, ne jouez plus ainsi avec votre vie.

– Jouer ? Rien n'est plus loin de mes intentions.

– Mais chaque minute de plus augmente le danger !

– Le danger ? Il n'y a plus de danger pour moi, puisque vous êtes mon amie.

Il partit. Theresia écouta décroître le bruit de ses pas, puis tout se tut et elle, se demanda si tout ce qui s'était passé dans l'ombre de l'escalier n'avait pas été un rêve.

26

Peur et ambition

Chauvelin était suffisamment remis des émotions de cette dernière demi-heure pour parler à Theresia avec sang-froid et naturel. Celle-ci ne put deviner s'il savait qu'elle avait entretenu Sir Percy Blakeney dans l'escalier. Il ne fit pas d'allusion à son entrevue avec le Mouron Rouge et ne lui demanda pas directement si elle avait entendu ce qui s'était dit entre eux.

Son attitude était certainement plus impérieuse qu'auparavant. Dans ses premiers mots il y avait une menace voilée. On ne pouvait deviner si c'était le pressentiment du triomphe qui lui donnait cette arrogance ou la peur de l'avenir qui le poussait à menacer et à tempêter.

– Vigilance, dit-il à Theresia après une courte entrée en matière. Une vigilance incessante de jour et de nuit, voilà ce que vous demande votre pays. Toutes nos vies dépendent de votre vigilance.

– De la vôtre, citoyen, répondit froidement Theresia ; vous semblez oublier que je ne suis pas obligée…

– Vous ? Vous n'êtes pas obligée ? interrompit-il brutalement. Vous n'êtes pas obligée de nous aider à réduire notre pire ennemi ? Vous n'êtes pas obligée, alors que nous touchons au but ?

– Vous n'avez obtenu mon aide que par un subterfuge, par un faux, un ignoble mensonge.

– Prétendriez-vous que tous les moyens ne soient pas bons pour lutter contre les ennemis de la nation ? Un faux ? Pourquoi

ne ferait-on pas de faux ? Enlèvement ? Meurtre ? Je commettrais n'importe quel crime pour servir mon pays et traquer ses ennemis jusqu'à la mort. Le seul crime impardonnable, citoyenne, c'est l'indifférence. Vous, vous ne seriez pas obligée ? Attendez ! Si, par votre indifférence, nous manquions une fois de plus la capture de notre ennemi, vous en répondriez au banc du tribunal, à la face de la France qui vous appelait à son aide et à qui vous avez opposé votre apathie, un haussement de vos belles épaules : « Bah, je ne suis pas obligée ! »

Il s'arrêta, à bout d'éloquence et, sentant peut-être qu'il était allé trop loin ou bien qu'il en avait dit assez pour obtenir l'obéissance qu'il réclamait, il reprit plus doucement :

– Si nous capturons le Mouron Rouge, je dirai moi-même à Robespierre que c'est vous et vous seule qui avez obtenu ce succès, qu'il vous doit son triomphe sur l'homme qu'il craint le plus. Sans vous, je n'aurais pas pu monter le piège auquel il ne peut échapper.

– Il peut en échapper ! Il le peut ! répliqua-t-elle. Le Mouron Rouge est trop intelligent, trop rusé, trop audacieux pour tomber dans vos filets.

– Prenez garde. Votre admiration pour ce héros vous emporte loin de la prudence.

– Bah ! S'il vous échappe, c'est vous qui serez blâmé.

– Et c'est vous qui le paierez, riposta-t-il doucement.

Et sur cette flèche du Parthe il la quitta, sûr qu'elle réfléchirait à ces menaces ainsi qu'à la récompense magnifique qu'il lui avait promise.

Terreur, ambition ! La mort ou la reconnaissance de Robespierre ! Chauvelin avait bien jaugé le cœur superficiel, indécis, de cette femme volage. Theresia, restée seule, réfléchissait aux termes de cette alternative. La gratitude de

Robespierre signifiait que l'admiration qu'il avait pour elle se changerait en passion. Le sentiment qu'on lui prêtait pour la fille de l'ébéniste qui le logeait ne pouvait être qu'une passade. Le dictateur devait choisir une compagne digne de sa puissance et de son ambition ; ses amis y veilleraient. Quelle perspective triomphale s'ouvrait devant elle, à quelle vertigineuse hauteur pouvait se porter son ambition ! Et quelle différence si le plan de Chauvelin s'effondrait !

– Attendez jusqu'au moment où vous plaiderez l'indifférence à la barre du tribunal !

Theresia frissonna. En dépit de l'atmosphère confinée, elle était glacée. Sa solitude, dans cette maison où se préparait une affreuse tragédie, la rendait malade de peur. Au-dessus d'elle, les soldats bougeaient et, dans une des pièces voisines, elle entendait les pas traînants de la mère Théot. Mais le bruit le plus insistant, celui qui martelait son cœur jusqu'à lui donner envie de crier, c'était l'écho d'un rire nonchalant, si léger, et d'une voix gentiment moqueuse :

– Le meilleur de notre existence n'est que folie, chère madame. Je ne voudrais pas avoir manqué ce moment pour un empire.

Elle porta la main à sa gorge pour s'empêcher de sangloter et elle appela tout son sang-froid, toute son ambition à son aide. Ce rêve n'était que sottise, il ne fallait pas s'y plonger tête première, comme dans un abîme. Que lui était cet Anglais pour que la pensée de sa mort lui fît éprouver cette agonie ? Il se moquait d'elle, il la méprisait probablement, il la détestait pour ce qu'elle avait fait à la femme qu'il aimait. Désireuse de mettre fin à ces réflexions pénibles, Theresia appela impérieusement la mère Théot et, dès qu'elle fut venue, lui demanda son manteau et son capuchon.

– Savez-vous quelque chose du citoyen Moncrif ? demanda-t-elle lorsqu'elle fut sur le point de partir.

– Je l'ai aperçu, répondit Catherine Théot ; il surveillait la maison comme il le fait toujours quand vous êtes ici.

– Ah ! répondit Theresia avec quelque impatience dans sa voix douce. Ne pourriez-vous pas, mère, lui donner une potion pour le guérir de cet amour pour moi ?

– On ne doit jamais mépriser l'amour d'un homme, citoyenne, dit la vieille. Même la passion de ce pauvre errant peut un jour être votre salut.

Puis Theresia descendit une fois de plus l'escalier où elle avait fait un si beau rêve aux côtés du Mouron Rouge. Elle soupirait en courant presque, soupirait et regardait craintivement autour d'elle. Il lui semblait encore sentir sa présence dans l'obscurité et dans la lumière sépulcrale qui tombait à l'endroit où il s'était tenu ; elle croyait revoir sa haute silhouette s'incliner pour lui baiser les doigts. Elle crut même entendre sa voix et son rire.

Au bas de l'escalier, Bertrand Moncrif l'attendait, silencieux, humble, avec le regard d'un chien fidèle dans son visage pâle et fatigué.

– Vous vous rendez malade, mon pauvre Bertrand, dit-elle avec assez de douceur lorsqu'elle vit qu'il s'écartait pour la laisser passer de crainte d'une rebuffade. Je ne cours pas de danger, je vous assure, et cette façon de me suivre pas à pas ne peut faire de bien à aucun de nous.

– Cela ne peut pas faire de mal, plaida-t-il ardemment. Quelque chose me dit, Theresia, qu'un danger vous menace. Un danger que vous ignorez et qui viendra de là où vous ne pouvez pas l'attendre.

– Bah ! et s'il me menace, vous ne pourriez pas m'en garder. Il fit un effort désespéré pour empêcher les protestations de monter à ses lèvres. Il désirait lui dire combien il aurait voulu lui faire un rempart de son corps, combien il serait heureux de mourir pour elle, mais il ne pouvait pas dire ce

qui lui tenait le plus à cœur. Il ne pouvait que marcher à côté de Theresia jusqu'à son logement de la rue Villedo, heureux de ce modeste privilège, de ce qu'elle tolérait sa présence, et parce que, tandis qu'elle marchait, la brise faisait voler les bouts de sa longue écharpe jusqu'à toucher sa joue à lui. Malheureux Bertrand ! Il avait souillé son âme pour l'amour de cette femme et il n'avait même pas la satisfaction de lui voir la moindre reconnaissance.

27

Attente

I

Chauvelin qui, en dépit de ses nombreux échecs, était encore un des membres les plus remarquables, et d'ailleurs un des moins scrupuleux, du Comité de salut public, n'y avait pas siégé depuis plusieurs jours. Il était trop profondément absorbé par ses propres plans pour s'occuper de ceux de ses collègues. Le coup qu'il préparait était si extraordinaire et, s'il réussissait, son triomphe serait si complet, qu'il pouvait bien se permettre de rester à l'écart. Ceux qui le méprisaient le plus en ce moment seraient ses zélateurs les plus rampants un peu plus tard. Il savait que l'atmosphère politique des comités et des clubs traversait une période d'agitation. On sentait qu'une catastrophe était dans l'air, que la mort plus sûrement qu'autrefois rôdait autour de chaque homme, guettait à chaque coin de rue.

Robespierre restait silencieux, impénétrable, évitait toute réunion. Il ne faisait que de brèves apparitions à la Convention où il siégeait, absorbé dans ses réflexions. Tout le monde savait qu'il allait tenter une gigantesque offensive contre ses ennemis. Ses menaces voilées lorsqu'il montait à la tribune visaient jusqu'aux membres les plus populaires de l'Assemblée. En fait, elles visaient toute personne qui pourrait se mettre en travers de son chemin lorsqu'il voudrait instaurer une dictature. Ses intimes : Couthon, Saint-Just, qu'on accusait ouvertement de préparer cette mainmise complète sur le pouvoir, ne prenaient

presque pas la peine de se disculper, tandis que Tallien et ses amis, qui sentaient que leur condamnation était décidée, erraient là comme des spectres sans oser élever la voix de peur que le premier mot prononcé ne fasse tomber sur leurs têtes le glaive qui les menaçait.

Le Comité de salut public, qu'on avait rebaptisé Comité révolutionnaire, s'efforçait de redoubler de cruauté pour se faire bien voir par Robespierre et pour se poser devant le peuple comme le seul organe de gouvernement pur et incorruptible, aveuglément équitable et inexorable lorsque la sûreté de la République était en jeu. Aussi, une abominable émulation dans la cruauté commença entre le Comité et le parti de Robespierre dont aucun d'eux ne pouvait se relâcher de peur d'être accusé de modérantisme.

Chauvelin, la plupart du temps, s'était tenu en dehors de cette surenchère. Il pensait que le sort des deux partis était dans ses mains. Il ne pensait qu'au Mouron Rouge, à son imminente capture, sachant que lorsqu'il aurait en son pouvoir le plus redoutable adversaire des excès de la Révolution, il pourrait lier à son triomphe l'un ou l'autre des partis : Robespierre et ses bourreaux ou Tallien et les modérés. Il est si facile de dominer la foule que ce seul exploit suffirait à faire de lui l'homme le plus populaire de France. Lui, Chauvelin, dont le nom était devenu synonyme d'échec, pourrait d'un mot balayer ceux qui s'étaient moqués de lui, précipiter ses ennemis de leur piédestal et nommer ceux qui gouverneraient la France. Et cela devait se décider en quatre jours ! Deux jours avaient déjà passé.

II

La mi-juillet avait été particulièrement orageuse. On eût dit que la nature, unie aux passions humaines, à la vengeance, à la luxure, à la cruauté, rendait l'air plus lourd, brûlant pour faire pressentir la tempête à venir.

Pour Marguerite Blakeney, chaque jour était un cauchemar. Retranchée du monde extérieur, sans nouvelles de son mari depuis quarante-huit heures, elle endurait une véritable agonie qui eût brisé une âme plus faible, moins confiante.

Deux jours auparavant, la vieille femme qui la servait lui avait apporté un message d'une main inconnue. *Je l'ai vu,* disait le message, *il se porte bien et il est plein d'espoir. Je prie Dieu pour votre délivrance et la sienne, mais on ne peut compter que sur un miracle.*

Une main de femme avait tracé ces lignes, mais il n'y avait aucune indication sur leur provenance. Depuis, Marguerite n'avait plus rien reçu.

Elle n'avait pas vu non plus Chauvelin, ce dont elle remerciait Dieu à genoux. Cependant tous les jours à une heure régulière, elle devinait sa présence derrière la porte. Elle entendait sa voix dans le vestibule, des ordres, un bruit d'armes ou une conversation à voix basse. En ce moment, les pas furtifs de Chauvelin erraient devant sa porte et Marguerite restait sans mouvement comme une souris qui sent le chat, retenant son souffle, à demi morte d'appréhension.

Le jour se traînait lentement ; elle n'avait plus de livres ; on ne lui avait même pas donné une aiguille pour s'occuper. Elle n'avait personne à qui parler, sauf la mère Théot qui lui portait ses repas, presque toujours en silence et avec une mine telle qu'elle empêchait toute tentative de conversation. Marguerite n'avait pour compagnie que ses pensées, ses craintes qui augmentaient sans cesse, ses espoirs qui se dissipaient à mesure que les heures et les jours se succédaient avec monotonie. Il n'y avait autour d'elle que le bruit des allées et venues des soldats, et toutes les deux heures la relève de la garde dans le vestibule. Puis les murmures, les annonces des soldats jouant aux cartes ou aux dés, les chansons bachiques, les rires canailles, les mots obscènes, tout ce qui témoignait de la présence de ses geôliers et qui semblait immuable à l'abri de ces murs.

En fin d'après-midi, l'air devenait suffocant et Marguerite ouvrait la fenêtre, restait assise devant elle, les yeux fixés sur l'horizon lointain, ses mains moites et molles abandonnées sur son giron. Elle rêvait… et l'horloge de Saint-Antoine la réveillait en sonnant sept heures. Aussitôt elle entendait traîner le pas odieux de l'autre côté de la porte, des murmures, un éclat de rire cruel qui la ramenait au sentiment de son horrible position et du danger qui guettait son bien-aimé.

28

La fin du second jour

I

Peu après sept heures, la tempête qui avait menacé tout le jour éclata de toute sa violence. Des coups de vent rageurs malmenèrent les toits vétustés de ce coin misérable de la grande ville et transformèrent la boue des rues en cascades. Enfin la pluie tomba à torrents ; les coups de tonnerre se succédaient avec une effrayante rapidité, et le ciel de plomb était parcouru par les brillantes zébrures des éclairs.

Chauvelin, qui avait fait sa visite quotidienne au capitaine qui veillait sur la prisonnière de la rue de la Planchette, ne pouvait rentrer chez lui. Il était impossible de traverser la rue. Enveloppé dans son manteau, il décida d'attendre dans le magasin désaffecté du rez-de-chaussée jusqu'à ce qu'il fût possible à un piéton de sortir à l'air libre. En ce moment, il était à la torture. Ses nerfs étaient tendus à se briser par cette attention sans relâche, l'obsession d'une seule idée, d'un seul but, et aussi par les incidents multiples qui, amplifiés par son imagination, devenaient autant de menaces de lui dérober sa proie.

Il ne se fiait à personne, ni à la mère Théot, ni aux soldats, ni à Theresia ; à Theresia moins qu'aux autres. Son esprit ne cessait d'inventer des plans compliqués où une équipe d'espions en surveillait une autre, où une meute de limiers en poursuivait une autre en une sorte de cercle vicieux de méfiance et de

dénonciation qui devenait diabolique. Il n'avait même plus confiance en lui, ni en son intuition, ni dans ses yeux, ni dans ses oreilles. Ses amis intimes – il en avait très peu – disaient de lui que, s'il avait été libre, il eût fait marquer tout loqueteux comme il avait fait marquer Rateau, de peur que ces malheureux ne pussent prêter leur identité au Mouron Rouge.

Tandis qu'il attendait une accalmie, il marchait de long en large dans le magasin, cherchant à calmer ses nerfs par cet exercice fébrile. On ne pouvait pas laisser les portes ouvertes, car la pluie fouettait rudement cette façade et l'endroit eût été absolument sombre s'il n'y avait eu une lanterne crasseuse sur un tonneau, au centre de la pièce. Le verrou du guichet devait être cassé, car la petite porte, secouée par le vent, ne cessait de battre. Chauvelin tenta de l'assujettir parce que ce bruit répété exacerbait sa nervosité et, comme il se penchait au-dehors pour saisir le battant de la porte, il vit un homme presque plié en deux par le vent qui traversait la rue en direction de la porte Saint-Antoine. Il était près de huit heures et la lumière douteuse, malgré l'écran de la pluie serrée, permettait encore à la stature, à l'inclination des vastes épaules, à la démarche du passant, d'évoquer un souvenir désagréablement familier. La tête de l'homme et ses épaules étaient enveloppées dans un morceau déchiré de toile à sac qu'il serrait sur sa poitrine. Ses bras étaient nus comme ses jambes et il chaussait une paire de sabots garnis de paille. Il s'arrêta au milieu de la rue et une affreuse quinte de toux sembla le paralyser momentanément. Le premier mouvement de Chauvelin fut de remonter et d'appeler le capitaine Boyer. Il était déjà à la moitié de la première volée de l'escalier lorsque, jetant un coup d'œil au-dessous de lui, il vit entrer l'homme qui, toujours toussant, avait retiré sa toile à sac et, s'accroupissant devant le tonneau, cherchait à réchauffer ses mains contre les verres de la lanterne.

De son poste Chauvelin pouvait voir le profil de l'homme, sa barbe de trois jours, ses cheveux collés à son front livide, ses membres immenses recouverts de crasse, qui saillaient entre les déchirures du vêtement qui faisait office de chemise. Les manches pendaient, découvrant sur le bras une marque rougie

en forme de lettre. La lettre « M » imprimée dans la chair avec un fer rouge.

La vue de cette marque arrêta Chauvelin, le fit redescendre :

– Citoyen Rateau !

L'homme sursauta comme si un fouet l'avait cinglé. Il voulut se relever, mais s'effondra sur le plancher dans une nouvelle quinte de toux. Chauvelin, debout près du tonneau, regardait avec un vilain sourire cette misérable épave qu'il avait si adroitement mise hors d'état de nuire à ses plans. La lumière de la lanterne tombait en plein sur cette peau couverte de charbon où se détachait en cramoisi la trace de la brûlure.

Rateau eut l'air terrifié par l'apparition de l'homme qui lui avait fait infliger ce châtiment honteux. Et le visage de Chauvelin, éclairé par en dessous, n'avait rien de rassurant.

– On dirait que je vous fais peur, mon ami…, dit sèchement Chauvelin.

– Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un ici, balbutia péniblement Rateau. Je suis venu m'abriter…

– Moi aussi je suis venu m'abriter, répondit Chauvelin, et je ne vous ai pas vu entrer.

– La mère Théot me permet de dormir ici, reprit doucement Rateau. Il y a deux jours que je n'ai pu travailler, depuis… (Il regarda son bras.) Les gens pensent que je suis un bandit échappé, et comme je n'ai jamais vécu qu'au jour le jour…

Il s'arrêta et le conventionnel répondit :

– Des gens mieux nés que vous vivent au jour le jour ces temps-ci ; la pauvreté, continua-t-il sarcastique, est l'honneur

de l'homme pendant cette glorieuse révolution. C'est la richesse qui est une honte.

Rateau leva son bras marqué jusqu'à sa chevelure raide et hochant la tête :

– Ouais ! peut-être, mais j'aurais aimé goûter à cette honte. Chauvelin tourna les talons. Le tonnerre s'éloignait et la pluie perdait de sa violence ; il se dirigea vers la porte.

– Les enfants me courent après maintenant, disait plaintivement Rateau, ils me demandent ce que j'ai fait pour être marqué comme un galérien.

Chauvelin rit.

– Dis-leur qu'on t'a puni pour avoir aidé le Mouron Rouge !

– L'Anglais me paie bien et je suis très pauvre. Je servirais l'État si vous me payiez bien.

– Et comment ?

– En vous disant quelque chose que vous aimeriez savoir.

– Qu'est-ce ?

L'instinct du limier était en éveil. Les mots du charbonnier, l'expression rusée de son visage, son attitude excitaient le goût des intrigues cachées, des mensonges, des dénonciations qui animait cet espion consommé. Il revint sur ses pas, s'assit sur un tas de gravats, et comme Rateau, qui semblait effrayé par ses propres paroles, cherchait à filer, Chauvelin le rappela d'une voix impérieuse :

– Que pouvez-vous me dire que j'aimerais savoir, citoyen Rateau ?

Le charbonnier s'était tapi dans le noir, essayant de s'empêcher de tousser.

– Vous en avez déjà trop dit, continua rudement Chauvelin, pour vous taire maintenant. Vous n'avez rien à craindre… tout à gagner. Que vouliez-vous me dire ?

Rateau se pencha, frappa le sol du poing :

– Serai-je payé ?

– Si vous dites la vérité, oui.

– Combien ?

– Cela dépend de l'importance du renseignement. Si vous vous taisez maintenant, j'appelle le capitaine qui vous enverra en prison.

Le charbonnier parut se recroqueviller un peu plus ; on l'entendait claquer des dents.

– Le citoyen Tallien me fera guillotiner.

– Tallien ?

– Il s'intéresse beaucoup à la citoyenne Cabarrus.

– Qu'a fait la citoyenne Cabarrus ?

Rateau hocha la tête.

– Qu'a-t-elle fait ? répéta durement Chauvelin.

– Elle vous trompe.

Et comme un long, un énorme ver, il rampa près de Chauvelin.

– Comment ?

– Elle est de mèche avec l'Anglais.

– Comment le savez-vous ?

– Je l'ai vue. Il y a deux jours. Vous vous souvenez. Après que…

– Oui, oui…

– Je suis venu ici. Ma tête était toute drôle. Mon bras me faisait mal. J'ai entendu des voix dans l'escalier et je les ai vus ensemble.

Chauvelin saisit Rateau par le poignet :

– Qui avez-vous vu ?

Et comme Rateau montrait l'escalier du doigt, Chauvelin contemplait à l'aise la marque imprimée dans la chair du vagabond.

– L'Anglais et la citoyenne Cabarrus.

– Vous en êtes sûr ?

– Je les ai entendus parler…

– Que disaient-ils ?

– Je ne sais pas. Mais j'ai vu l'Anglais baiser la main de la citoyenne avant de la quitter.

– Et après ?

– La citoyenne est entrée chez la mère Théot. L'Anglais est descendu. Je me suis caché derrière un tas de gravats. Il ne m'a pas vu.

Chauvelin jura de désappointement :

– C'est tout ?

– Me paiera-t-on ?

– Pas un sou ! Et si Tallien entend cette belle histoire…

– Je peux le jurer.

– Bah ! La citoyenne Cabarrus jurera que vous mentez. Qu'est-ce que la parole d'un manant à côté de la sienne ?

– Il y a plus que cela.

– Quoi ?

– Vous jurez de me protéger si le citoyen Tallien…

– Oui, oui, je vous protégerai. Et la guillotine n'a pas le temps de s'occuper de vers de terre comme vous !

– Bien. Si vous allez rue Villedo chez la citoyenne, je vous montrerai qu'elle garde les vêtements dont l'Anglais se sert pour se déguiser et les lettres qu'il écrit à la citoyenne…

Il s'arrêta, terrifié par l'expression de Chauvelin. Celui-ci avait laissé le charbonnier libérer son poignet. Il restait assis, immobile, silencieux, ses mains fines et crochues jointes et serrées autour de ses genoux. Dans la lumière hésitante, son étroit visage paraissait tordu et ses yeux semblaient briller de façon surnaturelle. Rateau n'osait plus bouger. Ce n'était plus qu'un paquet de hardes affalé dans l'ombre et sa respiration sifflait, interrompue par une toux douloureuse. On n'entendait plus que le tonnerre et la pluie. Enfin Chauvelin dit entre ses dents :

– Si je pensais qu'elle…

Il se leva et ordonna :

– Levez-vous, citoyen Rateau !

Le géant se mit sur les genoux. Ses sabots avaient glissé. Il les ramassa et entreprit de les remettre.

– Levez-vous, rugissait Chauvelin.

Il sortit ses tablettes et son poinçon de sa poche, écrivit quelques mots, tendit les tablettes à Rateau.

– Portez ceci au commissariat de la section de la Place du Carrousel. Six hommes et un capitaine seront envoyés avec vous chez la citoyenne Cabarrus. Vous me trouverez là.

La main de Rateau prit en tremblant ces tablettes. Il avait peur de ce qu'il avait fait. Chauvelin ne faisait plus attention à lui. Maintenant qu'il avait donné ses ordres, il n'y avait plus qu'à obéir. Il ne pensa pas une seconde que le charbonnier mentait. Cet homme n'avait pas de raison d'en vouloir à Theresia et celle-ci était trop bien protégée pour qu'on se livrât contre elle à de fausses dénonciations. Chauvelin attendit que Rateau eût franchi la porte à guichet, puis il monta l'escalier quatre à quatre.

II

Il appela le capitaine Boyer.

– Citoyen, dit-il à voix haute, vous savez que demain s'achève le troisième jour ?

– Bien sûr. Y a-t-il quelque chose de changé ?

– Non.

– Bien. Si le quatrième jour cet Anglais maudit n'est pas capturé, mes ordres restent les mêmes ?

– Vos ordres, reprit Chauvelin le plus haut qu'il put pour que Marguerite Blakeney pût l'entendre, vos ordres sont de fusiller la prisonnière.

– Nous le ferons conclut le capitaine.

Et il ricana, car à travers la porte on avait entendu un cri étouffé. Après quoi, Chauvelin redescendit et sortit dans la nuit d'orage.

29

La tempête

I

Heureusement, la tempête n'avait éclaté qu'après que la plupart des spectateurs étaient à l'abri dans le théâtre. La représentation commençait à sept heures et, un quart d'heure à l'avance, les Parisiens qui venaient pour applaudir la citoyenne Vestris et le citoyen Talma dans la tragédie de Chénier, *Henri VIII,* occupaient leurs places.

Le théâtre de la rue de Richelieu était bondé. Talma et Mlle Vestris avaient toujours été les favoris du public. La tragédie de Chénier était tout à fait dépourvue de mérites, mais l'assistance n'était pas disposée à la critiquer et un silence religieux régnait lorsque la citoyenne Vestris, dans le rôle d'Anne de Boleyn, récitait les vers de mirliton :

Trop longtemps j'ai gardé le silence

Le poids qui m'accablait tombe avec violence.

On n'entendait guère la tempête qui faisait rage au-dehors ; seul, le crépitement de la pluie sur la coupole du théâtre faisait un accompagnement peu agréable à la déclamation des acteurs.

C'était une soirée brillante, d'abord parce que la citoyenne Vestris était magnifique et aussi parce que les loges, le parterre, le foyer pendant les entractes étaient pleins de personnalités

connues. On eût dit que les représentants du peuple, les Comités, les orateurs des clubs eussent voulu se montrer au public l'air gai, détaché, de gens que préoccupe seulement le spectacle de la scène et de la salle au moment même où nul ne sentait sa tête solidement attachée à ses épaules et ne pouvait être sûr de ne pas trouver en rentrant chez lui le piquet de la garde nationale qui devait le conduire en prison. On disait que, la veille, à un dîner chez Barère, on avait ramassé un papier tombé de la poche de Robespierre. Il ne contenait que quarante noms. Le public ne savait pas quels étaient ces noms et pourquoi le tyran les portait dans sa poche, mais, à cette représentation, les plus obscurs citoyens purent noter que Tallien et ses amis étaient très obséquieux et que les partisans de Robespierre étaient plus arrogants que jamais.

II

Dans une des loges d'avant-scène, Theresia Cabarrus attirait les regards. Sa beauté, de l'avis de tous, était ce soir-là absolument éclatante. Habillée avec une simplicité ostentatoire, elle ne cessait de retenir l'attention des spectateurs par son rire joyeux, son incessant bavardage et les gestes gracieux de ses mains et de ses bras nus qui jouaient avec un minuscule éventail. C'est que Theresia, ce soir, avait le cœur léger. Pendant les deux premiers actes, assise aux côtés de Tallien, elle fut le point de mire de toute la salle et elle se sentit pleine de satisfaction et d'orgueil quand Robespierre, à l'entracte, vint la saluer.

Il ne resta qu'un moment et demeura caché au fond de la loge, mais on l'avait vu entrer et tout le monde avait entendu les exclamations de Theresia :

– Citoyen Robespierre, quelle bonne surprise ! Ce n'est pas souvent qu'on a la joie de vous voir au théâtre !

En fait, à l'exception d'Eléonore Duplay dont il acceptait plutôt qu'il ne partageait les sentiments, l'Incorruptible n'avait jamais fait attention à une femme. Le triomphe de Theresia n'en était que plus grand. Et la vision des grandeurs qui se préparaient pour elle, qu'elle avait toujours convoitées et auxquelles elle s'était toujours crue destinée, dansait devant ses yeux. Se rappelant les prophéties de la mère Théot, les prévisions de Chauvelin, elle laissait glisser loin d'elle le rêve du beau seigneur anglais et lui disait adieu sans regrets.

Au fond de son cœur, elle continuait à souhaiter son succès et, à le souhaiter passionnément, mais un odieux démon continuait à murmurer à son oreille les paroles de Chauvelin : « Livrez le Mouron Rouge et il vous suffira de demander la couronne des Bourbons pour l'obtenir. » Et tout en frémissant d'horreur à l'idée de faire tomber la belle tête du héros anglais sous la guillotine, elle se tournait avec un sourire irrésistible vers l'homme qui avait le pouvoir de lui offrir une couronne. La popularité de cet homme était immense ; lorsque les spectateurs l'avaient aperçu dans la loge de Theresia, une acclamation vibrante était montée du parterre au poulailler et Theresia, se penchant vers Robespierre, avait murmuré :

– Vous pouvez tout ce que vous voulez sur la foule, citoyen. Vous la fascinez rien que par votre présence, il n'est aucun sommet que vous ne puissiez gravir.

– Plus la hauteur est grande, plus la chute est profonde, répondit-il, maussade.

– C'est le sommet que vous devez regarder et non l'abîme au-dessous de vous.

– Je préfère regarder dans les plus beaux yeux de Paris, répliqua-t-il dans un essai maladroit de galanterie, et rester aveugle aux sommets et aux abîmes.

Elle frappa le sol de son pied délicieusement chaussé et soupira. On eût dit que partout elle ne devait rencontrer que pusillanimité, indécision. Tallien avait peur de Robespierre,

Robespierre de Tallien, Chauvelin de ses propres nerfs. Quelle différence avec cet Anglais plein de sang-froid et de bonne humeur !

– Je ferai de vous une reine de France, sauf le nom.

Il disait cela aussi légèrement qu'il aurait lancé une invitation à dîner. Aussi, lorsque Robespierre eut pris congé et qu'elle resta seule un moment avec ses pensées, elle revint au rêve qu'elle aimait : une haute silhouette, des yeux souriants, une main fine qui paraissait si forte au milieu des flots de dentelle précieuse. Ah ! le rêve était fini, il ne reviendrait plus ! Le Mouron Rouge avait cherché lui-même le sort qui allait être le sien au moment où l'amour et la chance lui souriaient dans les yeux et sur les lèvres de Theresia. Le seul homme qu'elle eût aimé poussait la belle Espagnole dans les bras de Robespierre.

III

Tout à coup, elle fut tirée de ses méditations. La porte de sa loge céda sous une main violente et Theresia, se retournant, vit Bertrand Moncrif, défait, les vêtements en désordre, et elle n'eut que le temps d'arrêter d'un geste le cri qui allait sortir de ses lèvres :

– Chut, chut ! protesta-t-on dans le public.

Tallien se leva :

– Qu'y a-t-il ?

– Une perquisition, une perquisition chez elle ! répliqua Moncrif.

– C'est impossible !

– Chut ! disait-on. Silence !

– Je viens de là-bas, murmura Moncrif. J’ai vu… j’ai entendu…

– Sortons, dit Theresia. On ne peut pas parler ici.

Elle prit les devants, suivie par Tallien et Moncrif. Heureusement le couloir était désert. Il n’y avait que deux ouvreuses qui bavardaient dans un coin. Theresia, les lèvres décolorées plus de colère que de peur, entraîna Moncrif jusqu’au foyer. Là il n’y avait personne.

– Alors ?

Bertrand, tout mouillé, tremblait d’agitation et de fatigue tant il avait couru. Tallien restait coi, terrifié, regardant leur jeune compagnon avec des yeux élargis par la peur.

– J’étais rue Villedo, bégaya enfin Moncrif, lorsque la tempête a commencé. J’ai cherché un abri sous le porche d’une maison située en face de l’appartement de Theresia. J’y suis resté longtemps. Puis la tempête s’apaisa. Des soldats arrivèrent… des gardes nationaux… Je les ai reconnus malgré l’obscurité. Ils ont passé devant moi… ils parlaient de vous… Puis ils sont entrés dans la maison ; j’ai vu Chauvelin sur le pas de la porte, il les querellait, disait qu’ils étaient en retard. Il y avait là un capitaine, six soldats et ce charbonnier asthmatique…

– Rateau ?

– Qu’est-ce que cela veut dire ? s’écria Tallien.

Et il ajouta un affreux juron.

– Ils sont entrés, continua Moncrif, la voix blanche. Je les ai suivis pour être tout à fait sûr avant de vous prévenir. Heureusement, je savais où vous étiez. Je le sais toujours…

– Vous êtes sûr qu'ils étaient bien chez moi ? coupa vite Theresia.

– Oui. Deux minutes plus tard il y avait une lumière dans l'appartement.

Elle se tourna brusquement vers Tallien.

– Mon manteau ! Je l'ai laissé dans la loge !

Il voulut protester.

– J'y vais, reprit-elle fermement. Cela doit être quelque méprise odieuse que je ferai payer cher à Chauvelin. Mon manteau !

Bertrand alla chercher le manteau et l'en enveloppa. Il savait que nul ne pourrait empêcher Theresia d'en faire à sa tête. Elle n'avait pas l'air effrayée le moins du monde, mais sa colère faisait peur, elle faisait mal augurer pour ceux qui l'avaient provoquée.

Theresia, transportée par son récent succès et par les compliments maladroits, mais précieux, de Robespierre, se sentait prête à braver le monde entier et Chauvelin lui-même avec ses menaces. Elle réussit à rassurer Tallien, lui ordonna de rester au théâtre et de se montrer comme s'il n'avait aucune préoccupation : « Si la nouvelle de cette offense venait jusqu'au public, vous devez être là pour mettre les choses au point… Vous devez annoncer des représailles contre ceux qui s'en sont rendus coupable. »

Puis elle serra contre elle son manteau et, prenant le bras de Bertrand, elle se hâta de quitter le théâtre.

30

Notre-Dame de Pitié

I

Ce fut comme une déesse offensée devant son profanateur que Theresia Cabarrus fit son apparition dans l'antichambre de son logement. Les pièces étaient pleines de soldats ; il y avait des sentinelles à la porte ; les meubles étaient sens dessus dessous ; les étoffes qui recouvraient l'ameublement déchirées ; les bahuts grands ouverts ; même le lit et la literie gisaient en tas sur le sol. Les pièces étaient obscures, il n'y avait qu'une seule lampe allumée dans l'antichambre qui éclairait aussi le salon tandis qu'une applique mettait une lueur vacillante dans le couloir. Dans la chambre, Pepita, gardée par un soldat, se lamentait tout haut et se répandait en malédictions.

Chauvelin, au milieu du salon, était absorbé par l'examen d'un certain nombre de papiers. Dans un coin de l'antichambre se dissimulait de son mieux le charbonnier Rateau.

Theresia mesura d'un coup d'œil l'étendue de ce désastre ; puis avec un mouvement orgueilleux de la tête, elle écarta les soldats et aborda Chauvelin avant qu'il se fût aperçu de son arrivée.

– Quelque chose vous a troublé la cervelle, citoyen Chauvelin ? Qu'est-ce ?

Il leva la tête, vit son regard furieux et lui fit aussitôt un salut profond plein d'ironie.

– Combien votre jeune ami a eu raison de vous avertir de notre visite, citoyenne !

Et il regarda avec une aimable approbation du côté où Bertrand restait debout entre deux soldats qui l'avaient empêché d'avancer et le tenaient par les poignets.

– Je viens, répondit Theresia, en messagère de ceux qui sauront vous punir de cette offense, citoyen Chauvelin.

Il s'inclina une fois de plus avec un sourire suave.

– Je serais aussi heureux de les accueillir que je suis heureux de vous voir, citoyenne Cabarrus. Quand ils viendront, dois-je les envoyer à la Conciergerie pour y visiter leur belle égérie, puisque c'est là que nous allons la conduire immédiatement ?

Theresia éclata de rire, mais sa voix sonnait faux :

– À la Conciergerie ? Moi ?

– Même vous, citoyenne, répondit Chauvelin.

– Pour quel motif ?

– Intelligences avec l'ennemi.

– Vous êtes fou ! S'il vous plaît, ordonnez à vos limiers de remettre mon appartement en ordre et souvenez-vous que je vous rends responsable de tout dommage qui a pu être commis.

– Dois-je aussi, répondit Chauvelin imperturbable, remettre en place ces lettres et ces objets intéressants ?

– Des lettres ? Quelles lettres ?

– Celles-ci, dit-il.

Et il lui mit sous les yeux les papiers qu'il tenait à la main.

– Qu'est-ce que c'est ? Je les vois pour la première fois !

– Cependant, nous les avons trouvées dans ce bureau.

Et Chauvelin montra un petit meuble dont les tiroirs avaient été visiblement forcés. Et tandis que Theresia restait abasourdie, il continua doucement :

– Ce sont des lettres écrites à diverses époques à Mme de Fontenay, née Cabarrus. *Notre-Dame de Pitié,* comme on l'appelait avec reconnaissance à Bordeaux.

– Des lettres écrites par qui ?

– Par cet intéressant héros de roman qu'on appelle le Mouron Rouge.

– C'est faux, riposta-t-elle. Je n'ai jamais reçu une lettre de lui.

– Je connais trop bien son écriture, citoyenne… et les lettres vous sont adressées.

– C'est faux, répéta-t-elle avec une énergie inchangée. Il s'agît de quelque tour diabolique que vous avez manigancé pour me perdre. Prenez garde, Chauvelin, si c'est une épreuve de force entre vous et moi, dans quelques heures nous saurons qui doit en sortir vainqueur.

– Si c'était une épreuve de force entre vous et moi, citoyenne, je serais vaincu, mais c'est la France qui va se venger d'une trahison. C'est vous qui avez trahi, Theresia Fontenay. L'épreuve de force est entre vous et la Nation.

– Vous êtes fou ! Si des lettres écrites par le Mouron Rouge ont été trouvées chez moi, c'est que vous les y avez apportées !

– Vous pourrez essayer de le prouver demain, citoyenne, dit-il froidement, à la barre du Tribunal révolutionnaire. Là, sans doute, vous pourrez expliquer comment Rateau connaissait l'existence de ces lettres et me les a fait découvrir. J'ai pour témoins un officier de la garde nationale, le commissaire de la section et six soldats, et tous peuvent ajouter que dans ce placard de votre antichambre nous avons trouvé cette intéressante collection dont vous pourrez sans doute nous expliquer l'utilité.

Il montra du pied un tas de chiffons sur le plancher : une chemise déchirée, des culottes effrangées, un bonnet crasseux, une perruque faite de cheveux décolorés et raides dont la réplique ornait au naturel la tête du citoyen Rateau. Theresia regarda un moment ces loques avec une sorte d'étonnement horrifié. Ses joues et ses lèvres étaient couleur de cendre. Elle porta la main à son front d'un air égaré. Tout tournait autour d'elle : la pièce, les chiffons, les visages des soldats. C'était une sarabande sauvage avec au centre, comme le chaudron des sorcières, la silhouette de Chauvelin, lutin aux étranges contorsions qui brandissait une liasse de lettres écrites sur papier écarlate.

Elle voulut rire, le défier, mais sa gorge était prise dans un étau ; elle eut un étourdissement et parvint à ne pas tomber de tout son long en se raccrochant à une table. Après, tout resta pour elle dans le vague. Chauvelin donna un ordre bref et deux soldats encadrèrent la prisonnière. Alors, on entendit un cri perçant et Theresia vit Bertrand s'élancer entre elle et les soldats, se battant en désespéré, la couvrant de son corps, se démenant comme un fauve à qui on veut arracher son petit. La chambre s'emplit de tumulte et au milieu des hurlements on cria : « Tirez ! » Un coup de pistolet retentit et Bertrand, tué à bout portant, s'effondra sur le sol.

Tout fut noir autour de Theresia, comme si elle s'était penchée sur un abîme sans fond plein de ténèbres, et qu'elle tombait, tombait…

Le bruit d'un rire sec lui rendit ses esprits, l'obligea à rappeler sa fierté. Elle se redressa de toute sa hauteur et, une fois de plus, toisa Chauvelin d'un air de déesse outragée :

– Et quel est le témoignage qui justifie cette monstrueuse accusation ?

– Le témoignage d'un libre citoyen, répondit Chauvelin.

– Amenez-le-moi !

Chauvelin, avec un sourire conciliant, comme s'il avait voulu ménager un enfant gâté, appela :

– Citoyen Rateau !

Dans l'antichambre, quelqu'un souffla, cracha, s'agita ; puis on entendit le bruit des sabots amorti par les tapis et, enfin, la personne dégingandée et malpropre du charbonnier parut sur le seuil.

Theresia le contempla en silence, puis elle éclata de rire et, son ravissant bras nu tendu en avant, elle désigna la piteuse apparition :

– La parole de cet homme contre la mienne ! Le vagabond Rateau contre Theresia Cabarrus, l'amie de Robespierre ! Quel sujet pour des couplets !

Puis, son rire se brisa. Elle revint encore sur Chauvelin avec colère :

– Cette vermine ! Ce voyou marqué comme un forçat ! Vraiment, Chauvelin, votre hargne était grande pour avoir recouru à un tel témoin !

Alors son regard tomba soudain sur le corps de Bertrand et les horribles taches rouges qui maculaient son habit. Elle frissonna, ses yeux se fermèrent et elle se sentit à deux doigts de la syncope. Cependant elle se maîtrisa, elle regarda Chauvelin

avec un mépris indicible, ramassa son manteau qui avait glissé de ses épaules, s'en enveloppa d'un geste de reine et sans mot dire se dirigea vers la porte.

Chauvelin resta au milieu de la pièce, le visage impassible, ses mains crochues froissant la liasse de lettres. Deux soldats restaient avec lui à côté du corps de Bertrand. Pepita, hurlant et gesticulant, dut être traînée à la suite de sa maîtresse.

Sur le seuil du salon, Rateau, l'air effrayé, s'écarta pour laisser passer les soldats et leur impérieuse prisonnière. Theresia ne daigna pas le regarder et lui, chancelant dans ses sabots mal ajustés, suivit les gardes dans l'escalier.

II

Il pleuvait toujours très fort. Le capitaine qui avait Theresia en charge lui dit qu'il avait là une voiture. Elle attendait dans la rue. Theresia lui ordonna de la faire avancer, car elle n'avait pas envie de se donner en spectacle à la canaille. Le capitaine avait dû recevoir l'ordre de ménager sa prisonnière autant que possible, car il envoya un de ses hommes chercher la voiture et dire au concierge d'ouvrir la porte cochère.

Theresia resta dans le petit vestibule au pied de l'escalier. Deux soldats encadraient Pepita et un troisième se tenait à côté de Theresia. Le capitaine, grommelant d'impatience, allait et venait. Rateau était dans l'escalier deux marches au-dessus de l'endroit où Theresia se tenait. Une lampe fumeuse au bout d'une applique de fer jetait sur la scène sa faible clarté jaunâtre. Quelques minutes passèrent, puis un fracas retentissant éveilla les échos de la vieille demeure et une voiture, traînée par deux vieilles rosses à moitié mortes de faim, pénétra dans la cour et vint se ranger devant la porte ouverte. Le capitaine, avec un soupir de soulagement, appela Theresia : « Maintenant, citoyenne ! » tandis que le soldat qui était allé chercher la

voiture sautait du siège où il était assis à côté du cocher et rejoignait ses camarades. Pepita fut poussée dans la voiture et Theresia se préparait à la suivre lorsque le courant d'air fît voler son manteau de velours jusque sur les haillons crasseux du charbonnier qui était encore derrière elle. Une inexplicable impulsion l'obligea à lever les yeux et elle rencontra le regard qu'il attachait sur elle. Un cri monta aux lèvres de Theresia et elle essaya de l'étouffer en portant sa main à sa bouche. Les yeux pleins d'horreur, elle murmura :

– Vous !

Il mit son doigt sale sur ses lèvres. Cependant elle s'était maîtrisée. Tout d'un coup, elle avait l'explication du mystère : le beau seigneur anglais l'avait dénoncée pour venger sa femme.

– Capitaine, hurla-t-elle. Prenez garde ! L'espion anglais est sur nos talons !

Vraisemblablement, la complaisance du capitaine n'allait pas jusqu'à prêter l'oreille aux divagations de sa belle prisonnière. Il avait hâte d'en finir avec cette tâche déplaisante.

– Allons, citoyenne. En voiture ! fut la seule réponse.

– Imbécile, cria-t-elle en se débattant contre les soldats qui voulaient se saisir d'elle.

– C'est le Mouron Rouge ! Si vous le laissez s'enfuir…

– Le Mouron Rouge ? demanda le capitaine en riant. Où ?

– Le charbonnier… Rateau ! C'est lui, je vous le jure !

Les cris de Theresia devenaient de plus en plus frénétiques à mesure qu'elle se sentait emportée sans cérémonie.

– Imbécile ! Imbécile ! vous le laissez s'enfuir !

– Le charbonnier Rateau ? Nous avons déjà entendu cette belle histoire. Allons, citoyen Rateau, cria-t-il le plus fort qu'il put. Allez dire vous-même au citoyen Chauvelin que vous êtes le Mouron Rouge. Quant à vous, citoyenne, assez crié comme cela. Mes ordres sont de vous conduire à la Conciergerie et non de courir après les espions anglais, allemands, hollandais, que sais-je ? Allons, soldats !...

Theresia, envoyant sa dignité au diable, poussa un cri qui attira tous les locataires aux fenêtres. Cependant, ses clameurs devenaient inarticulées parce que les soldats, sur l'ordre du capitaine, lui avaient jeté son manteau sur la tête. Et les habitants de la maison de la rue Villedo purent seulement assurer que la citoyenne Cabarrus, locataire du troisième étage, avait été emmenée en prison hurlant et se débattant comme aucun aristocrate qui se respecte n'aurait dû le faire.

Theresia, hissée dans la voiture, y retrouva la non moins bruyante Pepita. À travers les plis du manteau ses cris continuaient :

– Imbécile ! Traître ! Maudit imbécile !

Une des locataires du deuxième étage, une jeune femme qui s'intéressait à tous les porteurs d'uniforme, se pencha sur son balcon et cria gaiement :

– Hé, capitaine ! Qu'a-t-elle à crier ainsi ?

Un des soldats lui répondit :

– Elle raconte que le citoyen Rateau est un seigneur anglais déguisé et elle veut le poursuivre !

Des rires éclatèrent un peu partout, tandis que la voiture s'ébranlait difficilement et sortait de la cour.

Un moment plus tard, Chauvelin, suivi de deux soldats, descendait rapidement les escaliers. Le bruit avait fini par l'alerter. D'abord, il avait seulement pensé que l'orgueilleuse

Espagnole avait perdu toute dignité, puis quelques mots lui étaient parvenus plus clairement :

– Le Mouron Rouge ! L'espion anglais !

Ces mots agirent comme un charme, un appel de l'abîme. Le reste du monde cessa de l'intéresser ; une seule chose comptait : son ennemi.

Chauvelin atteignit le rez-de-chaussée au moment où la voiture franchissait la porte cochère. La cour était pleine de bavardages et de rires qui fusaient d'un balcon à l'autre. Il pleuvait toujours et l'eau ruisselait des balcons. Chauvelin envoya un soldat pour demander la cause de tout ce bruit. L'homme lui rapporta que l'aristocrate avait hurlé et divagué comme une folle et, pour s'échapper, avait tenté de lancer le capitaine sur une fausse piste, jurant que ce pauvre vieux Rateau était un espion anglais.

Chauvelin soupira de soulagement ; il n'avait pas besoin de se casser la tête à propos de ces folies. Il avait de bonnes raisons pour savoir que Rateau, avec son bras marqué, n'était pas le Mouron Rouge !

31

L'aube grise

I

Dix minutes plus tard, l'immeuble et la cour étaient de nouveau plongés dans le silence et le noir. Chauvelin, de ses propres mains, avait fixé les scellés sur les portes qui ouvraient sur l'appartement de Theresia Cabarrus. Dans le salon, le corps de l'infortuné Moncrif découvert et abandonné attendrait que le commissaire de la Section voulût bien le faire enterrer à la sauvette. Chauvelin renvoya les soldats et partit.

La tempête se calmait peu à peu. Lorsque les spectateurs quittèrent le théâtre, il ne pleuvait presque plus. De très loin venaient encore quelques faibles roulements de tonnerre. Tallien se hâtait à pied vers la rue Villedo.

L'heure qu'il venait de passer avait été pour lui une épouvantable torture. Sa raison lui disait que nul homme ne serait assez fou pour oser porter une accusation contre Theresia, qui était bien connue de tous les membres de la Convention et des clubs, et qui avait toujours été assez prudente pour ne pas se compromettre, mais son imagination évoquait des images qui le rendaient malade de peur : Theresia aux mains des soldats, traînée en prison, et lui incapable de la retrouver jusqu'à ce qu'elle apparaisse à la barre de ce tribunal d'où on ne sortait que condamné. Et avec cette peur venait un insupportable, un torturant remords. Il était un de ceux qui avaient monté cette machine d'accusations, de tribunaux, de condamnations en

masse et maintenant, le système avait été mis en mouvement contre la femme qu'il aimait. Lui, Tallien, l'amoureux transi, le futur époux de Theresia, avait coopéré à la formation de cet abominable Comité révolutionnaire qui pouvait frapper aussi durement l'innocent que le coupable.

À ce moment, l'homme qui depuis si longtemps avait oublié de prier entendit l'horloge d'une église voisine et tourna ses yeux brouillés de larmes vers l'édifice sacré qu'il avait fait profaner et trouva au fond de son cœur une prière à moitié oubliée qu'il adressa à la source de toute miséricorde.

II

Tallien prit la rue Villedo et, bientôt, il montait l'escalier de service qui conduisait à l'appartement de sa bien-aimée. Deux femmes bavardaient sur le palier du deuxième étage. L'une d'elles reconnut le représentant du peuple.

– C'est le citoyen Tallien, dit-elle.

L'autre femme, aussitôt, fournit les renseignements qu'elle connaissait :

– Ils ont arrêté la citoyenne Cabarrus et les soldats ne savaient pas pourquoi on l'arrêtait.

Tallien n'en écouta pas plus. Il continua en chancelant son chemin vers le troisième étage. Ses doigts cherchèrent en tâtonnant les panneaux peints de la porte qu'il connaissait si bien. Il trouva les scellés et leur message muet. Donc, tout cela était vrai. Ces assassins avaient emmené Theresia et demain la traîneraient devant cette dérision de tribunal, puis à la mort ! De sombres pensées roulèrent dans sa tête, les regrets et les remords. Qu'étaient devenus l'idéal passé, les bonnes intentions, les projets honnêtes ? La glorieuse révolution qui

devait régénérer l'humanité, donner la liberté aux opprimés, l'égalité aux résignés, la fraternité à toute la vaste famille humaine, avait conduit à une oppression bien plus cruelle que celle du régime détruit, au fratricide, à la terreur, au découragement.

Pendant des heures, Tallien resta dans le noir, assis sur une marche dans un coin de l'escalier, le visage enfoui dans les mains. L'aube grise, glacée, qui se montra enfin à la lucarne au-dessus de lui, le trouva toujours assis au même endroit, engourdi par le froid. Ce qui arriva ensuite lui parut plus tard un songe. Il eut l'impression que quelque chose d'extraordinaire le réveillait. Il s'assit, écouta, appuya contre le mur son dos fatigué. Alors il entendit des pas fermes et rapides et vit bientôt deux hommes qui montaient l'escalier. Tous deux étaient très grands, l'un était même d'une taille peu commune ; dans la lumière incertaine, ils étaient presque irréels. Ces hommes étaient vêtus avec une merveilleuse élégance : leurs beaux cheveux étaient noués sur la nuque par un ruban de satin, des dentelles moussaient à leur col et à leurs poignets, leurs manteaux portaient plusieurs collets, leurs bottes étaient d'une coupe parfaite et leurs mains étaient fines et blanches. Ils s'arrêtèrent devant la porte de Theresia et parurent examiner les scellés. Puis l'un, le plus grand, sortit un couteau de sa poche et coupa les ficelles qui reliaient les cachets. Tous deux entrèrent tranquillement. Tallien, sidéré, les regardait. Il était trop engourdi pour leur parler, mais il se leva et les suivit. Chez lui, le respect des lois et des règlements édictés par ses collègues et lui-même avait été trop fort pour qu'il se hasardât à toucher aux scellés et il avait été fasciné par la désinvolture de cet homme si élégant dont les mains fermes avaient sans hésitation commis cet attentat aux lois. Tallien n'eut pas l'idée d'appeler au secours ; tout était si irréel qu'il avait peur de voir se dissiper les deux fantômes s'il disait un mot. Il s'avança précautionneusement dans la petite antichambre. Les étrangers avaient pénétré dans le salon. L'un d'eux s'agenouillait sur le plancher. Tallien qui ignorait tout le drame qui s'était passé là voulut savoir ce que faisaient les deux hommes ; il se glissa plus près et avança le cou. La fenêtre au bout de la pièce était restée ouverte. Un pinceau de clarté grise venait de là, éclairait la

scène : les meubles renversés, les tentures déchirées et, sur le sol, le corps d'un homme auprès de qui l'étranger s'était agenouillé.

Tallien faillit s'évanouir. Ses genoux s'entrechoquèrent, ses cheveux se dressèrent, son cœur se sentit pris dans un étau glacé. Ses dents claquaient. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de s'empêcher de tomber et il resta accroupi dans l'obscurité avec la volonté de rester inaperçu.

Il vit le plus grand des deux hommes passer les mains sur le corps couché et l'entendit poser une question en anglais.

Pendant un moment, les deux étrangers causèrent à voix basse. L'un des deux hommes, le plus grand, semblait donner des ordres à l'autre, puis il mit le cadavre dans ses bras et le souleva.

– Laissez-moi vous aider, Blakeney, murmura l'autre étranger.

– Non, non. Le pauvre diable est léger comme une plume ! Il vaut mieux qu'il soit mort. Son amour le tuait.

– Pauvre petite Régine ! dit l'autre.

– C'est mieux pour elle aussi. Nous pourrons lui dire qu'il est mort noblement et que nous lui avons donné une sépulture chrétienne.

Tallien se demandait s'il rêvait. Ces Anglais étaient des gens étranges ! Dieu seul savait ce qu'ils risquaient en venant chercher là le corps d'un ami. Certainement, ils ne se rendaient pas compte du danger. Tallien retenait son souffle. Il vit la haute stature de l'aventurier franchir le seuil, portant le corps sans vie dans ses bras comme s'il se fût agi d'un enfant. La pâle lumière du petit jour dessinait sa belle tête sur le fond neutre de la pièce ; son ami le suivait de près.

Dans l'antichambre obscure, le cortège s'arrêta.

– Citoyen Tallien !

Tallien croyait qu'on ne l'avait pas du tout vu et que les étrangers n'étaient que des personnages de rêve. Maintenant, il voyait des yeux impérieux fixés sur lui à travers l'ombre.

Tallien, toujours paralysé, ne put que s'avancer en cherchant à empêcher ses jambes de trembler.

– Ils ont emmené la citoyenne Cabarrus à la Conciergerie, dit l'étranger. Demain, elle comparaîtra devant le Tribunal révolutionnaire... Vous savez la fin.

On eût dit qu'une subtile magie émanait de cette voix, de cette présence, de ce regard cherchant celui du malheureux Tallien qui sentait un flot de honte le submerger. Il était si extraordinaire de voir ces deux hommes, si beaux, si élégants, si désinvoltes dans tous leurs mouvements, braver la mort seulement pour enterrer chrétiennement un ami tandis que lui, Tallien, devant les malheurs de sa bien-aimée, n'avait pu que s'asseoir devant la porte comme un chien muet qui attend son maître. Il sentit le rouge lui monter au front. Avec des gestes fébriles, il rajusta son habit, mit de l'ordre dans ses cheveux. L'étranger, cependant, reprenait :

– Vous connaissez la fin : la citoyenne Cabarrus sera condamnée...

Tallien cette fois rencontra franchement le regard de l'étranger. Ce regard lui communiquait sa force et son courage. Il se redressa et d'un air de défi :

– Non, tant que je vivrai ! dit-il fermement.

– On la condamnera demain et on la guillotinera après-demain..., continua l'étranger.

– Non !

– Inévitablement. À moins que…

– À moins que ? dit Tallien suspendu aux lèvres de cet homme.

– Ce sera Theresia ou Robespierre avec sa meute d'assassins. Il faut choisir, citoyen Tallien !

– Mon Dieu ! s'exclama Tallien.

Il n'ajouta rien. L'étranger portant son fardeau était déjà parti, suivi par son compagnon.

Tallien était seul dans l'appartement désert où tout, meubles brisés, rideaux déchirés, criait vengeance pour sa bien-aimée. Il ne dit rien. Il marcha sur la pointe des pieds jusqu'au petit sofa où elle avait coutume de s'asseoir et il s'agenouilla. Il resta là quelques minutes, les yeux fermés, les mains jointes, puis il se pencha et pressa de ses lèvres la place où le joli petit pied de Theresia avait reposé. Enfin, il se leva et sortit de l'appartement dont il ferma soigneusement les portes et il prit le chemin de son propre logis.

32

La catastrophe

I

Quarante noms ! On avait trouvé une liste de quarante noms dans la poche de l'habit de Robespierre ! Chacun de ces noms était celui d'un opposant avoué à ses plans de dictature : Tallien, Barère, Vadier, Cambon et les autres. Des gens influents, membres importants de la Convention, meneurs du peuple, mais des opposants. Il était facile d'en tirer les conséquences, la panique fut générale. Cette nuit, la nuit du 8 Thermidor, ces hommes parlèrent de s'enfuir, de se soumettre, d'en appeler, Dieu me pardonne, à l'amitié, à la camaraderie, à l'humanité... Il n'y avait ni amitié, ni camaraderie, ni humanité dans le cœur de Robespierre. On mit en avant toutes les solutions, sauf celle de défier le tyran, car il eût été folie même d'en parler.

On ne pouvait défier le tyran qui d'un mot ébranlait la Convention, les Comités, la foule, les soumettait à sa volonté, les faisait marcher au pas comme un dompteur mène ses bêtes avec un claquement de fouet. Aussi, les hommes menacés parlaient et tremblaient, ne pouvaient plus dormir. Tallien, qui aurait dû être à leur tête, était introuvable. On savait que sa fiancée, la belle Theresia Cabarrus, avait été brusquement arrêtée. Depuis il avait disparu et les autres restaient sans chef, mais cela n'avait guère d'importance. Tallien avait toujours été un être pusillanime et ne pensait qu'à temporiser. On n'avait plus le temps d'hésiter. Robespierre allait devenir dictateur. Il serait

dictateur malgré l'opposition des quarante personnages dont le nom était marqué sur la liste. Ses amis le criaient sur les toits et *sotto voce* ajoutaient que ceux qui s'opposaient à la dictature étaient des traîtres à leur patrie. On devrait les punir de mort.

II

Et le jour se leva, un jour magnifique de juillet, chaud, souriant, sur cette confusion, ce tourbillon de passions, de peurs, de désespoirs. Des hommes qui avaient gaspillé des vies comme on jette des grains de sable ; des gens qui avaient joué avec la mort comme on joue aux cartes, se désespéraient maintenant parce que leurs vies étaient en jeu et ils découvraient qu'on peut tenir à la vie.

Robespierre monte à la tribune. Son discours long, froid, contient une tirade contre les ennemis de la République, puis il s'échauffe, sa voix devient dure, ses accusations se précisent contre les corrompus, les traîtres, les modérés… surtout contre les modérés. Être modéré, c'est trahir la Révolution. Chaque victime enlevée à la guillotine est un traître qu'on laisse libre d'agir contre le peuple. Et ceux qui dérobent des proies à la guillotine sont des traîtres. Contre eux, quel sera le remède ? La mort.

Des centaines de faces sont blanches de peur et une sueur froide perle à leur front. Il n'y avait que quarante noms sur la liste, mais il pourrait s'en ajouter d'autres. La voix de Robespierre tonne, ses amis la soutiennent de leurs applaudissements et enfin un de ses séides propose d'imprimer ce grand discours et de le distribuer dans toutes les communes de France.

Des acclamations s'élèvent, puis, brusquement, un chut, le silence. L'Assemblée se tait. Il n'y a plus d'échos aux paroles de

l'Incorruptible parce que le citoyen Tallien a demandé qu'on remît l'impression du discours. Il ajoute :

– Qu'est devenue la liberté d'opinion dans cette Assemblée ?

Son visage est gris et ses yeux rougis brillent d'un feu inhabituel. Le lâche est devenu brave, le mouton rugit comme un lion. Il y a un flottement dans l'Assemblée, une hésitation, mais on met la motion aux voix et la motion est repoussée. Peu de chose en apparence : imprimera-t-on, n'imprimera-t-on pas ? Peu de chose, mais le destin de la France y est suspendu. On dirait qu'un souffle de rébellion passe sur l'Assemblée. Robespierre remet ses notes dans sa poche, il dédaigne de discuter, il sort entouré de ses amis. Sa retraite, orgueilleuse, silencieuse, menaçante, est conforme au caractère qu'il a assumé. Il sait qu'il peut encore broyer les rebelles sous son talon, appeler le peuple à venger l'insulte que vient de lui faire cette bande de loups.

III

Quand le jour se lève, le 9 Thermidor, la salle de l'Assemblée est pleine jusqu'au toit. Tallien et ses amis, en un groupe serré, y ont pris place de bonne heure. Tallien est pâle, résolu, brûlant de haine. La veille au soir, au coin d'une rue sombre, une main inconnue lui a glissé un billet. C'était un message que Theresia a écrit en prison avec son sang et ces quelques mots de colère et d'agonie ont aiguillonné son courage :

Le commissaire vient juste de me quitter, écrivait Theresia. Il venait m'annoncer que je comparaîtrai demain devant le tribunal. Cela signifie la guillotine. Et moi qui pensais que vous étiez un homme…

La vie de Tallien, celle de ses amis, celle de la femme qu'il adore dépendent toutes maintenant de son audace.

Saint-Just monte à la tribune, et Robespierre, véritable incarnation de la haine et de la vengeance, est près de lui. Ils ont passé l'après-midi et la soirée de la veille au club des jacobins où des applaudissements assourdissants ont salué ses moindres paroles. Maintenant, c'est le dernier assaut :

À la guillotine tous ceux qui ont osé dire un mot contre l'Élu du peuple ! Saint-Just va crier vengeance à la tribune de la Convention pendant que, dans les rues de Paris, Henriot, un ivrogne et un bambocheur qui commande la garde municipale, va soutenir, s'il le faut par le fer et par le feu, l'action des amis de Robespierre. Celui-ci va resurgir de ce foyer de calomnie et de révolte comme un nouveau Phénix, plus grand, plus inattaquable qu'autrefois.

Et dix minutes passent, moins… À peine Saint-Just est-il à la tribune que Tallien est debout. Sa voix, qui est naturellement douce et polie, monte en un rauque crescendo qui couvre celle de l'orateur.

– Citoyens ! crie-t-il, je demande la vérité ! Qu'on déchire le rideau derrière lequel se cachent les conspirateurs et les traîtres véritables.

– Oui, oui ! La vérité ! répondent une centaine de voix.

La résistance est devenue révolte ouverte. On dirait qu'une étincelle est tombée dans un magasin aux poudres. Robespierre voit le danger ; il faut écraser immédiatement l'étincelle et il se précipite vers la tribune. Mais Tallien l'a devancé et, tourné vers les sept cents représentants, il crie ces mots qui vont atteindre le peuple au-delà des murs de la Convention :

– Citoyens ! J'ai demandé qu'on déchirât le rideau qui dissimule les traîtres. Eh bien ! le rideau est déjà tiré. Si vous n'osez pas frapper le tyran maintenant, c'est moi qui oserai le faire ! (Il tire de son habit un poignard et l'agite au-dessus de sa

tête.) Je le plongerai dans son cœur si vous n’avez pas le courage de le frapper !

Ces mots, l’éclat de l’acier, attisent la révolte. On lui répond :

– À bas le tyran !

Des armes s’agitent, des mains gesticulent. À peine si quelques voix crient :

– Prenez garde au poignard de Brutus !

Tous les autres hurlent : « Tyrannie ! » et « Vive la liberté ! »

Robespierre demande en vain la parole. Le président la lui refuse et agite la sonnette pour couvrir ses anathèmes.

– Président d’assassins, je te demande la parole, crie Robespierre.

Mais la cloche sonne toujours et Robespierre verdit, il porte la main à sa gorge.

– Tu glisses dans le sang de Danton ! crie une voix.

Puis un représentant demande que Robespierre soit décrété d’accusation.

– Je demande la mort, crie Robespierre en escaladant les gradins.

– Tu l’as méritée mille fois, répond quelqu’un.

La Convention vote l’arrestation de Robespierre, de Couthon, de Saint-Just et d’Henriot.

Le maître de la France n’est plus qu’un accusé.

33

Le cyclone

I

C'est midi. En quelques minutes l'Élu du Peuple, l'idole déchue, est poussé dans une des pièces du Comité de sûreté générale. Avec lui on enferme Saint-Just, Couthon, Lebas, et Augustin Robespierre, ces deux derniers sont venus spontanément partager son sort. Le décret d'accusation voté, le reste est l'affaire du Procureur public et de la guillotine.

À cinq heures du soir, la Convention s'ajourne. Les députés ont besoin de manger et de prendre un instant de repos. Ils rentrent en hâte chez eux et Tallien passe à la Conciergerie pour voir Theresia, faveur qu'on lui refuse. Il n'est pas encore au pouvoir, Robespierre est toujours vivant. Et voici que le tocsin sonne, un roulement prolongé de tambours retentit dans le soir. La ville est sens dessus dessous. Des gens courent dans toutes les directions criant, brandissant des sabres et des pistolets. Henriot chevauche dans les rues, il a arrêté son remplaçant et a fait fermer les barrières, il va essayer de délivrer Robespierre. On lit des proclamations au coin des rues. On raconte qu'on va massacrer tous les prisonniers. Tout à coup, à l'heure habituelle, le tombereau bien connu avec son lot de victimes cahote sur les pavés de la rue Saint-Antoine. La foule, qui sent que quelque chose d'extraordinaire se passe, bien que le décret d'accusation contre Robespierre ne soit pas encore connu, demande à cor et à cri la grâce des victimes. On entoure les tombereaux avec des cris ! « Libérez-les ! » Cependant Henriot descend la rue à

cheval et montre ses pistolets. Les tombereaux, qui s'étaient arrêtés, repartent.

II

Dans sa mansarde de la rue de la Planchette, Marguerite Blakeney ne perçoit qu'un faible écho de ces clameurs. Le long de cet après-midi orageux, il lui a semblé que ses geôliers étaient agités de façon inhabituelle. Il y a eu beaucoup d'allées et venues sur le palier devant sa porte, beaucoup plus qu'il n'y en avait eu les trois jours précédents. Les hommes parlaient, murmuraient plutôt, mais quelquefois, une phrase, une voix qui s'élevait au-dessus des autres atteignaient son oreille. Elle essaya de coller son oreille au trou de la serrure, mais ce qu'elle entendit était confus, n'avait pas de sens pour elle. Le capitaine disait qu'ils étaient en train de manquer les réjouissances et les soldats semblaient l'approuver. Ils devaient tous boire abondamment, car leurs voix étaient épaisses et rauques, souvent interrompues par des refrains à boire. De temps en temps, Marguerite entendait le claquement d'une paire de sabots et une toux suffocante comme celle d'un homme qui souffre de l'asthme.

Tout cela restait vague, car elle était à bout de nerfs. Elle avait perdu la notion du temps, du lieu, elle ne savait plus rien ; elle ne pouvait même plus penser. Inconsciemment, elle était toute tendue vers l'heure où les pas furtifs de Chauvelin résonneraient une fois de plus sur le pavement devant sa porte et où elle entendrait le bref commandement qui annonçait sa venue, le bruit des armes, la sèche demande et la prompte réponse et qu'elle sentirait la présence de celui qui cherchait à prendre son bien-aimé au piège.

Ce soir-là, Chauvelin éleva la voix pour qu'elle pût saisir ses paroles :

– Demain sera le quatrième jour, capitaine ; peut-être ne viendrai-je pas.

– Alors, répondit le capitaine, si l'Anglais n'est pas là à sept heures…

Chauvelin eut un rire bref et termina :

– Vos ordres sont les mêmes, mais je pense que l'Anglais viendra.

Marguerite ne pouvait pas se tromper sur ce que cela voulait dire : la mort pour elle ou pour son mari, pour tous les deux, en fait. Tout le jour suivant, elle était restée assise devant la fenêtre ouverte, les mains jointes dans une silencieuse et constante prière, les yeux fixés sur l'horizon lointain, avec le désir de revoir une dernière fois l'homme qu'elle aimait, et d'avoir confiance, d'espérer.

III

À ce moment, l'Hôtel de Ville est au centre de l'intérêt. Robespierre et ses amis s'y tiennent sains et saufs. Les prisons avaient toutes refusé de refermer leurs portes sur l'Élu du Peuple, les geôliers s'étaient voilé la face devant cette proposition sacrilège. La Commune s'est soulevée, a confirmé son commandement à Henriot. Mais Robespierre, par scrupule de légalité, refuse de se placer à sa tête. On enlève les prisonniers qui, réfugiés à l'Hôtel de Ville, rédigent des proclamations, envoient des messages. Les troupes d'Henriot cavalcadent dans les rues aux cris de « Robespierre ! Vive Robespierre ! Mort aux traîtres ! » Les soldats menacent les passants de leurs pistolets, les frappent à coup de plat de sabre. Des rumeurs circulent :

– Robespierre est dictateur ! Il a ordonné l'arrestation des membres de la Convention, le massacre des prisonniers. C'est cela, il faut en finir !

Et les cris accompagnent le bruit des sabots sur les pavés. Les modérés tremblent devant le cyclone qui approche, les opportunistes se taisent, prêts à se rallier au vainqueur quel qu'il soit, les lâches crient « Robespierre ! » avec la horde que conduit Henriot et « Tallien ! » du côté des Tuileries. Car la Convention est assemblée de nouveau et Henriot a fait pointer contre elle ses canons.

Le président harangue les députés :

– Citoyens représentants, le moment est venu de mourir à vos postes !

Et c'est ainsi qu'en attendant la canonnade on a voté la mise hors la loi des rebelles.

Tallien, suivi de quelques amis intimes, va trouver les canonniers d'Henriot :

– Citoyens, dit-il, et sa voix est pleine d'audace, après vous être couverts de gloire au champ d'honneur, allez-vous souiller votre pays ?

Il montre du doigt Henriot ivre, la face pourpre, grognant et crachant, car il se maintient avec peine en selle :

– Regardez-le, citoyens. Cet homme est ivre ! S'il était dans son bon sens, croyez-vous qu'il oserait ordonner le feu contre les représentants du peuple ?

Les canonniers sont effrayés par le décret qui les met hors la loi. Henriot craint qu'ils ne se révoltent et se retire avec eux vers l'Hôtel de Ville. Certains le suivent, d'autres non, et Tallien revient à la Convention couvert de gloire. On nomme Barras commandant de la force armée à la disposition de la Convention

et on ordonne la levée de troupes loyales qui mettront au pas le traître Henriot et ses brigands.

IV

C'est ainsi que, à cinq heures du soir, tandis qu'Henriot regroupe ses hommes et les restes de son artillerie devant l'Hôtel de Ville, le citoyen Barras avec deux aides de camp commence sa mission de recruteur. Il fait le tour des portes de la ville, et à la porte Saint-Antoine rencontre Chauvelin qui se dirige vers la rue de la Planchette. Barras a bien des nouvelles à lui annoncer.

– Pourquoi n'étiez-vous pas à l'Assemblée, citoyen ? dit-il à son collègue. C'est la plus belle heure que j'aie vécue ! Tallien a été magnifique et Robespierre ignoble ! Et si nous réussissons à écraser ce monstre sanguinaire une fois pour toutes, ce sera une nouvelle ère de liberté !

Il fait une pause et reprend avec un soupir :

– Nous avons besoin de soldats ! Tous ceux que nous pouvons assembler. Henriot a encore des troupes et des canons, Robespierre peut encore ameuter la canaille ! Nous avons besoin d'hommes !

Chauvelin n'est pas d'humeur à écouter. Il se moque du sort de Robespierre en cette heure où le rideau va tomber sur le dernier acte de sa propre tragédie. Quoi qu'il arrive, il a sa vengeance ! De toute façon, l'Anglais sera guillotiné. Ce n'est pas l'ennemi d'un parti, mais l'ennemi de la France… Aussi, qu'importe que ces bêtes sauvages de la Convention soient en train d'égorger un autre homme ! Et Chauvelin écoute sans émotion les tirades enflammées de Barras, et quand ce dernier, surpris de l'indifférence de son collègue, répète en fronçant le sourcil :

– Je dois prendre toutes les troupes que je peux recruter. Vous aviez quelques bons soldats sous vos ordres, citoyen. Où sont-ils ?

Chauvelin réplique sèchement :

– En mission. Une mission plus importante que de prendre parti entre Tallien et Robespierre.

– Comment ! proteste Barras.

Mais Chauvelin ne l'écoute plus. Il a entendu sonner six heures ; dans une heure son ennemi sera dans ses mains. Il ne doute pas une minute que l'aventurier vienne jusqu'à la maison isolée de la rue de la Planchette. Il sait que jamais l'Anglais ne mettra en danger la vie de sa femme pour sauver la sienne. Il tourne les talons, laissant Barras pester et menacer. À l'angle de la porte Saint-Antoine, il bute contre un homme assis par terre, le dos contre le mur, qui mâchonne une paille les genoux remontés sous le menton et ses deux longs bras encerclant ses tibias. Chauvelin jure avec impatience et l'homme jure aussi, mais ses imprécations s'achèvent dans une quinte de toux. Chauvelin regarde et voit sur le bras la lettre « M » imprimée au fer sur la chair qui est encore rouge et boursouflée.

– Rateau ! Que fais-tu là ?

Rateau se redresse :

– J'ai fini mon travail chez la mère Théot et je me repose, dit-il d'une voix douce et humble.

Chauvelin le pousse du pied :

– Alors, va te reposer ailleurs : les portes de la ville ne sont pas des refuges pour les vagabonds.

Sa colère momentanément calmée par cette mutile brutalité, Chauvelin franchit la porte. Barras a vaguement

surveillé cette petite scène et quand le charbonnier passe près du groupe, un des aides de camp dit tout haut :

– Un client pas commode, le citoyen Chauvelin ! N'est-ce pas, l'ami ?

– Je vous crois, répond Rateau.

Et avec l'obstination d'un arriéré qui souffre d'une injustice, il étend son bras marqué juste sous le nez de Barras :

– Voyez ce qu'il m'a fait.

Barras se renfrogne :

– Un galérien ? Comment se fait-il qu'il soit élargi ?

– Je ne suis pas un galérien, riposte Rateau. Je suis un homme innocent, un libre citoyen, mais je me suis trouvé sur le chemin du citoyen Chauvelin et il est plein de machinations…

– Vous avez raison là-dessus, réplique Barras.

Mais le sujet ne l'intéresse pas suffisamment ; il a bien autre chose à penser, et il fait déjà signe à ses compagnons de partir lorsque le charbonnier, qui est secoué par une quinte de toux, avance une main sale et saisit le député par une manche.

– Qu'y a-t-il encore ? demande Barras rudement.

– Si vous voulez m'écouter, citoyen, souffle Rateau.

– Eh bien ?

– Vous demandiez au citoyen Chauvelin de vous indiquer où vous pourriez trouver des soldats pour servir la République ?

– Oui.

– Bien. Je vais vous le dire.

Et la figure de Rateau prend une expression de ruse et de malice.

– Allons, que veux-tu dire ?

– Je loge dans un dépôt vide, là-bas. (Rateau montre du doigt la direction que Chauvelin vient de prendre.) L'appartement est habité par la mère Théot, la sorcière. Vous la connaissez ?

– Oui, je pensais qu'on l'avait envoyée à la guillotine avec…

– On l'a fait sortir de prison et elle fait de l'espionnage pour le citoyen Chauvelin.

Barras s'impatientait. Tout cela ne le regardait pas et ce charbonnier dégoûtant lui inspirait une vive répulsion.

– Au fait, citoyen !

– Le citoyen Chauvelin a plus d'une douzaine de soldats sous ses ordres dans cette maison. Ce sont des soldats de la garde nationale…

– Comment le sais-tu ?

– C'est moi qui cire leurs bottes.

– Où est la maison ?

– Rue de la Planchette, mais on peut y entrer par le dépôt.

– Allons, dit Barras à ses aides de camp.

Il remonte la rue vers la porte sans se soucier si Rateau suit ou non, mais le charbonnier est sur leurs talons. Il a enfoncé ses poings sales dans les poches de sa culotte déchirée, mais auparavant il les avait levés tour à tour dans la direction de la Planchette.

V

Pendant ce temps, Chauvelin était entré dans la maison et, sans parler à la vieille qui l'attendait dans le vestibule, il était monté au dernier étage ; là, il appela le capitaine Boyer.

– Il faut encore une demi-heure, dit celui-ci, et j'en ai assez d'attendre. Laissez-moi en finir avec cette damnée aristocrate. Mes camarades et moi voudrions voir ce qui se passe en ville et prendre part aux réjouissances, s'il y en a.

– Dans une demi-heure, répliqua sèchement Chauvelin. Vous perdrez très peu de plaisir et vous perdriez entièrement vos dix mille livres si vous tuiez la femme et ratiez la capture du Mouron Rouge.

– Il ne viendra plus maintenant. Il est trop tard. Il tient à sa propre peau !

– Il viendra, je le jure, dit Chauvelin comme s'il répondait à ses propres pensées.

Dans la chambre, Marguerite avait entendu chaque mot de ce colloque. C'était clair : elle devait mourir des mains des brigands, ici, dans une demi-heure… à moins que… Ses pensées devenaient confuses, elle ne pouvait plus les ordonner. Avait-elle peur ? Non, elle n'avait pas peur. Elle avait déjà regardé la mort en face. À Boulogne, par exemple. Il y a des choses pires que la mort. Par exemple, l'idée qu'elle ne verrait plus son mari, dans cette vie… Il ne restait plus qu'une demi-heure et il ne fallait pas qu'il vînt. Elle priait pour qu'il ne vînt pas, mais s'il venait, quelles chances avait-il, mon Dieu ?

Son esprit torturé évoque son courage, son sang-froid, son audace, sa chance… Elle pense que s'il ne vient pas… et que s'il

vient… On entend au loin sonner la demi-heure. On étouffe ce soir, une autre tempête menace et le soleil est entouré d'un nimbe rouge. L'air sent mauvais comme au milieu d'une foule immense, en sueur. Et par-dessus le bruit que font les bandits qui gardent sa porte, roulent comme un tonnerre les rumeurs lointaines de la ville en tumulte.

Alors le capitaine Boyer crie :

– Laissez-moi en finir, citoyen Chauvelin !

La porte s'ouvre brutalement.

La fenêtre est ouverte derrière Marguerite qui fait face à la porte en s'accrochant des deux mains au rebord. Les joues exsangues, les yeux brillants, la tête droite, elle attend en priant pour avoir du courage, rien que pour avoir du courage.

Le capitaine, dans son uniforme déchiré et crotté, ne reste qu'un moment dans l'ouverture de la porte, Chauvelin le pousse du coude et à son tour se tient devant la prisonnière, devant cette femme qu'il a toujours poursuivie de sa haine. La mort est devant Marguerite, dans le désir de vengeance qui fait briller les yeux pâles de cet homme. La mort est devant elle sous l'uniforme de ces ignobles soldats qui ont saisi leurs mousquets avec leurs mains sales.

Du courage ! Pouvoir mourir comme il désirerait qu'elle le fasse… s'il pouvait savoir !

Chauvelin lui parle, elle ne l'entend pas. Elle entend un bourdonnement très fort comme si des hommes criaient elle ne sait quoi, car elle prie toujours. Chauvelin s'est tu. Cela doit être la fin et, Dieu merci ! elle a eu le courage de ne rien dire et de ne pas broncher. Elle ferme les yeux, car il y a un brouillard rouge devant elle et elle sent qu'elle va y tomber, tomber droit dans ce brouillard.

VI

Quand elle eut fermé les yeux, Marguerite put de nouveau entendre. Elle entendit des cris de plus en plus proches. Des cris et des bruits de pas et, de temps en temps, une toux d'asthmatique et le claquement d'une paire de sabots, puis une voix dure et impérieuse :

– Citoyens soldats, la nation a besoin de vous ! Des rebelles ont défié les lois. Aux armes ! Chaque homme qui ne suit pas est un déserteur et un traître !

Puis, c'est la voix de Chauvelin qui proteste :

– Au nom de la République, citoyen Barras !

Mais l'autre reprend de façon plus pressante encore :

– Ah ! çà, citoyen Chauvelin ! Allez-vous m'empêcher de faire mon devoir ? L'ordre de la Convention est de rassembler tous les soldats et de leur faire rejoindre leurs sections. Seriez-vous du côté des rebelles ?

Alors Marguerite ouvre les yeux. Par la porte grande ouverte elle voit la petite silhouette noire de Chauvelin, son visage pâle tordu par une rage à laquelle il n'ose donner libre cours et, à côté de lui, un homme assez corpulent qui porte l'écharpe tricolore autour de la taille. Sa figure ronde paraît cramoisie de colère et sa main droite serre une lourde canne en jonc, si fort qu'on voit qu'il a envie de frapper. Les deux hommes s'affrontent et autour d'eux les soldats apparaissent à contre-jour devant une fenêtre au loin, dans la lumière rouge de l'après-midi qui se montre au sein d'un nuage de poussière.

– Allons, soldats ! reprend Barras.

Et il tourne le dos à Chauvelin qui, blanc jusqu'aux lèvres, a encore des paroles de menace :

– Je vous avertis, citoyen Barras, dit-il avec fermeté, qu'en enlevant ces hommes vous vous liguez avec des ennemis de votre pays et que vous devrez répondre de ce crime.

Son accent est si convaincu, si ferme, si lourd de menace, que Barras hésite un instant.

– Eh bien ! dit-il, je vais vous concéder quelque chose, citoyen Chauvelin. Je laisse deux hommes à votre disposition jusqu'au coucher du soleil. Après...

Il y a un silence. Chauvelin garde ses lèvres minces serrées l'une contre l'autre. Et Barras ajoute avec un mouvement de ses larges épaules :

– Je ne fais pas mon devoir en vous accordant cela et je vous en laisse la responsabilité, Chauvelin. Allons, soldats !

Et sans un regard de plus à son collègue déconfît, il descend les escaliers avec le capitaine Boyer et ses hommes.

Pendant un moment, la maison est pleine de fracas : les bruits de pas dans l'escalier, les commandements, le cliquetis des sabres et des mousquets, les portes qui claquent. Puis, tout ce tumulte se perd au loin dans la rue, vers la porte Saint-Antoine. Et de nouveau, c'est le silence.

Chauvelin est sur le seuil, le dos tourné à la chambre et à Marguerite, ses mains nouées convulsivement derrière lui. La jeune femme aperçoit les deux soldats qui restent, silencieux, le mousquet en main. Entre eux et Chauvelin se dresse la haute silhouette d'un homme vêtu de haillons, couvert de suie et de charbon. Il porte des sabots, ses mains pendent de chaque côté de lui, et, sur son bras gauche, juste au-dessus du poignet, il y a une affreuse marque semblable au fer dont on flétrissait les galériens. En ce moment, il a une horrible quinte de toux. Chauvelin lui ordonne de s'écarter et on entend alors l'horloge de l'église Saint-Louis frapper sept coups.

– Allons, soldats ! dit Chauvelin.

Les soldats serrent plus fort leurs mousquets et Chauvelin lève la main. L'instant d'après, il est poussé violemment dans la chambre, perd l'équilibre et tombe en arrière sur la table tandis que la porte se ferme brusquement entre lui et les soldats. On entend une courte bousculade, puis c'est le silence.

Marguerite retient son souffle, ne sait plus si elle vit encore. Une seconde auparavant, elle était face à face avec la mort, et maintenant…

Chauvelin se remettait péniblement sur pied. Avec un cri de rage, il se lança de toutes ses forces contre la porte. Son élan l'entraîna plus loin qu'il ne le voulait, car au même moment la porte s'ouvrit et il tomba sur la masse imposante du charbonnier dont les longs bras l'entourèrent, le soulevèrent et le posèrent comme un fétu de paille sur la chaise la plus proche.

– Ici, mon cher monsieur Chambertin, dit le charbonnier sur un ton léger et gracieux. Laissez-moi vous mettre tout à fait à l'aise.

Marguerite regarda, fascinée, muette, les mains habiles enrouler une corde autour des bras et des jambes de son ennemi vaincu et, pour terminer, la propre écharpe tricolore de Chauvelin servit à le bâillonner.

Marguerite n'osait en croire ses yeux et ses oreilles. Devant elle, cet horrible vagabond couvert de poussière, les pieds nus dans ses sabots, vêtu de loques, avec sa figure sale, sa bouche édentée et ses bras musculeux dont l'un était marqué…

– Je dois vraiment m'excuser auprès de votre seigneurie. Je suis, en toute bonne foi, un personnage dégoûtant !

Cette voix ! Cette chère, cette joyeuse voix ! Un peu lasse, peut-être, mais si gaie et si puérilement timide ! Ce fut comme si les portes du paradis s'ouvraient devant Marguerite ! Elle ne

dit rien, elle pouvait à peine bouger, elle ne put que tendre ses bras.

Il ne s'approcha pas, car il était vraiment crasseux, mais il enleva son bonnet rouge et lentement, les yeux fixés sur elle, il s'agenouilla.

– J'espère que vous n'avez pas douté, chérie, de ma venue ?

Elle hocha la tête. Les derniers jours n'étaient plus qu'un cauchemar et, en vérité, elle n'aurait jamais dû avoir peur.

– Me pardonnerez-vous ? dit-il.

– Pardonner ? Quoi ? murmura-t-elle.

– Ces derniers jours. Je n'ai pas pu avant. Vous étiez en sûreté pour quelque temps. Ce démon m'attendait.

Elle frissonna, ferma les yeux.

– Où est-il ?

Il rit de son rire léger et, d'une main noire de charbon, montra le corps garrotté de Chauvelin.

– Regardez-le. Ne dirait-on pas un tableau ?

Marguerite risqua un coup d'œil, mais la vue de son ennemi, même attaché bien serré par des cordes à une chaise, avec sa propre écharpe autour de la bouche, lui arracha un cri d'horreur.

– Que va-t-il lui arriver ?

– Je me demande, répliqua le Mouron Rouge qui se leva et continua avec une bizarre timidité : je me demande comment j'ose me tenir ainsi devant votre seigneurie.

Et à la même seconde, elle fut dans ses bras, riant, pleurant, et se couvrant de poussière de charbon.

– Mon bien-aimé, par quoi avez-vous dû passer !

Il rit comme un gamin qui s'est tiré d'une aventure risquée sans beaucoup de mal :

– Ce fut peu de chose en vérité. Si ce n'avait été le souci de vous, je ne me serais jamais tant amusé que pendant la dernière phase de cette aventure. Après que notre intelligent ami eut ordonné de marquer au fer le vrai Rateau, afin de pouvoir le reconnaître toujours quand il le verrait, j'ai dû soudoyer le vétérinaire qui avait fait cette chose-là pour qu'il pratiquât sur moi la même opération. Ce ne fut pas difficile. Pour mille livres, il aurait marqué sa propre mère sur le nez, et je me suis présenté à lui comme un savant qui voulait faire une expérience. Il ne m'a pas posé de questions. Et depuis, chaque fois que Chauvelin posait un regard satisfait sur mon bras, j'aurais crié de joie !

» Pour l'amour de Dieu ! madame, ajouta-t-il vite, car il sentait ses douces, ses chaudes lèvres sur sa chair marquée, ne me faites pas rougir pour cette bagatelle ! J'aimerai toujours cette cicatrice parce qu'elle me rappellera une époque passionnante et parce qu'il se trouve qu'elle reproduit l'initiale de votre nom chéri.

Il se pencha jusqu'au sol et baisa l'ourlet de sa robe. Après quoi, il lui conta rapidement tout ce qui était arrivé pendant ces derniers jours.

– Je ne pouvais sauver votre vie qu'en risquant celle de la belle Theresia. Aucune autre raison ne pouvait pousser Tallien à la révolte.

Il se tourna et contempla son ennemi dont la haine et le désir de vengeance étaient inscrits clairement sur le visage convulsé et dans les yeux affolés.

Sir Percy Blakeney soupira, un bizarre soupir de regret :

– Je ne regrette qu'une chose, cher monsieur Chambertin, dit-il enfin. C'est que vous et moi nous ne nous mesurerons plus jamais après cela. Votre révolution du diable est morte, votre désagréable office terminé. Je suis heureux de n'avoir jamais été sérieusement tenté de vous tuer. Si j'avais succombé, j'aurais dérobé à la guillotine une proie bien intéressante. Sans aucun doute, vous serez guillotiné, mon bon monsieur Chambertin. Robespierre le sera demain, puis ses amis, ses sicaires, ses imitateurs, vous parmi les autres… Quel malheur ! Vous m'avez souvent amusé. Surtout lorsque vous avez fait marquer Rateau avec l'idée que vous ne pourriez plus vous tromper après cela. Pensez à tout, souvenez-vous de notre conversation dans l'entrepôt en bas et de ma dénonciation touchant la citoyenne Cabarrus. Vous avez regardé mon bras et vous avez été tout à fait rassuré. Pourtant, j'avais menti. C'est moi qui ai mis les lettres et les haillons dans l'appartement de la belle Theresia, mais je pense qu'elle ne m'en tiendra pas rigueur, car j'ai tenu ma promesse. Demain, après la chute de Robespierre, Tallien sera l'homme le plus important de France et sa Theresia une sorte de reine. Pensez à tout cela, cher monsieur Chambertin ! Vous avez le temps ! Quelqu'un viendra sûrement vous délivrer et délivrer les deux soldats que j'ai laissés sur le palier, mais personne ne vous évitera la guillotine quand il sera temps, à moins que moi-même…

Il ne finit pas ; le reste de la phrase s'acheva en éclat de rire :

– C'est une idée drôle, n'est-ce pas ? J'y penserai, je vous en fais la promesse !

VII

Le jour suivant, Paris exultait de joie. Jamais les rues n'avaient été si pleines de monde et si gaies. Les fenêtres et même les toits étaient garnis de spectateurs en foule. Les dix-sept heures d'agonie avaient pris fin. Le tyran était à terre brisé, mutilé, muet et insulté. Celui qui, hier encore, était l'Élu du Peuple, le Messager du Très-Haut, était assis, gisait plutôt dans la charrette, la mâchoire brisée, les yeux clos, l'âme déjà sur les bords du Styx ; et on le raillait, on l'invectivait, on le maudissait. Tout fut fini à quatre heures de l'après-midi, au milieu des acclamations de la populace ivre de joie, des acclamations qui devaient se répercuter dans toute la France.

Marguerite et son mari n'entendirent presque rien de tout ce tumulte. Ils restèrent cachés toute la journée dans l'appartement tranquille de la rue de l'Ailier que Sir Percy avait occupé pendant ces temps d'angoisse. Ils étaient servis par le malheureux asthmatique Rateau et par sa mère qui maintenant étaient riches pour le restant de leurs jours.

Lorsque les ombres du soir descendirent sur la cité en liesse, tandis que les cloches sonnaient et les canons tonnaient, une charrette de maraîcher, conduite par un paysan accompagné de sa femme, traversa la porte Saint-Antoine. Elle n'éveilla aucune attention, car on ne pensait plus maintenant à toujours soupçonner quelque chose ou quelqu'un. Les passeports des voyageurs étaient en ordre, mais s'ils n'y avaient pas été, qui s'en serait soucié, ce jour béni entre les jours où la tyrannie s'était effondrée et où les hommes osaient de nouveau être humains ?

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Novembre 2008
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Vincent, Arnaud, Jean-Marc, AlainC, Gaby, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.